


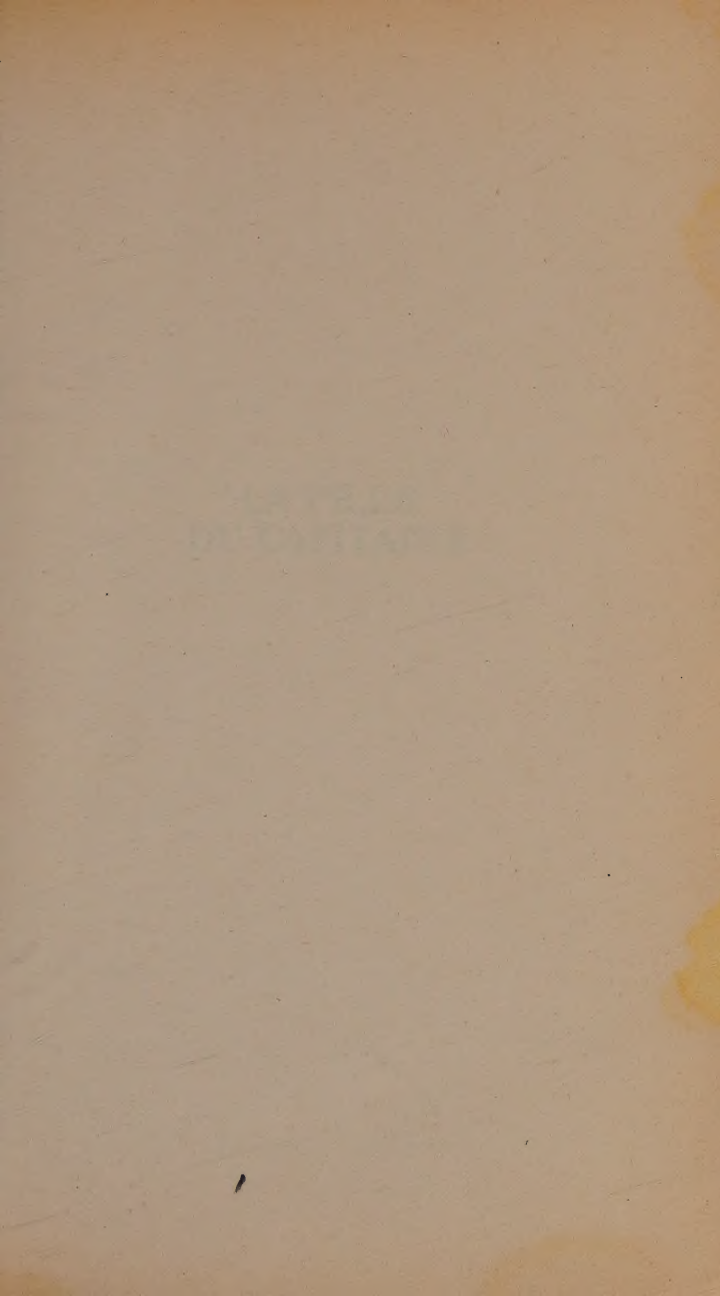


La fille du capitaine

Pouchkine Mon père, Andreï Pétrovitch Griniov, avait servi dans sa jeunesse sous le comte Münnich ; il prit sa retraite l'an 17.. avec le grade de lieutenant



PRESSES  POCKET



**LA FILLE
DU CAPITAINE**

ALEXANDRE POUCHKINE

LA FILLE DU CAPITAINE

*Présentation de Catherine Coquio
Traduction et notes d'André Markowicz*

PRESSES POCKET

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses Pocket — L'Âge d'Homme 1986 pour la traduction.

ISBN : 2-266-03174-0

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 28 mai 1799. Alexandre Serguéévitch Pouchkine naît à Moscou.
- 19 octobre 1811. Il entre au Lycée de Tsarskoié-Sélo.
- 1813-1815. Premiers poèmes, salués comme des chefs-d'œuvre par ses aînés.
- 1817-1820. Il sort du Lycée, se lance dans la vie dissolue du grand monde de Pétersbourg, tout en composant des poèmes politiques révolutionnaires. Il écrit aussi son premier grand poème, *Rouslan et Lioudmila* – succès fulgurant auprès du public.
- 1820-1824. Il est exilé, au Caucase, en Moldavie puis en Crimée pour ses poèmes politiques.
- 1822-1823. Période byronienne. Il publie *Le prisonnier du Caucase* et *La Fontaine de Bakhtchissaraï*; son succès grandit toujours.
1823. Après une profonde crise intérieure, il commence à écrire un « roman en vers » *Eugène Onéguine*, son œuvre essentielle. Il l'écrira pendant plus de sept ans.
1824. Il est exilé une seconde fois, dans ses terres, à Mikhaïlovskoié. Il y vit dans un isolement total, sous la surveillance constante de l'Église et de la police. Il écrit *les Tsiganes*, un de ses poèmes les plus beaux.
1825. *Boris Godounov*, drame, qui fonde sa doctrine du romantisme historique. Le 14 décembre, le jour même où il écrit *Le comte Nouline*,

un poème satirique et badin sur les facéties du destin et de l'histoire, la révolte des décembristes, dont la plupart restent ses amis, même s'il ne partage plus leurs idées, est sauvagement réprimée.

1826. Pendaïson des cinq chefs de la conjuration (trois au moins étaient des amis très proches). Ce même mois de juillet, rappel de Pouchkine à la cour.

1827. Commence et laisse inachevé un roman, *Le Maure de Pierre le Grand*, sur la fondation de l'empire russe et son arrière-grand-père, Annibal, favori de l'empereur. — Le récit historique et la chronique de famille s'y mêlent déjà, sous une forme romancée. — Il parle d'écrire une *Histoire de la Révolution française*, tâche impossible pour des raisons de censure. Il commence à récolter des documents pour une *Histoire de Pierre le Grand*, à laquelle il travaillera toute sa vie.

1828. *Poltava*, poème historique, épique et lyrique. Pouchkine y pose, après *les Tsiganes*, le problème du destin et de la violence aveugle, et éternelle, de l'Histoire.

1829. Il part pour le Caucase, sans autorisation, rejoindre l'armée impériale, et surtout plusieurs de ses amis décembristes qui y servent dans les conditions les plus périlleuses.

1830. Retenu en quarantaine par le choléra, en trois mois d'automne, il achève *Eugène Onéguine*, écrit les *Petites tragédies* et les *Récits de Belkine*, première œuvre qu'il publie en prose, sans la signer.

1831. Emeutes du choléra, insurrection polonaise qui bouleversent Pouchkine. Il se marie en mai. Les *Récits de Belkine*, *Onéguine* et toutes ses œuvres de la maturité rencontrent l'incompréhension non seulement du public, mais de la plupart de ses amis.

1832. *Doubrovski*, roman inachevé qui pose les premiers jalons de *La Fille du capitaine*.
1833. Il commence à écrire *L'histoire de Pougatchov*, et « un roman sur cette période ». Écrit *Le Cavalier de bronze*, qui reprend et développe *Poltava* sur un plan métaphysique. Pierre le Grand y est nettement assimilé au Dieu terrible et grandiose de l'Ancien Testament. — Le tsar en interdit la publication.
1834. *La Dame de pique*.
1835. Il publie les carnets de son *Voyage à Arzroum* en 1829 qui, sous couvert d'un récit de voyage, raconte les vaines tentatives d'un homme pour s'enfuir et se libérer de sa condition humaine, une condition à laquelle la poésie et le respect de soi permettent seules de faire face. Il écrit simultanément son *Histoire de Pierre le Grand* et *La Fille du capitaine*. La censure, autant que l'incompréhension totale du public, l'empêchent de publier ses poèmes, il se sent de plus en plus traqué.
1836. Dans des soucis d'argent perpétuels, des persécutions mesquines et incessantes, il achève *La Fille du capitaine* et laisse inachevé un dernier cycle de poèmes, qui comptent parmi ses chefs-d'œuvre. — Son honneur est attaqué par des lettres anonymes distribuées à ses amis.
1837. A bout de forces, il provoque en duel un godelureau français, d'Anthès, qui courtise impudemment sa femme. Il est blessé et meurt, dans d'atroces souffrances, le 29 janvier. Sa mort est ressentie comme une catastrophe nationale par le peuple.

PRÉFACE

- « Paul! cria la comtesse derrière le paravent. Envoie-moi un nouveau roman; n'importe lequel, pourvu qu'il ne soit pas dans le goût du jour.

- Qu'entendez-vous par là, grand-maman?

- Je veux dire un roman où le héros n'étrangle ni son père, ni sa mère, et où il n'y ait pas de noyés. J'ai une peur atroce des noyés.

- Oh! des romans de ce genre, on n'en fait plus! Ne voudriez-vous pas un roman russe?

- Tiens! est-ce qu'il y a des romans russes? »

La « grand-maman » qui entretient soigneusement son allergie au « goût du jour », c'est-à-dire, en 1834, aux démesures du romantisme noir, n'est autre que l'héroïne moribonde de *La Dame de pique*, publié deux ans plus tôt que *La Fille du capitaine*, seul roman édité de son vivant par son auteur. Il semble que Pouchkine ait tout fait, dès 1827, pour que la question de la comtesse puisse être mise sur le compte de sa mauvaise foi (1). Mais il n'en désapprouve pas pour autant les propos qu'il fait tenir à l'« ancienne Vénus moscovite » sur les productions romanes-

(1) Pouchkine avait déjà commencé deux romans : en 1827, *Le Maure de Pierre le Grand* et, en 1832, *Doubrovski*. Il déployait une grande activité pour susciter l'apparition de romans russes (en particulier pour Gogol, auquel il confia l'intrigue des *Ames mortes*).

ques de son époque. Dès 1824, anticipant sur sa propre vieillesse, il revendiquait l'anachronisme et projetait de s'abaisser « à l'humble prose », pour écrire un « roman à l'ancienne mode », plein des « mœurs de notre ancien temps » (1).

La prose est une nécessité : celle qu'imposent « les années » (2), c'est-à-dire l'évolution personnelle du poète, qui se fait romancier en même temps qu'il effectue, comme le dit Dostoïevski, un « virage vers le peuple », et le goût du public russe d'alors, faible amateur de poésie. En revanche, celui-ci consomme avec avidité les romans de Walter Scott, que Pouchkine affectionne lui aussi, déplorant le médiocre talent de ses imitateurs russes, à l'exception de Zagoskine, pour son *Iouri Miloslavski* (1829). Dans ce roman, dont il fait l'éloge dans un article de la *Gazette littéraire* en 1830, « l'intrigue romanesque entre sans effort dans le cadre très large de l'événement historique ». Ses seuls défauts sont un usage parfois erroné des proverbes, quelques fautes contre la langue, et l'incapacité de faire parler les personnages historiques : reproches qui définissent *a contrario* les préoccupations stylistiques de l'auteur de *La Fille du capitaine*.

Le goût de Pouchkine pour Walter Scott va de pair avec un parti pris d'absolue simplicité : le « charme » de l'« enchanteur d'Ecosse », écrit-il en 1825, est « de nous faire connaître le passé non pas avec l'enflure de la tragédie française, ni avec les airs guindés des romans sentimentaux, non pas avec la dignité de l'histoire, mais dans sa réalité du moment et sans aucun apprêt ». Etre historien et romancier, c'est établir entre le lecteur et l'événement passé un rapport d'immédiateté, de familiarité.

(1) cf. *Eugène Onéguine*, chap. III., 13.

(2) cf. *Eugène Onéguine*, chap. VI : « les ans inclinent à la sévère prose ».

Donner vie, détail par détail, à une époque révolue, suppose un travail de documentation et de récolte de témoignages, auquel Pouchkine s'est largement adonné. En 1833, prétextant des recherches sur les campagnes du général Souvorov, il se fait ouvrir les archives du ministère de la guerre; il sollicite auprès du tsar Nicolas I^{er} un congé de plusieurs mois pour visiter les régions d'Orenbourg et de Kazan, où se situe l'action du roman : où avait eu lieu, soixante ans plus tôt, la révolte de Pougatchov. L'importance du matériel amassé, autant que d'urgents besoins d'argent, le poussent à interrompre son projet de roman pour publier, en 1834, une *Histoire de la révolte de Pougatchov*. Cette méthodique monographie est, dans sa neutralité descriptive, comme le premier volet du diptyque qu'il forme avec *La Fille du capitaine*, repris plus tard en 1835.

Avant d'organiser la rencontre romanesque de Griniov et de Pougatchov, Pouchkine raconte donc, scrupuleusement, comment sous le règne de Catherine II, ce cosaque du Don réussit à rallier les paysans de l'Oural en se faisant passer pour l'empereur Pierre III, que Catherine sa femme avait en réalité fait assassiner; comment, en 1773, l'armée de cosaques, de paysans et de hors-la-loi qui l'entourait, s'empara de nombreux forts, perpétrant pillages et massacres jusqu'aux sièges d'Orenbourg et de Kazan; comment l'armée régulière de Souvorov parvint à disperser ses troupes prêtes à marcher sur Moscou et, en septembre 1774, à capturer Pougatchov, exécuté le 10 janvier 1775.

Pourquoi Pouchkine, qui s'était proposé d'écrire l'histoire de Pierre le Grand, choisit-il de parler d'un paysan rebelle? Alexandre I^{er} ayant levé l'interdiction, posée par Catherine II, de prononcer le nom même de Pougatchov, Pouchkine entend faire connaître à la Russie cette période longtemps occultée de son histoire. Et

Pougatchov refait surface dans les mémoires, au spectacle de nouveaux troubles agraires : l'épidémie de choléra qui sévit en Russie en 1831, provoque, dans le gouvernement de Novgorod, une grave insurrection paysanne, dont la violence effraie Pouchkine. Konchine, secrétaire général de la commission d'enquête de Novgorod et ami de Pouchkine, lui écrit une lettre qui semble l'avoir à ce point frappé qu'il la cite presque, dans *La Fille du capitaine* : « Je crois vivre mille ans en arrière. Nous dénombrons, nous constatons, rétablissons de sanglantes scènes de la plus sombre ignorance. Comme il est cruel, le peuple russe déchaîné. Il a pitié de vous et vous torture. Il vous appelle Votre Haute Noblesse, et vous roue de coups ! Tout cela en même temps. Le diable m'emporte, cela est absurde. »

« Absurde », tel est le maître mot pour qui s'interroge comme Pouchkine, sur des bourreaux capables d'exhorter au courage ceux qu'ils conduisent à la potence. Mais c'est à cette même absurdité qu'est vouée selon lui l'humanité entière, depuis le « gigantesque drame » de 1789, qui se profile derrière chaque crise russe dorénavant : en 1794, l'insurrection polonaise ; en 1825, le complot décembriste (dont les conjurés étaient les amis de Pouchkine) ; en 1831, la révolte paysanne que le tsar lui-même commente ainsi, devant une délégation de nobles de Novgorod : « La situation est tout à fait mauvaise, comme au temps de la Révolution française. Paris, ce nid de malfaiteurs, a déversé son poison dans toute l'Europe ». Faire revivre Pougatchov, c'est évoquer indirectement la Révolution française, dont personne ne doit parler. 1789 est pour Pouchkine le début d'une suite de cataclysmes auxquels nul individu n'échappe. L'homme malmené par l'histoire est à l'image de la voiture de Griniov fourvoyée dans la tempête, et dont les

ballottements ressemblent au « tangage d'un navire sur une mer en furie » : la même métaphore inaugure l'ouvrage d'un autre jeune aristocrate, l'*Essai sur les révolutions*, de Chateaubriand (1795, republié en 1826).

Mais Pouchkine, dans son *Histoire de la révolte de Pougatchov*, ne laisse rien transparaître de sa fascination pour qui reste, jusqu'au bout, l'« imposteur » assassin. Comparé à cette chronique linéaire et froidement objective, le roman semble être le lieu de retrouvailles entre l'historiographe redevenu écrivain et la figure historique redevenue poétique; comme si cette familiarité ne se gagnait qu'au prix d'un détachement premier, d'un « dépouillement » : il fallait débarrasser Pougatchov du possible costume de Lara de Byron, pour lui faire dire une autre vérité encore que celle du fait historique.

Pour rendre l'histoire « familière », le parti pris narratif est celui d'un mélange de deux traditions romanesques : celle du « roman historique » et celle de la « chronique familiale », celle-ci intégrant celui-là, comme le dit le narrateur au chapitre X : « Je ne décrirai pas le siège d'Orenbourg : il appartient à l'Histoire et non à une chronique de famille. Je dirai brièvement que... » Le même procédé qui confine à la prétérition, réapparaît à la fin du chapitre XIII : « Je ne décrirai pas notre campagne et l'achèvement de la guerre. Je dirai en peu de mots que les malheurs touchaient à leur comble. » Le narrateur délivre, au chapitre VI seulement, ce par quoi Walter Scott aurait commencé : un exposé de la « situation du gouvernement d'Orenbourg à la fin de l'année 1773 ».

Le point de vue choisi est fait pour être, sinon étroit, du moins très limité, puisque le texte apparente le jeune Griniov à l'« adolescent de la comédie ». Pouchkine entend faire de son héros un jeune noble de province, un « nedorosl »,

c'est-à-dire, suivant toute une filière de la littérature russe, un parfait empoté. Plus qu'un attribut psychologique, la bêtise de l'adolescent est une convention dont se nourrissent aussi les romans de tradition picaresque, qui fleurissent en France et en Angleterre au XVIII^e siècle, et que Pouchkine a lus : *Tristram Shandy* de Sterne, *Gil Blas* de Lesage, par exemple. De fait, les deux premiers chapitres de *La Fille du capitaine* exécutent le même programme narratif que ceux de *Gil Blas*. Là comme ici le récit à la première personne débute par une brève présentation du père et des circonstances de son mariage; il enchaîne, après une rapide allusion à la grossesse, sur les rudiments d'instruction donnés par un maître plus ou moins compétent au jeune héros, à qui il ne reste plus, vers les seize ans, qu'à quitter ses parents, la joie au cœur ou la mort dans l'âme, et, dans l'insouciance, à s'éloigner sans plus attendre de la voie tracée, se faisant détrousser par des aînés moins naïfs avant d'atterrir dans un repaire de brigands.

Mais la bande de voleurs qui retient prisonnier Gil Blas n'a déjà plus rien à voir avec la complicité des rebelles qu'on devine derrière l'argot de l'aubergiste et du « guide ». A partir du moment où la voie de Griniov croise celle de Pougatchov, le roman des tribulations cesse pour devenir un roman d'initiation. Mais paradoxalement, le « hasard », par quoi se multiplient indéfiniment les aventures d'un héros picaresque, est ici maintenu au cœur du récit. Contre l'infini bavardage picaresque, Pouchkine fait valoir un principe de concentration, à la fois pour la composition du récit, qui juxtapose ses quatorze chapitres comme de petits fragments développés autour d'une citation en exergue, et pour la phrase elle-même. « Les nouvelles de Pouchkine sont nues », dira Tolstoï. L'unique aventure de Griniov, sa rencontre avec Pougatchov, son « guide »,

détermine son destin. Au thème du miraculeux « enchaînement de circonstances » répond celui de la fatalité. A tout moment les personnages prennent acte de l'adversité et se débarrassent de toute délibération par ce qui devient une rengaine : « Il ne restait rien à faire ».

Le rêve prophétique déclenche ce processus d'immédiate conversion du hasard en nécessité. Il délivre le message de l'heureuse fatalité qui va se déployer tout au long du récit, et se laisse déchiffrer rétrospectivement; le héros ne prend conscience de son initiation que très tard. Lorsque, plein d'amour pour Maria, il court à Orenbourg pour chercher du renfort, et se prononce, dans l'impatience et contre tous, pour une « stratégie offensive », il approche une dimension héroïque et sort de sa complaisante passivité. C'est alors que la force des choses, en la personne d'un général occupé à ses pommiers, l'oblige à retomber du haut de son impétuosité, dans la prose de ceux qui le traitent, à contre-temps, de « blanc-bec ». Il lui faut donc retrouver à nouveau, et là encore par hasard, son « guide » pour sortir de l'impasse.

Le roman se distingue par un balancement incessant entre la tribulation comique et l'exploit amoureux ou guerrier. Le style comme la construction du récit obéissent à cette loi d'alternance qui fait l'originalité du roman. La tension consiste en un constant effort de conversion du fait, dérisoire ou absurde, en symbole, de la contingence en fatalité. Elle est d'autant plus sensible que la tentation comique et picaresque se poursuit jusqu'au bout : au plus fort de ses tourments amoureux, Griniov, conformément à un procédé romanesque éprouvé, retrouve le « professeur » de ses débuts, Zourine, qui poursuit sa très prosaïque initiation : le héros parvient, écrasé par le malheur, à passer une « journée joyeuse et bruyante » en compagnie de celui

qui lui conseille d'oublier sa « bêtise d'amour » en restant au régiment, et agite le spectre odieux de la « nounou de petits loutreux ». Mais si Griniov se contente très patement de n'« être pas entièrement de son avis », il retient du discours de Zourine cela seul qui rejoint son « devoir d'honneur » : la décision d'envoyer Maria à ses parents, pour continuer à servir l'armée.

Autre exemple de dette à l'égard du roman picaresque : le destin se joue, avant la naissance, dans le ventre maternel. Tristram Shandy commémore l'instant funeste de sa procréation et se répand en conjectures attendries sur le vulnérable Homunculus – alias spermatozoïde –, innocent voyageur à la merci du moindre accident propre à faire de lui « la proie de tics ou rêves et fantaisies mélancoliques poursuivies tout au long de neuf interminables mois ». C'est, pour Griniov, la carrière de militaire qui se joue dès avant sa naissance : « Ma mère se trouvait encore grosse de moi que j'étais inscrit comme sergent au régiment Semionovski (...). J'étais en congé jusqu'à l'achèvement de mes études ». Cette noble prédestination n'empêche pas le héros de naître « l'année que tante Nastassia a eu son œil crevé ».

Le destin de Griniov est coincé entre les « hurlements du vent d'automne » et les confitures au miel, entre Maria qui pleure et Savéliitch qui ronfle. Le personnage du fidèle serviteur, héritier direct du Kaleb de *Lucie de Lammermoor* et du Sancho Pança de *Don Quichotte*, assure d'un bout à l'autre du roman le rôle de traducteur comique de tous les drames. Choisi pour sa tempérance, c'est-à-dire, comme le confirme constamment le récit, pour ses vertus d'économie, Savéliitch égrène les proverbes sur la route de son maître. Le catastrophique coup de théâtre de son arrestation ne le laisse pas muet : « On sort du feu, on tombe à l'eau » : c'est ainsi que ce moulin à paroles commente l'« orage inattendu » dont

parle Griniov, « frappé » en plein bonheur. Savéliitch n'est pas seulement un stéréotype, il connaît lui aussi son drame, qui consiste à perdre la confiance de ses maîtres. Et il pleure lui aussi, même s'il fait « sourire » Griniov. Mais il échappe totalement au roman d'initiation : parfaitement étranger à l'évolution de son maître, qui reste jusqu'au bout son « petit soleil » et « le petit de ses maîtres », il suit ses faits et gestes de trop près pour pouvoir y discerner aucune destination. Il n'en est pas moins l'instrument de la Providence : c'est grâce à lui que Pougatchov reconnaît son jeune bienfaiteur et le sauve de la potence, grâce à lui encore que Griniov retrouve celui-ci à Berda. Aucune relation n'aurait peut-être été possible entre le jeune noble et le rebelle sans Savéliitch, le médiateur malgré lui. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur la parenté du serviteur et du cosaque, emblématique des rapports du peuple russe avec lui-même. Savéliitch oppose au code d'honneur aristocratique celui de sa fidélité, et la sagesse du peuple. Il fulmine contre la dette de jeu et le don de la pelisse, fait échouer le duel aux dépens de son maître, pave l'enfer de ses bonnes intentions. Au sujet du même duel, la prestation d'Ivan Ignatyitch, qui donne sa parole à Griniov pour se la faire immédiatement soutirer par la maîtresse femme du capitaine, manifeste la même imperméabilité aux principes aristocratiques. Le « raisonnable lieutenant » à qui Griniov tente d'« expliquer la fonction du témoin », compromet le sérieux chevaleresque de l'entreprise, là encore vouée au ridicule : « Il vous a dit des mots, et vous aussi, rendez-lui ses paroles; il vous met dans la gueule, et vous, vlan dans l'oreille, et encore une fois, et vas-y une autre, et puis on se sépare, et on se raccommode après. Mais est-ce que c'est pas péché de trucher son prochain, si je puis me permettre? »

Le peuple évolue dans une sphère de valeurs différente; n'accordant qu'un prix très relatif à la parole donnée, il se réclame à chaque instant d'une parole protéiforme qui lui est propre et qu'il recrée sans cesse : contes, proverbes et chansons nourrissent ce langage, poétique par excellence, celui qui chante et fait foisonner la métaphore. Pougatchov, lui, semble comprendre, et pratiquer à l'occasion, le code d'honneur de la noblesse. Il réduit Savéliitch au silence obligé de l'esclave et entend parler à Griniov d'homme libre à homme libre. La tautologie « Gracier c'est gracier », qu'il invoque à deux reprises, n'obéit pas, comme la plupart des autres proverbes, à des principes de bon sens ou de conservation, mais de don et d'amour. Le rapprochement qui s'effectue entre lui et Griniov se fait sur un malentendu qui tenterait à chaque fois de se résorber : au langage de l'amour Griniov répond par celui de l'honneur. Mais ce langage de l'honneur, tel que le fils l'a reçu du père, a permis au jeune noble de se faire distinguer par le « second père », le « père pour le mariage »; et le double monstrueux de Pougatchov qu'est Flottauvent en exprime une sorte de traduction populaire. Le signe de tête final adressé à l'ami reconnu dans la foule par le condamné à mort est pourtant là pour donner le dernier mot à ce que Griniov n'a jamais su que pressentir.

L'initiation, qui se fait par le passage d'une paternité réelle à une paternité symbolique, n'a pas d'objet clairement défini. Si le héros, tel Perceval, semble se mettre à la recherche, malgré lui, de sa propre identité chevaleresque, la rencontre avec Pougatchov produit autre chose qu'une simple confirmation ou régénération des valeurs nobles : elle semble précisément placer celles-ci en porte-à-faux, comme si la cause de la noblesse en occultait une autre.

Pougatchov est l'essence même de la révolte,

l'incarnation de l'« horrible comédie » qui oblige les habitants du fort à extraire du canon les jouets que les enfants y ont fourrés; mais il est enfant lui-même, comme innocent du mal qu'il fait. Il est le guide dont l'arrivée providentielle en pleine tempête transforme le tangage de la voiture en bercement propice au sommeil, et au rêve; et celui qui fait craquer les coutures de la pelisse trop étroite. Il est le « père » des révoltés, et Satan — en personne, homme-loup, aigle et lion. En choisissant la Liberté, il s'est fait prisonnier : « Elle est pas large ma route. J'ai peu de liberté ». Débordé lui-même, il est le symbole de tous les débordements. Pougatchov est l'humaine conjugaison du tragique et de la farce, tourbillon, point de fuite qui « troue » le roman et invente le poème. Il est la poésie, ainsi définie par Pouchkine, dans l'« Hymne à l'honneur de la peste » :

« Le trou, le flot, le feu, le fer —
Oh, toute chose qui nous perd
Nous est essor, nous est ivresse!
Ivresse de la perdition,
Es-tu, peut-être — qu'en sait-on, —
D'une immortalité promesse? »

(trad. Marina Tsvétaïéva)

« Tout n'était que nuit et tourbillon », écrit Griniov. La tempête de neige est l'expression, narrative et mythique, de cette perdition. Lieu de confusion où les routes et les contours se perdent, où ciel et terre se mêlent, où les destins se jouent au gré du hasard le plus absolu, elle oblige les hommes à se diriger « selon les étoiles ». Pouchkine raconte dans l'un des *Récits de Belkine*, « La tempête de neige », comment celle-ci, survenue la nuit de l'enlèvement d'une autre jeune Maria par son prétendant, empêcha ce dernier de retrouver la chapelle où sa future

épouse l'attendait, et permit à un imposteur, qui, par plaisanterie, se fit passer pour son fiancé, de nouer son destin avec elle : il ne leur restait plus qu'à se rencontrer par hasard, quelques années plus tard, et à tomber amoureux l'un de l'autre, sans se reconnaître. La tempête brouille les pistes, efface les noms, et en profite pour redistribuer le sort.

Après Pouchkine, la tempête de neige – autant que le rêve prophétique (on pense à celui d'Anna Karénine) – fera fortune dans la littérature russe. La révolte de Pougatchov la rend définitivement solidaire de toutes les révoltes et de toutes les errances du peuple russe, dont elle symbolise le destin.

« Siffle, souffle, neige vide et libre,
Creuse les tombeaux – c'est ton festin!
Dans ce vent, c'est la Russie qui vibre,
C'est l'honneur transi de son destin »
(trad. A. Markowicz)

écrit, en 1920, Maximilian Volochine. Et, trois ans plus tard, Marina Tsvétaïéva (directement en français) :

« Rafale, rafale
Aux mille pétales,
Aux mille coupoles,
Rafale-la-Folle!
Toi une, toi foule,
Toi nulle, toi râle,
Rafale-la-Saoule
Rafale-la-Pâle.
Débride, dételle,
Désole, détail,
A grands coups de pelle,
A grands coups de balle. (1)

(1) Cf. *Poésie russe*, anthologie réunie par E. Etkind, La découverte/Maspéro, 1983, pp. 475 et 438.

Le chef rebelle est à la fois la tempête et le guide, celui qui fait peur et qui dit « n'aie pas peur ».

Usurpateur et protecteur, il invite Griniov à l'étrangeté des sentiments troubles, l'ébranle, le fait exister. Telle est la manière, pour Pouchkine, d'être romantique : consigner les états d'âme d'un rimailleur transi et complaisant, et lui faire connaître « l'effroi poétique » que suscite la chanson des bandits condamnés (1), la « sauvage inspiration » de Pougatchov diseur de contes. Les cornéliennes délibérations de Griniov, hésitant entre son « devoir » et son « humaine faiblesse », perdent leur sens au contact de celui qui fait de sa faiblesse sa force.

Le roman est à mettre tout entier sous le signe de la fascination ambiguë qu'exerce le « monstre » sur le naïf Griniov, et, derrière lui, sur Pouchkine, insoupçonnable en revanche d'aucune naïveté; dans cette œuvre finale, truquée, achevée trois mois avant sa mort. C'est dans un état d'extrême lucidité et de pessimisme discrètement camouflé que Pouchkine choisit, pour son « allègre déclin » (2), d'épouser la figure de Pougatchov. Ce qui le captive est la rencontre d'un petit noble et d'un cosaque rebelle, érigés en ennemis par la conjoncture politique, mais qu'un hasard réunit, instaurant entre les deux une parenté trouble. Pourquoi Pouchkine, après avoir conté les démêlés avec la loi du très romanesque Robin des Bois russe Doubrovski, récidive-t-il ici, irrésistiblement attiré par le phénomène de « glissement » vers le peuple et l'illégalité d'un personnage issu de famille noble? L'enjeu semble de taille pour qui aime à rappeler, comme lui, sa double origine : descendant

(1) Cette chanson se retrouve déjà dans *Doubrovski*.

(2) Cf. *Eugène Onéguine*, chap. III, 13.

d'une des plus anciennes familles nobles de la Russie par son père, et du Maure de Pierre le Grand par sa mère.

Une fatalité d'ordre politique semble inviter le noble à retrouver sa noblesse, d'avance perdue, au contact du peuple devenu peut-être la garantie et le gardien d'un principe de légitimité gravement compromis. Cette fatalité, cette compromission ont un nom : Catherine II. La belle et bonne dame en blanc, dont l'apparition conventionnelle sauve le héros du châtiment suprême et le roman de la censure, avait été l'objet de toutes les haines dont le jeune Pouchkine était capable. Un article clandestin daté du 2 août 1822 (1) fait à ce propos mieux comprendre les sympathies du jeune poète avec les décembristes : alors que ses prédécesseurs s'étaient défendus contre les ambitions de l'aristocratie, évitant qu'une barrière se forme définitivement entre les nobles et le peuple, Catherine II, écrit-il, « avilit l'esprit de la noblesse » ; elle suscite « une ignoble émulation dans les classes supérieures, car il n'était besoin ni d'esprit, ni de mérites ni de talents pour parvenir à la seconde place ».

Comment s'étonner alors que l'usurpateur soit le « second père » d'un héros dont le premier pestait contre le Calendrier de la cour, en fidèle artisan du comte Münnich, c'est-à-dire du tsar Pierre III, pour qui Pougatchov veut se faire passer. Le père de Griniov, qui prête au roman son exergue, est comme un survivant de la vraie noblesse, celle qui est perdue. L'inscription, dès les premières lignes du roman, des noms du père et du comte Münnich, détenteurs de la légitimité, est l'indice discret du complet démenti porté au happy-end. La multiplication des figures paternelles voudrait combler le vide créé par l'impos-

(1) L'histoire russe du XVIII^e siècle, in *Pléiade*, p. 859.

ture féminine d'en haut : celle de Catherine II, « élevée au trône par la conjuration de quelques rebelles ». Un usurpateur peut en cacher un autre. Le principe de légitimité déserte le trône; le décalage s'instaure entre le fait et le droit, la chose et le nom qu'elle porte. « Au moindre pape on dit mon père », dit Pougatchov. « Les bandits c'est pas des bandits », dit Savéliitch. Le tsar est un paysan, les généraux sont trop peu généraux pour se battre, les amis de Pougatchov sont de faux amis, le précepteur français n'avait d'ailleurs rien d'un précepteur : quoi de plus naturel, dans un pays où l'impératrice est « un Tartuffe en jupons et couronné ».

Si l'intrigue semble « crever » le roman picaresque pour retrouver ses sources chevaleresques, si le noble peut rester noble, ce n'est qu'au prix d'une supercherie : les effusions de Maria avec la « dame patronnesse », le « gros poisson même pas salé » dont parle Tsvétaïéva. Le véritable mariage à célébrer, dit-elle, est celui qui unit Griniov à Pougatchov, Maria et Catherine pouvant alors convoler dans leur commune fadeur. Peut-on comparer les instants de vérité que sont les face à face des deux hommes et le cortège de lieux communs que produit chaque duo d'amour? Pourtant, feinte et théâtralité sont plutôt le lot de Pougatchov, comme l'absolue sincérité est celui de Maria. Mais Pougatchov le comédien renonce, devant Griniov, à sa fausse identité (« Alors, tu crois pas que je suis l'empereur Piotr Fédorovitch? Bon. D'accord »), et Griniov, déjà séducteur, choisit le ton de la franchise totale. La pudeur et la simplicité de Maria sont, pour l'écriture, une pure affaire de convention.

La vertu principale de la fille du capitaine, successivement garde-malade et malade, est de pouvoir éclater en sanglots dès que possible. Le reste du temps, elle est « pâle et tremblante ». Si cette double qualification n'atteint pas tout à fait

l'épithète de nature, c'est qu'elle est employée, avec la même désinvolture, pour Palachka et le père Guérassime. La peur du Bachkir mutilé inspire autre chose au narrateur, qui fait les frais d'une métaphore : le « petit animal sauvage attrapé par des enfants » n'a pas de nez, ni d'oreilles, ni de langue, mais, comme Pougatchov, comme Flottauvent, il a un regard. Maria n'en a pas. Le sentiment que porte Griniov à sa « bien-aimée » est le résultat de l'ennui, de la rivalité, puis de la guerre : là encore, un produit de « circonstances », même « merveilleuses ». La « pureté » de Maria n'est pas un vain mot : elle n'a rien d'autre à faire que d'être « la pauvre orpheline sans défense à la haine des insurgés » : cette fonction lui assure le droit au titre du roman (1).

Elle connaît, elle aussi, son parcours initiatique : l'Histoire la fait sortir de son « humble et virginale cellule », dévastée par les rebelles, la maintient prisonnière dans une chambre obscure, assaillie et gardée par son bourreau Chvabrine; et celle que sa mère traitait de « mauviette » se retrouve, par un acte de décision inexplicable, aux côtés de l'impératrice, sauve la vie et l'honneur de son futur époux. Maria peut alors retourner au « village », c'est-à-dire près d'un père, qui sera le second pour elle, mais qui, pour le héros, était le premier. Les mots « père » et « village » encadrent le roman : la boucle est bouclée, l'honneur est sauf, l'avertissement paternel a porté ses fruits. Mais cette première fin de roman initiatique est une construction en trompe-l'œil. L'essentiel se joue dans la note de l'éditeur : à la

(1) Le prénom de Maria est décisif chez Pouchkine. Il est toujours celui d'une victime d'éléments qui lui sont étrangers et qui la dépassent, mais d'une victime porteuse de la vérité humaine, et souvent du salut.

figure du premier père, garant du principe de légitimité, se superpose finalement celle du second, l'usurpateur. L'authenticité aristocratique ne peut qu'être l'objet d'une nostalgie, au même titre que l'amour porté aux « anciennes gens ». L'image finale reste celle qui hantait déjà le chapitre VII, central, celle de la « potence avec ses victimes », « masse noire et effrayante », qui rappelle la « potence » de la chanson d'exergue du chapitre, l'échafaud de la chanson de Pougatchov au chapitre suivant, et, plus profondément, toutes les images de potences chez Pouchkine, et celles, bien réelles, qui hantaient la vie et les manuscrits du poète (il les a dessinées cinq fois dans ses brouillons) : celles des décembristes, pendus en juillet 1826. C'est toute la violence de l'Histoire, celle de tous les massacres, de toutes les exécutions qui vient s'inscrire ici.

Dans le roman, la dernière victime est le « père pour le mariage », le révolté qui jouait à l'empereur. Pouchkine qui, lui, s'était toujours refusé à une révolution par la violence, termine à son tour par le signe de tête de Pougatchov : il achève son livre, le 19 octobre 1836, vingt-cinquième anniversaire de son entrée au lycée de Tsarskoié-Sélo; cette date se charge d'attester l'impossibilité d'aucun retour aux origines : ses nombreux amis lycéens qui sont devenus décembristes sont morts ou exilés en Sibérie. Lors du banquet de commémoration, Pouchkine voulut lire le poème qu'il avait écrit pour l'occasion. Il ne put en lire que la première strophe, avant d'éclater en sanglots :

Souvenez-vous, ô mes amis, du temps
Où le destin unit notre jeune âge.
De quoi, de quoi portons-nous témoignage!
Jouets d'un ténébreux amusement,

Les peuples s'affolaient dans leur errance,
Brisant des rois redevenus mortels,
Et liberté, et gloire, et arrogance
Versaient le sang des hommes sur l'autel.

(trad. A. Markowicz)

Catherine COQUIO

Prends garde à ton honneur tout jeune.

Proverbe

CHAPITRE PREMIER

SERGEANT DE LA GARDE

- *Dès demain dans la garde il serait capitaine.*
- *Voilà tout le malheur! qu'il serve sur le front...*
- *C'est vrai, qu'il sue le sang, qu'il boive les*
[affronts...]

.....
Mais qui donc est son père?

Kniajnine (1)

Mon père, Andréï Pétrovitch Griniov, avait servi dans sa jeunesse sous le comte Münnich (2); il prit sa retraite l'an 17.. avec le grade de lieutenant-colonel. Fixé depuis lors dans son village de la province de Simbirsk, il y épousa la demoiselle Avdotia Vassilievna You, fille d'un gentilhomme désargenté des environs. Nous fûmes neuf enfants. Tous mes frères et sœurs moururent en bas âge.

Ma mère se trouvait encore grosse de moi que j'étais inscrit comme sergent au régiment Sémionovski (3), sur protection du prince B., commandant de la Garde et un de nos proches parents. Si, contre toute espérance, ma mère avait mis au monde une fille, mon père aurait fait savoir à qui de droit le décès du sergent porté manquant, et l'affaire était close. J'étais en congé jusqu'à l'achèvement de mes études. A cette époque, l'éducation n'était pas ce qu'elle est de nos jours. Dès l'âge de cinq ans, je fus confié aux bons soins du piqueur Savéliitch, attaché à ma personne pour ses vertus de tempérance. Sous sa férule, j'appris l'alphabet russe dès ma douzième année et j'eus la compétence pour juger d'un lévrier. Ce fut alors que mon père me loua un Français, monsieur Beaupré, qu'on fit venir de Moscou

avec la provision annuelle de vin et d'huile d'olive. Son arrivée déplut terriblement à Savéliitch. « Grâce au ciel » – grommelait-il dans sa barbe – « l'enfant est bien lavé, bien peigné, il mange à sa faim, non? A quoi ça sert encore, de faire tant de dépenses à louer un Français, comme si on avait pas assez de ses propres gens! »

Dans sa patrie, Beaupré avait été coiffeur, puis, en Prusse, soldat, après quoi il avait poussé jusqu'en Russie, *pour être outchitel* (4), sans trop comprendre lui-même ce qu'on entendait par là. C'était un brave garçon, mais décidément frivole et sans vergogne. La passion du beau sexe était son talon d'Achille; souvent, en retour de ses hommages, il recevait de ces attentions qui l'éta-
laient geignant pendant des journées entières. De plus, il n'était pas (selon son expression) *ennemi de la bouteille*, c'est-à-dire, pour parler comme chez nous, qu'il aimait à se poivrer. Mais, vu que le vin n'était servi à notre table que pendant le dîner, et encore, rien qu'un petit verre, sans compter qu'on oubliait souvent le maître d'école pendant le service, mon brave Beaupré se fit très vite aux liqueurs de chez nous, les préférant même aux vins de son pays comme incomparablement meilleures pour la digestion. Nous nous entendîmes tout de suite et, bien que son contrat l'obligeât de m'enseigner *le français, l'allemand et toutes les sciences*, il préféra que je lui apprenne à baragouiner quelques mots de russe, à la suite de quoi chacun de nous s'occupa de ses affaires. Nous semblions faits l'un pour l'autre. Je ne pouvais souhaiter d'autre mentor. Mais le destin nous sépara bientôt, et voici en quelle occasion :

La lingère Parachka, une fille grosse et grêlée, s'entendit un jour avec Akoulka la vachère borgne pour se lancer toutes les deux en même temps dans les pieds de ma mère, s'accuser de

coupable faiblesse, et se plaindre, avec force larmes, de Moussieu qui avait abusé de leur simplicité. Ma mère ne plaisantait pas sur ces sujets, elle se plaignit à mon père. Son jugement à lui fut expéditif. Il ordonna immédiatement qu'on fasse venir « cette canaille de Français ». On lui répondit que Moussieu me donnait ma leçon. Mon père se rendit dans ma chambre. A cet instant, Beaupré, sur le lit, dormait du sommeil de l'innocence. Moi, j'étais occupé. Il faut savoir qu'on m'avait fait venir de Moscou une carte géographique. Elle restait accrochée au mur sans usage aucun et m'attirait depuis longtemps par la largeur et la qualité de son papier. Je m'étais décidé à en faire un cerf-volant et, profitant du sommeil de Beaupré, j'avais entrepris ce travail. Mon père entra au moment même où je fixais une queue en filasse au Cap de Bonne Espérance. Découvrant ces exercices géographiques, mon père faillit m'arracher l'oreille, courut vers Beaupré, l'éveilla sans la moindre précaution et se mit à l'abreuver de reproches. Dans son trouble, Beaupré fit mine de se lever, mais il en fut incapable : le malheureux Français était ivre mort. A cent malheurs, un seul coupable. Mon père le tira du lit par le collet, le poussa dans la porte et le chassa de chez nous le jour même, à la joie indicible de Savéliitch. Cet épisode mit un terme à mon éducation.

Je vivais comme l'adolescent de la comédie (5), poursuivant les pigeons et jouant à saute-mouton avec les petits domestiques. J'atteignis ainsi ma seizième année. Ce fut alors que mon destin changea.

Un jour, en automne, ma mère faisait cuire ses confitures au miel dans le salon, et moi, je me purléçais à regarder l'écume qui bouillonnait. Mon père, à la fenêtre, lisait le Calendrier de la Cour (6) dont il recevait chaque issue annuelle. Ce livre ne manquait jamais d'exercer sur lui une

influence profonde : il ne pouvait le relire sans une émotion particulière, et cette lecture produisait en lui une étonnante agitation de la bile. Ma mère, qui connaissait par cœur ses us et ses coutumes, s'efforçait toujours de cacher ce malheureux livre le plus loin possible, ce qui fait qu'il se perdait pendant des mois et des mois. Mais, dès que, par hasard, il l'avait retrouvé, mon père ne parvenait plus à le quitter des heures durant. Ainsi donc, il lisait le Calendrier de la Cour, haussant les épaules de loin en loin et répétant à mi-voix : « Lieutenant-général!... Et il était sergent dans ma compagnie!... Chevalier des deux ordres de la Russie! Ça fait pas longtemps qu'on était, tous les deux... » A la fin, mon père projeta le Calendrier sur le divan et se plongea dans une méditation qui n'augurait rien de bon.

Soudain, il se tourna vers ma mère : – Avdotia Vassilievna, quel âge il a, Pétroucha?

– Ben, ça lui fait seize ans passés, – répondit ma mère. – Pétroucha est né l'année que tante Nastassia a eu son œil crevé et que...

– Ça va, – l'interrompit mon père, – il est temps qu'il prenne du service. Il a assez couru les servantes et grimpé aux colombiers.

L'idée d'une séparation prochaine d'avec son fils frappa ma mère si fort qu'elle laissa tomber sa cuillère dans la casserole et que des larmes coulèrent sur son visage. Ma joie, au contraire, était indescriptible. Pour moi, l'idée du service se fondait avec celle de la liberté et de la joyeuse vie de Pétersbourg. Je me voyais déjà officier de la garde, ce qui, pensais-je, était le summum du bonheur humain.

Mon père n'aimait ni revenir sur ses décisions ni surseoir à leur mise en œuvre. Le jour de mon départ fut fixé. La veille, mon père déclara qu'il avait l'intention de me charger d'une lettre pour

mon futur commandant et demanda une plume et du papier.

– N'oublie pas, Andréï Pétrovitch, – dit ma mère, – de saluer le prince B. de ma part; dis-lui que j'espère bien qu'il n'épargnera pas notre petit avec ses bienfaits.

– Qu'est-ce que tu racontes? – répondit mon père en fronçant le sourcil. – Pourquoi est-ce que j'irai écrire au prince B.?

– Mais tu viens de dire que tu avais l'intention d'écrire au commandant de Pétroucha?

– Oui, et alors?

– Mais, le commandant de Pétroucha, c'est le prince B... Pétroucha est inscrit au régiment Sémionovski...

– Inscrit! Et qu'est-ce que j'en ai à faire, qu'il est inscrit? Pétroucha n'ira pas à Pétersbourg. Qu'est-ce qu'il pourra apprendre s'il sert à Pétersbourg? La débauche et les cartes? Non, mieux vaut qu'il serve sur le front, qu'il sue un bon coup, qu'il renifle l'odeur de la poudre, qu'il soit un soldat, pas un mirliflore! Inscrit dans la garde! Où est son passeport? Amène-le-moi!

Ma mère alla extraire le passeport du coffret dans lequel elle le conservait avec la chemisette de mon baptême, et le tendit à mon père d'une main tremblante. Mon père le lut avec attention, le déplia devant lui sur la table et commença sa lettre.

La curiosité me torturait : où donc voulait-on m'envoyer, si ce n'était pas à Pétersbourg? Je ne quittais pas des yeux les assez lentes évolutions de la plume de mon père. Enfin, il y mit un point final, la cacheta dans un seul pli avec mon passeport, ôta ses lunettes et m'appela : « Voici une lettre pour Andréï Karlovitch R., – me dit-il, – mon vieil ami et camarade. Tu pars pour Orenbourg servir sous ses ordres ».

Ainsi, toutes mes brillantes espérances s'effondraient! Au lieu de la joyeuse vie de Pétersbourg,

c'était l'ennui d'une contrée lointaine, perdue dans un désert, qui m'attendait! Le service, que j'envisageais, voici une minute encore, avec un tel enthousiasme, me sembla un insupportable malheur. Mais il n'y avait pas à discuter! Le lendemain matin, un équipage fut avancé devant le perron; on y disposa ma valise, un service à thé dans une cantine, et des serviettes de pains et de gâteaux, derniers vestiges des gâteries familiales. Mes parents me donnèrent leur bénédiction. Mon père me dit : « Adieu, Piotr. Respecte ton serment avec fidélité; obéis à tes chefs; ne cours pas leurs faveurs, ne te mets jamais en avant, mais exécute toujours ta mission; et souviens-toi du proverbe : Prends garde à ton habit tout neuf, prends garde à ton honneur tout jeune ». Ma mère, en larmes, me conseilla de prendre garde à ma santé, et à Savéliitch de bien veiller sur le petit. On m'emmitoufla dans une pelisse de lièvre, avec un manteau de renard par-dessus. Je m'installai dans l'équipage avec Savéliitch et je me mis en route, pleurant à chaudes larmes.

J'arrivai la nuit même à Simbirsk, où je devais rester toute une journée pour acheter les provisions nécessaires, tâche confiée à Savéliitch. Je m'arrêtai dans une auberge. Dès le matin, Savéliitch partit faire le tour des boutiques. Lassé de regarder par ma fenêtre la ruelle boueuse, j'allai vréder de chambre en chambre. J'entrai dans la salle de billard. J'y vis un gentilhomme de haute taille, d'environ trente-cinq ans, aux longues moustaches noires, en robe de chambre, une queue de billard à la main et une pipe entre les dents. Il jouait avec le marqueur qui, à chaque coup gagnant, avait droit à un verre de vodka et, à chaque coup perdant, devait ramper à quatre pattes sous le billard. J'eus envie de suivre leur partie. Plus elle se prolongeait, plus les promena-des à quatre pattes se multipliaient, jusqu'à ce que le marqueur finisse par devoir rester sous le

billard. Le gentilhomme prononça au-dessus de sa tête quelques expressions bien senties en guise d'éloge funèbre et me proposa de jouer à mon tour. Je refusai, vu mon incompetence. Cela dut lui paraître étrange. Il me lança comme un regard de regret, mais nous engageâmes la conversation. J'appris qu'il s'appelait Ivan Ivanovitch Zourine, capitaine au X...ème régiment de husards, qu'il se trouvait à Simbirsk en mission de recrutement, et qu'il s'était arrêté à l'auberge. Zourine m'invita à dîner avec lui, à la fortune du pot, entre soldats. J'acceptai de bonne grâce. Nous nous installâmes. Zourine buvait beaucoup et m'en versait de même; il me racontait des histoires de régiment qui me faisaient crouler de rire, et nous nous levâmes de table vraiment bons amis. Là, il me proposa de m'apprendre à jouer au billard. « Ça, – disait-il, – c'est indispensable pour nous autres, dans la troupe. Par exemple, tu es en campagne, tu arrives dans un village – comment tu veux passer le temps? On s'ennuie, à force, de courser les youpins. Alors, même malgré soi, on entre à l'auberge, et on se met à jouer au billard; mais pour ça, il faut savoir jouer! » J'en étais fermement convaincu et j'entamai mon apprentissage avec le plus grand zèle. Zourine m'encourageait à la cantonade, s'émerveillait de la rapidité de mes succès et, après quelques leçons, me proposa de jouer pour de l'argent, à un kopeck, non pour en gagner, mais parce que jouer pour rien, disait-il, était une habitude détestable. Je cédaï aussi sur ce point, pendant que Zourine nous commandait du punch, m'assurant que je devais en goûter, tous les jours parce qu'il fallait s'habituer au service. « Et, sans punch, c'est quoi, le service? » Je lui obéis. Notre partie se prolongea. A chaque gorgée, je me sentais plus téméraire. Mes boules ne faisaient que rebondir par-dessus les bandes, je m'échauffais, j'injuriais le marqueur qui comptait

Dieu sait comme, j'élevais l'enjeu d'heure en heure, bref, je me conduisais comme un gamin qui vient de prendre la clé des champs. Le temps passa sans que je m'en rende compte. Zourine regarda sa montre, reposa sa queue de billard et m'apprit que j'avais perdu cent roubles. Cette nouvelle me troubla quelque peu. Mon argent était chez Savéliitch. Je voulus me lancer dans des excuses. Zourine m'interrompit : « Laisse-donc ! ce n'est même pas la peine de te faire du souci. Je saurai bien attendre, et puis, il est l'heure d'aller chez Arinouchka ».

Que vouliez-vous faire ? Ma journée s'acheva aussi mal qu'elle avait commencé. Nous dînâmes chez Arinouchka. Zourine ne cessait de me resservir, répétant qu'il fallait s'habituer au service. En me levant de table, j'avais peine à tenir sur mes jambes ; à minuit, Zourine me ramena à l'auberge.

Savéliitch nous accueillit sur le perron. Il leva les bras au ciel en découvrant les signes indubitables de mon zèle pour le service. « Qu'est-ce qu'il t'arrive, seigneur ? – dit-il d'une voix plaintive, – comment est-ce que t'as fait ton compte ? Ah, Dieu du Ciel ! j'ai encore jamais vu calamité pareille ! » – « Tais-toi, vieux barbon ! – lui répondis-je en bafouillant ; – c'est toi qui es ivre, va te coucher... et mets-moi au lit. »

Le jour suivant, je me réveillai avec la migraine, me souvenant à travers un brouillard des aventures de la veille. Mes réflexions furent interrompues par Savéliitch qui m'apporta une tasse de thé. « C'est bien tôt, Piotr Andréitch, – me dit-il en hochant la tête, – c'est bien tôt que tu te mets à faire la noce. Et d'où ça peut te venir ? Ton père et ton grand-père, que je sache, ils ont jamais souffert d'ivrognerie, et ta mère, c'est même pas la peine d'en parler, elle a jamais rien voulu boire que du kvas (7). Et qui c'est le coupable de tout ça ? Toujours ce maudit Mous-

sieu. Tous les jours, il courait chez l'Antipievna : « Madame, jè vous prie, vodka ». Voilà où ça mène, les jè vous prie! Y a pas à dire, il t'a mis sur la bonne voie, le salaud. Et c'était bien la peine de s'attacher un mange-grenouille, comme si le maître, il avait pas assez de gens à lui! »

J'avais honte. Je me détournai et je dis : « Va-t'en, Savéliitch. Je n'ai pas envie de thé ». Mais il était malaisé d'arrêter un sermon de Savéliitch une fois qu'il était lancé. « Tu vois, Piotr Andréitch, ce que ça coûte, de faire la noce. Et la tête, ça lui fait mal, et le ventre il a plus faim. Homme qui boit vaut pas un clou... Tiens, bois donc de la saumure de cornichons avec du miel, et puis, ce qui dessoûle le mieux, c'est un petit verre de liqueur. T'en voudrais pas? »

Au même moment, le petit domestique entra et me tendit une note de I. I. Zourine. Je la décachai et je lus les lignes suivantes :

« Mon cher Piotr Andréévitch, peux-tu m'envoyer avec le garçon les cent roubles que tu as perdus hier. J'ai un pressant besoin d'argent.

Toujours à ton service,
Ivan Zourine. »

Il ne restait plus rien à faire. Je me donnai un air indifférent et, me tournant vers Savéliitch, *qui gérait mes habits, mes sous et mes affaires* (8), je lui ordonnai de donner cent roubles au garçon. « Comment? Pourquoi? » demanda Savéliitch stupéfait. « Je les lui dois », – répondis-je avec tout le détachement dont j'étais capable. « Tu lui dois? » – répliqua Savéliitch dont la stupéfaction ne faisait que grandir; – mais, seigneur, quand c'est que t'as eu le temps de faire des dettes? Y a quelque chose qui tourne pas rond, là. Fais comme tu veux, seigneur, moi, je te donnerai pas cet argent. »

Je réfléchis que si, en cette minute décisive, je

n'arrivais pas à convaincre ce têtue vieillard, il me serait bien difficile par la suite de me sortir de sa tutelle; aussi, je le toisai avec fierté et je dis : « Je suis ton maître, et toi, tu es mon serviteur. L'argent est à moi. Je l'ai perdu, parce que j'en ai eu envie. Et toi, je te conseille de ne pas faire le malin et d'obéir quand on te parle ».

Savéliitch fut tellement choqué par mes paroles qu'il en resta pétrifié, les bras ballants. « Reste pas planté là comme un piquet ! » m'écriai-je en colère. Savéliitch fondit en larmes. « Mon gentil Piotr Andréitch, – murmura-t-il d'une voix tremblante, – me fais pas mourir de tristesse. Mon petit soleil, écoute les conseils d'un vieillard : écris-lui, à ce bandit, que t'as blagué, que cette somme, on l'a même pas chez nous. Cent roubles ! Miséricorde ! Dis-lui que tes parents, ils t'ont fait jurer sur l'Ecriture de rien jouer que des noix... » – « Arrête tes sornettes » – coupai-je avec sévérité, – « amène l'argent ici, ou je te mets dehors. »

Savéliitch me considéra avec une affliction profonde et partit chercher ma dette. Je le plaignais, l'infortuné vieil homme; mais je voulais conquérir ma liberté et prouver que je n'étais plus un enfant. L'argent fut remis à Zourine. Savéliitch s'empressa de me sortir de cette maudite auberge. Il vint m'annoncer que les chevaux étaient prêts. C'est avec une conscience troublée et un remords muet que je quittai Simbirsk, sans avoir pris congé de mon professeur, et persuadé que je ne le reverrai jamais.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE GUIDE

*Mon pays devenu le mien,
Mon pays, inconnu pour moi!
Ce n'est point de moi que je suis venu,
Point mon bon cheval qui m'aura mené,
Ce qui m'a mené, moi le franc gaillard,
C'est ma gaillardise et ma franche allure,
Et l'ivresse belle des auberges.*

Chanson ancienne

Mes réflexions de voyage n'étaient pas des plus plaisantes. J'avais perdu une somme non négligeable pour l'époque. Je ne pouvais pas ne pas m'avouer au fond de moi que ma conduite dans l'auberge de Simbirsk avait été stupide, je me sentais coupable devant Savéliitch. Tout cela me torturait. Le vieillard restait renfrogné sur le siège du cocher, il me tournait le dos et se taisait, n'émettant que quelques rares grognements. Je voulais à tout prix me raccommoder avec lui et je ne savais par où commencer. A la fin, je lui dis : — Allons, allons, Savéliitch ! ça suffit, faisons la paix, c'est ma faute ; je vois bien que c'est ma faute. J'ai fait des bêtises, hier, et je t'ai fait offense pour rien. Je te promets qu'à partir de maintenant je me conduirai plus raisonnablement et que je t'écouterai. Allez, ne sois pas fâché ; faisons la paix.

— Eh, mon bon maître, Piotr Andréitch ! — me répondit-il avec un profond soupir. — C'est contre moi que je suis fâché ; le seul coupable, c'est moi. Comment est-ce que j'ai pu te laisser tout seul dans une auberge ? Qu'est-ce que tu veux faire ? Un coup du malin : j'ai eu l'idée d'aller voir la femme au diacre, c'est une commère à moi. Juste comme on dit : visite à commère, visite à geôle

amère. C'est un malheur, qu'est-ce que tu veux que je te dise? Comment je pourrai me montrer devant les maîtres? Qu'est-ce qu'ils vont dire quand ils vont savoir que le petit se soûle et qu'il joue?

Pour consoler le pauvre Savéliitch, je lui donnai ma parole de ne plus dépenser un seul kopeck sans son accord. Il finit par se calmer, quoique, de loin en loin, il continuât de grommeler dans sa barbe en hochant la tête : « Cent roubles! Tu parles d'une paille! »

J'approchai du lieu de mon affectation. Autour de moi s'étendaient de tristes solitudes, coupées de ravins et de collines. Tout était couvert de neige. Le soleil se couchait. La voiture suivait une route étroite, ou plutôt une trace, ouverte par des traîneaux de paysans. Soudain, le cocher se mit à regarder sur les côtés; à la fin, il ôta son chapeau, se tourna vers moi et dit : – Seigneur, est-ce que tu veux pas qu'on retourne?

– Et pourquoi ça?

– C'est le temps qui est mauvais : le vent se lève tout doucement, – tu vois, il balaie la poudreuse.

– Et où est le mal?

– Et là-bas, tu vois ce que c'est? (Le cocher tendit son fouet vers l'orient.)

– Je ne vois rien du tout, rien qu'une plaine toute blanche et un ciel dégagé.

– Mais là... là, le petit nuage.

De fait, tout au fond du ciel, je distinguai un petit nuage blanc, que j'avais d'abord pris pour un tertre lointain. Le cocher m'expliqua que ce petit nuage annonçait une tempête de neige.

J'avais entendu parler des tempêtes de cette région, je savais qu'elles pouvaient ensevelir des convois tout entiers. Savéliitch, d'accord avec le cocher, conseillait de rebrousser chemin. Mais le vent me parut faible; j'eus l'espoir d'arriver assez

tôt au relais suivant, et je donnai l'ordre d'accélérer l'allure.

Le cocher se lança au galop; mais il continuait de regarder vers l'orient. Les chevaux allaient d'un même rythme. Le vent devenait plus fort d'heure en heure. Le petit nuage blanc devint énorme, il se levait pesamment, grossissait, et peu à peu, recouvrait tout le ciel. Une neige fine se mit à tomber, elle se changea soudain en larges flocons. Le vent hurla; c'était la tempête. En un instant, le ciel obscur se fondit dans un océan de neige. Tout disparut. « Ça y est, seigneur, – cria le cocher, – malheur à nous, la tempête!... »

Je sortis la tête de la voiture : tout n'était que nuit et tourbillon. Le vent hurlait avec une éloquence si féroce qu'il semblait animé; la neige nous recouvrit, Savéliitch et moi; les chevaux avançaient au pas, ils s'arrêtèrent bientôt. « Pourquoi tu avances pas? » demandai-je au cocher avec impatience. « Où tu veux que j'avance? – répondit-il en descendant de son siège; – même maintenant, on sait pas où on est rendus : point de route et on voit rien (9) ». Je voulais déjà lui crier dessus. Savéliitch prit sa défense : « Et t'avais bien besoin de pas écouter, – dit-il en colère, – on serait revenus dans une auberge, t'aurais pu boire ton thé, t'aurais pris du repos jusqu'au matin; la tempête se serait calmée, on aurait continué notre route. Et où est-ce qu'on se presse? Si c'était pour ton mariage, encore! » Savéliitch avait raison. Il ne restait rien à faire. La neige tombait et tombait. Une congère s'amoncelait près de la voiture. Les chevaux restaient sans bouger, tête baissée, frissonnant de loin en loin. Le cocher allait et venait, redressant les harnais pour s'occuper. Savéliitch grommelait; moi, je regardais de tous côtés, essayant d'apercevoir ne serait-ce qu'un signe de route ou de foyer, mais je ne distinguais rien, sinon les

troubles tourbillons de la tempête... Soudain, je vis quelque chose de noir. « Eh, cocher! – m'écriai-je, – regarde, qu'est-ce que c'est là-bas, cette chose noire? » Le cocher plissa les yeux. « C'est Dieu sait quoi, seigneur, – dit-il en regagnant son siège; – c'est ni arbre ni charrette, mais ça a l'air de bouger. C'est un loup, faut croire, ou c'est un homme (10). »

Je lui ordonnai de se diriger vers l'objet mystérieux qui lui-même se mit immédiatement à avancer dans notre direction. Deux minutes plus tard, nous rencontrions un homme. – Hé, brave homme! – lui cria le cocher, – dis donc, tu sais pas où est la route?

– La route, elle est là; j'y suis dessus, – lui répondit le voyageur, – mais à quoi ça te sert?

– Dis donc, mon vieux, – lui dis-je – tu connais la contrée? Est-ce que tu peux nous amener quelque part où passer la nuit?

– La contrée, je la connais, – répondit le voyageur, – grâce à Dieu, je l'ai courue de long en large, à pied et à cheval. Mais tu vois le temps qu'il fait : on perd la route à tous les coups. Le mieux, c'est de rester ici et d'attendre, peut-être que la tempête voudra bien se calmer, et le ciel s'éclaircir; à ce moment-là, on se dirigera aux étoiles.

Son sang-froid me redonna courage. J'avais résolu de m'abandonner à la volonté de Dieu et de passer la nuit en pleine steppe, quand le voyageur monta d'un élan sur le siège et dit au cocher : « Bon, Dieu merci, il y a un toit, pas loin; tourne à droite, et vas-y.

– Et pourquoi j'irai à droite? – demanda le cocher d'un air mécontent. – Où tu vois la route? Ou des chevaux et du cuir d'autrui, tu fais larges courroies? » Il me semblait que le cocher avait raison. « C'est vrai, demandai-je, – pourquoi est-ce que tu penses qu'il y a un toit pas loin? » – « C'est parce que le vent, il vient de là-bas, –

répondit le voyageur, – et je sens bien une fumée; donc, il y a un village tout près. » Son flair et sa sagacité me laissèrent stupéfait. J'ordonnai au cocher d'y aller. Les chevaux avançaient avec peine dans la neige profonde. La voiture glissait lentement, montant sur une congère, versant dans un fossé, roulant d'un côté puis de l'autre. Cela ressemblait au tangage d'un navire sur une mer en furie. Savéliitch gémissait, se cognant sans cesse contre moi. Je rabattis la toile de la portière, m'emmitouflai dans ma pelisse et je m'assoupis, bercé par le chant de la tempête et le roulis silencieux de la voiture.

J'eus un rêve, que jamais je n'ai pu oublier et dans lequel, jusqu'à ce jour, je vois quelque chose de prophétique quand j'examine à sa lumière les étranges circonstances de ma vie. Le lecteur voudra bien m'excuser : ne sait-il pas lui-même par expérience qu'il est fréquent que l'homme s'adonne à la superstition, malgré tous ses mépris possibles et imaginables envers les préjugés?

Je me trouvai dans cette disposition de l'âme et des sentiments où le monde sensible, le cédant aux songes, se fond avec eux dans les obscures visions du premier sommeil. Il me semblait que la tempête soufflait toujours et que nous continuions d'errer dans le désert de neige... Soudain, je vis un portail et je pénétrai dans la cour de notre manoir. Ma première pensée fut pour m'effrayer de ce que Père ne se fâchât de mon retour involontaire sous le toit familial, et ne crût ma désobéissance préméditée. C'est avec inquiétude que je sautai du traîneau pour découvrir Mère qui m'attendait sur le perron, comme plongée dans une profonde tristesse. « Chut, – me dit-elle, – ton père est à la mort, il désire te dire adieu. » Saisi d'effroi, je la suis dans la chambre. Je vois que la pièce est faiblement éclairée; près du lit, des gens sont immobiles, le

visage affligé. Je m'approche du lit sans faire de bruit; Mère soulève le rideau et dit : « Andréï Pétrovitch, Pétroucha est arrivé; il est rentré en apprenant ta maladie; donne-lui ta bénédiction ». Je m'agenouille et je fixe mes regards sur le malade. Et quoi?... A la place de mon père, je vois couché un paysan à barbe noire, qui me regarde gaiement. Interloqué, je me retourne vers ma mère et je lui dis : « Qu'est-ce que ça veut dire? Ce n'est pas mon père. Pourquoi irai-je demander la bénédiction d'un paysan? » – « Ça ne fait rien, Pétroucha, – me répond-elle, – c'est ton père pour ton mariage (11); baise-lui la main, qu'il te bénisse... » Je me mets à protester. Alors, le paysan bondit hors du lit, brandissant une hache de derrière son dos, et se met à l'agiter dans tous les sens. Je veux m'enfuir... impossible; la chambre s'emplit de cadavres; je trébuche sur des corps, je glisse dans des flaques de sang... L'effrayant paysan, lui, m'appelle avec tendresse : « Aie point peur, – me dit-il, – viens sous ma bénédiction... » L'effroi et la stupéfaction s'emparent de moi... Ce fut alors que je m'éveillai; les chevaux s'étaient arrêtés; Savéliitch me tirait par le bras : – Il faut sortir, seigneur, – me disait-il, – on est arrivés.

– Où on est arrivés? – demandai-je en me frottant les yeux.

– Dans une auberge. Avec l'aide de Dieu, on est tombés droit sur une palissade. Vas-y, seigneur, sors, plus vite tu te réchaufferas.

Je sortis du traîneau. La tempête continuait toujours, bien qu'avec moins de force. Il faisait si sombre que c'était à couper au couteau. Le patron nous accueillit au portail, tenant une lanterne sous un pan de son habit; il me mena dans une chambre, étroite, mais d'une propreté décente; un tison l'éclairait. Une baïonnette et une haute toque de cosaque étaient accrochées au mur.

Le patron, un cosaque du Yaïk (12), semblait un paysan, âgé d'une cinquantaine d'années, encore vert et alerte. Savéliitch me suivit avec la cantine, il demanda du feu pour préparer un thé qui ne m'avait jamais paru aussi nécessaire. Le patron partit s'affairer.

« Mais où est le guide? » demandai-je à Savéliitch.

« Ici, Votre Noblesse », – me répondit une voix au-dessus de moi. Je levai les yeux vers la soupente et je découvris une barbe noire et deux yeux étincelants. « Alors, l'ami, tu es gelé? » – « C'est dur de pas geler dans une petite houppe-lande toute mince! j'avais bien une pelisse, mais il faut dire le vrai, je l'ai laissée en gage au tavernier, j'ai pas pris le gel au sérieux. » A ces mots, le patron entra avec le samovar bouillant; je proposai une tasse de thé à notre guide; le paysan se laissa glisser de la soupente. Son apparence me parut remarquable : dans les quarante ans, de taille moyenne, assez maigre mais carré des épaules. Sa barbe noire grisonnait par endroits, ses grands yeux vifs couraient sans cesse. L'expression de son visage était agréable, mais rusée. Les cheveux coupés en rond, il portait une houppe-lande en loques et les pantalons bouffants des Tatars. Je lui tendis une tasse de thé; il la goûta et fit une grimace. « Votre Noblesse, faites-moi cette faveur, – commandez-moi un verre de vin; le thé, c'est pas une boisson de cosaque ». J'exauçai son désir avec joie. Le patron sortit de son placard une bouteille carrée et un verre, s'approcha de lui, et, le fixant dans les yeux : « Ehé, – dit-il, – te revoilà chez nous! D'où que le malin t'amène? » Mon guide cligna des yeux d'un air entendu et répondit par un proverbe : « Au jardin j'ai voleté, j'ai du chanvre becqueté – la vieille m'a jeté une pierre – m'en fiche. Bon, et vous autres? »

– Ben quoi, nous autres? – répondit le patron,

en s'obstinant dans les sous-entendus. – On voulait sonner les vêpres, la popesse a pas voulu : tant va le pape à la noce que Satan pointe sa bosse ». « Tais-toi, l'ami, – répliqua mon vagabond, – qui sait pluie attendre sait champignons prendre, pour champignons prendre, verra hotte grande. Et maintenant (ici, il cligna des yeux une seconde fois), cache ta cognée dans ton dos, le garde fait sa ronde. Votre Noblesse, à la vôtre! » A ces mots, il prit le verre, se signa et le vida d'un trait. Puis il s'inclina devant moi et rentra dans sa soupente.

Alors, ce jargon de voleurs m'était incompréhensible; je ne devinai que plus tard qu'il s'agissait des affaires des troupes du Yaïk, qui venaient juste d'être ramenées au calme après la révolte de 1772. Savéliitch écoutait avec un air de profond mécontentement. D'un air soupçonneux, il surveillait tantôt le patron et tantôt le guide. L'auberge ou, comme on disait là-bas, l'*oumiot*, se trouvait à l'écart, en pleine steppe, loin de tous les villages et ressemblait fort à un repaire de brigands. Mais il n'y avait rien à faire. Vouloir reprendre la route était absurde. L'inquiétude de Savéliitch m'amusait beaucoup. Entre-temps, je me disposai à dormir et me couchai sur le banc. Savéliitch décida de grimper sur le poêle; le patron se coucha par terre. Bientôt toute l'isba se mit à ronfler, et je m'endormis comme un mort.

Le lendemain matin, je m'éveillai assez tard; la tempête s'était calmée. Le soleil brillait. La neige s'étendait comme un voile aveuglant sur l'infini de la steppe. Les chevaux étaient attelés. Je payai le patron qui nous demanda un prix si modéré que même Savéliitch n'eut pas son désir habituel de se lancer dans le marchandage, et ses soupçons de la veille lui sortirent complètement de l'esprit. J'appelai le guide, le remerciai pour son aide et commandai à Savéliitch de lui donner un

demi-rouble de pourboire. Savéliitch fronça le sourcil. « Un demi-rouble comme pourboire! – dit-il, – et à quel titre? Parce qu'il a bien voulu nous amener jusqu'à l'auberge? Tu peux dire ce que tu veux, seigneur, mais on n'a pas de demi-roubles inutiles. A donner des pourboires à n'importe qui, c'est nous qui serons bientôt sur la paille. » Il m'était impossible de discuter avec Savéliitch. Je le lui avais bien promis, il était le seul à s'occuper de l'argent. Pourtant, je regrettais de ne pouvoir remercier un homme qui m'avait sauvé, si ce n'est du malheur, du moins d'une situation des plus désagréables. – C'est bon, – lui dis-je posément; – si tu refuses de me donner un demi-rouble, donne-lui un de mes habits. Il est vêtu trop légèrement. Donne-lui ma pelisse de lièvre.

– De grâce, seigneur, Piotr Andréitch, – s'écria Savéliitch. – Pour quoi faire, ta pelisse de lièvre? Il va te la boire, la canaille, à la première taverne.

– Ça, l'ancien, c'est un deuil qu'est point chez toi, si je la bois ou non. Sa Noblesse a bien voulu m'offrir une pelisse qu'il mettait sur ses épaules, c'est son bon vouloir de seigneur, et ton devoir d'esclave, c'est d'obéir sans discuter.

– T'as point la crainte de Dieu, brigand! – lui répondit Savéliitch en colère. – Tu vois bien que l'enfant, il raisonne pas toujours encore, et toi, t'es content de le voler, de jouer sur sa simplesse. A quoi ça te servira, une pelisse de seigneur? Tes épaules maudites, elles sont trop larges pour l'enfiler!

– Ne fais pas le malin, s'il te plaît, – dis-je à mon vieux chaperon; – apporte la pelisse immédiatement.

– Dieu du Ciel! – gémit mon Savéliitch. – Une pelisse de lièvre, presque toute neuve! Et à qui encore? – à un crève-la-faim, un ivrogne!

La pelisse arriva néanmoins. Le paysan l'essaya

aussitôt. Il faut avouer que la pelisse, devenue déjà trop juste pour moi, lui était un peu étroite. Il finit quand même par réussir à l'enfiler, en faisant éclater les coutures. Savéliitch faillit se mettre à hurler en entendant les fils qui craquaient. Le vagabond était extrêmement satisfait de mon cadeau. Il me raccompagna jusqu'au traîneau et, me dit en s'inclinant très bas : « Merci, Votre Noblesse ! Que Dieu vous récompense pour votre miséricorde. Jamais de ma vie j'oublierai vos bontés. » – Il prit de son côté et je continuai ma route sans faire attention aux regrets de Savéliitch ; j'oubliai bientôt la tempête de la veille, le guide et la pelisse de lièvre.

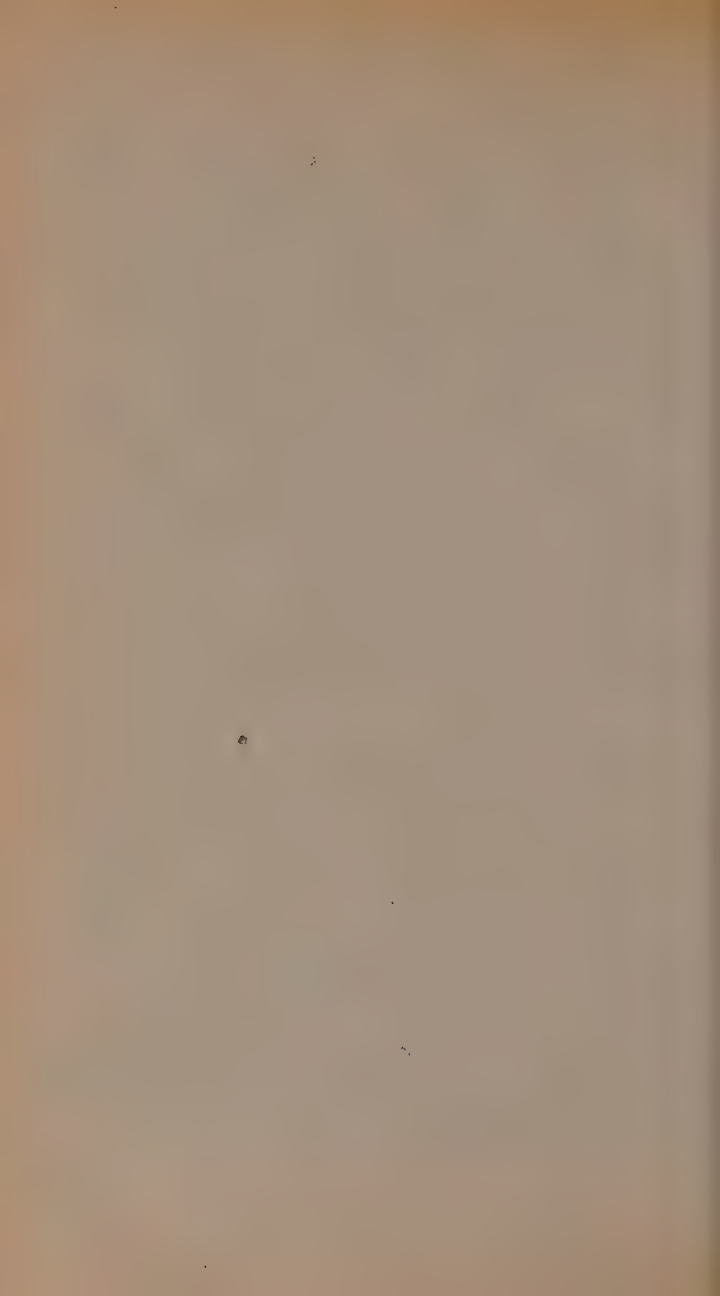
Une fois à Orenbourg, je me rendis tout droit chez le général. Je découvris un homme de haute taille, mais déjà voûté par la vieillesse. Ses longs cheveux étaient entièrement blancs. Son vieil uniforme délavé rappelait l'époque d'Anna Ioannovna (13) et son russe était fortement marqué par un accent allemand. Je lui tendis la lettre de mon père. Son nom lui fit jeter sur moi un regard rapide. « Mon Tieu, – dit-il. – Hier encor, groirait-on, Antréï Pétrovitch afait ton ache, et foilà quel kaillard de fils il a, maintenant ! Ah, za basse, za basse ! » – Il décacheta la lettre et se mit à lire à mi-voix, avec des commentaires, « Très honoré Andréï Karlovitch, j'espère que Votre Excellence »... Qu'est-ze que z'est que zes zérémonies ? Fi, il n'a pas honte ? Pien zûr, la discipline z'est d'apord, mais est-ce comme ça qu'on écrit à fieux kamrat ?... « Votre Excellence n'a pas oublié »... Hm... « et... quand... du défunt feld-maréchal Mün... pendant la campagne... et la petite Caroline... » Ehé, fieux Bruder ! il se soufient nos fieilles fretéénes ? « Maintenant, au fait... envoie mon pendar » hm... « tenir avec des moufles en hérisson »... Qu'est-ce que z'est, moufle en hérizon ? Ruse proferbe, zans toute... qu'est-ce que signifie « tenir avec des moufles en

hérisson? », – répéta-t-il en se tournant vers moi.

– Cela signifie, – répondis-je de l'air de plus innocent que je pus, – le traiter avec douceur, sans trop de sévérité, le laisser le plus libre possible, le tenir dans des moufles en hérisson.

– Hm... che comprends... « et ne pas le laisser libre »... non, donc les moufles en hérizon, z'est autre chose... « Ci-joint... son passeport » Où est-il? Ah oui... « le rayer du régiment Sémionovski »... Pien, pien... tout zera fé... « Me permettras-tu, de t'embrasser sans plus de cérémonie... et, en vieux camarade et ami » – ah! enfin, il a tefiné... etc... etc... D'accord, mon bon, – me dit-il après avoir lu la lettre et mis mon passeport de côté, – tout sera fait : tu seras muté comme officier au régiment de *** et, pour que tu ne perdes pas de temps, tu partiras dès demain pour le fort de Bélogorskoïé, où tu serviras sous les ordres du capitaine Mironov, un homme brave et honnête. Là, tu verras vraiment ce que c'est que l'armée, tu apprendras la discipline. A Orenbourg, tu n'as rien à faire; l'oisiveté est mauvaise pour la jeunesse. Mais pour aujourd'hui, je t'en prie, viens dîner chez moi. »

« C'est de plus en plus gai... – pensai-je en moi-même, – à quoi m'a donc servi d'être sergent de la garde dès le ventre de ma mère! Où cela m'a-t-il conduit? Au régiment de ***, dans un fort oublié, aux confins des steppes des Kirghizes-Kaïssaks... » Je dînai chez Andréï Karlovitch, à trois, avec son vieil aide-de-camp. L'austère discipline allemande régnait à sa table, et je pense que la peur de recevoir de temps en temps un invité de trop pour sa frugale collation de célibataire fut une des causes de mon envoi si précipité en garnison. Le lendemain, je pris congé du général et me mis en route vers le lieu de mon affectation.



CHAPITRE TROISIÈME

LE FORT

*Nous vivons dans la forteresse,
Pain et eau et peu de graisse;
Et si l'ennemi féroce
S'invitait à notre noce,
Nous lui ferons bien sa fête, –
Notre mitraille est fin prête.*

Chanson de soldat. (14)

D'anciennes gens, mon bon monsieur...

Le Benêt.

Le fort de Bélogorskoïé se trouvait à une quarantaine de verstes d'Orenbourg. La route suivait les rives escarpées du Yaïk. La rivière n'avait pas encore gelé, mais ses flots épais s'écoulaient, tristes et noirs, entre des berges monotones couvertes de neige blanche. Derrière elles s'étendaient les steppes kirghizes. Je me plongeai dans des méditations, dénuées de gaieté pour la plupart. La vie de garnison ne m'attirait que fort peu. J'essayais de m'imaginer le capitaine Mironov, mon futur chef, et je me représentais un vieillard sévère et bilieux, ne connaissant que le service et prêt, pour la moindre vétille, à me mettre aux arrêts à pain sec et à l'eau. La nuit commença de tomber. Nous avançons assez vite. « Est-ce que le fort est encore loin ? » – demandai-je à mon cocher. « Il est pas loin, – répondit-il. – Tiens, on le voit déjà. » Je regardai de tous côtés, m'attendant à voir des bastions menaçants, des tours, un fossé; mais je ne vis rien qu'un malheureux village, entouré d'une palissade de pieux. D'un côté, trois ou quatre meules de foin, à moitié enfouies sous la neige; de l'autre, un moulin bancal aux ailes en tille, qui pendaient paresseusement. « Mais où est le fort ? » – demandai-je, tout étonné. « Mais il est là », –

répondit le cocher en indiquant le village, et nous y entrâmes à ces mots. Près de la porte, je vis un vieux canon en fonte; les rues étaient étroites et tortueuses; les maisons, basses, couvertes de paille pour la plupart. Je donnai l'ordre de me conduire chez le commandant, et le traîneau s'arrêta une minute plus tard devant une petite maison en bois, bâtie sur un terre-plein, à côté d'une église, en bois, elle aussi.

Personne ne sortit à ma rencontre. Je pénétrai dans l'entrée, j'ouvris la porte du vestibule. Un vieil invalide, assis sur une table, rapiécait de bleu le coude d'un uniforme vert. Je lui donnai l'ordre de m'annoncer. « Tu peux entrer, mon bon monsieur, – répondit l'invalide : – toute la maisonnée est là. » J'entrai dans une chambre bien propre, arrangée à l'ancienne. Dans un coin, une armoire à vaisselle; un diplôme d'officier, encadré et mis sous verre, était accroché au mur; à côté de lui, des images populaires représentant les sièges d'Otchakov et de Küstrin, ainsi que le choix de la fiancée et l'enterrement du chat (15). Une petite vieille était assise à la fenêtre, en liseuse, la tête coiffée d'un foulard. Elle dévidait un écheveau que tenait, de ses mains écartées, un petit vieillard borgne en habit d'officier. « Que désirez-vous, mon bon monsieur? » – demanda-t-elle sans interrompre sa tâche. Je répondis que j'arrivais pour remplir mon service, et que mon devoir me commandait de me présenter à Monsieur le capitaine, ce que je dis en me tournant vers le vieillard borgne que je pris pour mon chef. Mais la maîtresse de maison interrompit ce discours préparé. « Ivan Kouzmitch est absent, – dit-elle; – il est allé dire bonjour au père Guérassime; mais c'est pareil, mon bon monsieur, je suis la patronne. Sois ici comme chez toi. Assieds-toi, mon bon monsieur. » Elle appela une servante et lui ordonna d'appeler le sous-officier. Le petit vieux me

regardait avec curiosité de son œil unique. « Si je puis me permettre, – dit-il – à quel régiment appartenez-vous? » Je satisfis à sa curiosité. « Mais, si je puis me permettre, – continua-t-il, – pourquoi êtes-vous passé de la garde dans une garnison? » Je répondis que telle était la volonté de mes supérieurs. « Sans doute, pour des actes répréhensibles pour un officier de la garde », – continuait l'inlassable vieillard. « Ça suffit avec tes balivernes » – lui dit la femme du capitaine; – tu vois bien que le jeune monsieur est fatigué de son voyage; il n'a pas de temps à perdre avec toi... Tiens-les plus droites, tes mains... Et toi, mon bon monsieur, – poursuivit-elle en s'adressant à moi – ne sois pas triste qu'on t'ait fourré dans notre trou. Tu n'es pas le premier, tu n'es pas le dernier. Tu t'y feras, tu t'y plairas. Tiens, Chvabrine, Alexeï Ivanytch, ça fait cinq ans qu'il s'est fait muter chez nous pour crime de sang. Dieu sait quel diable l'a pris : figure-toi qu'il est sorti de la ville avec un lieutenant, ils avaient amené leurs épées avec eux, et va que je t'occise! bon, et Alexeï Ivanytch, il l'a trucidé, le lieutenant, devant deux témoins, en plus! Qu'est-ce que tu voulais faire? Nul n'est libre du péché. »

A cet instant entra le sous-officier, un jeune cosaque de belle prestance. « Maximytch, – lui dit la femme du capitaine. – Trouve un appartement pour monsieur l'officier, et qu'il soit propre. » « A vos ordres, Vassilissa Iégorovna, – répondit-il. – Est-ce qu'on peut pas loger Sa Noblesse chez Ivan Poléjaïev? » – « N'importe quoi, Maximytch, – dit-elle; – Même sans ça, Poléjaïev est à l'étroit; et puis, je le connais, et il sait qu'on est ses chefs. Emmène monsieur l'officier... comment vous appelle-t-on mon bon monsieur?... Piotr Andréïtch?... Emmène Piotr Andréïtch chez Sémione Kouzov. Ce vieux grigou, il a laissé son cheval me brouter mon

potager. Bon, et à part ça, Maximytch, tout se passe bien?

– Tout est en paix, Dieu soit loué, – répondit le cosaque; – sauf que le caporal Prokhorov s'est battu dans les bains avec Oustinia Negoulina à cause d'un baquet d'eau chaude.

– Ivan Ignatykh! – dit la femme du capitaine au vieillard borgne. – Va démêler cette histoire avec Prokhorov et Oustinia, qui a tort, qui a raison. Et puis punis-les tous les deux. D'accord, Maximytch, bon vent. Piotr Andréïtch, Maximytch vous amènera à votre appartement. »

Je saluai et pris congé. Le sous-officier me mena jusqu'à une maison située sur la haute berge de la rivière, tout au bout du fort. Une moitié de la maison était occupée par la famille de Sémione Kouzov, on me donna l'autre. Elle consistait en une chambre, pas désagréable, séparée en deux par une cloison. Savéliitch commença de nous installer; moi, j'allai me mettre à la fenêtre étroite. Une steppe désespérante s'étendait devant moi. Quelques pauvres maisons penchaient sur la montée; quelques poules vagabondaient dans les rues. Une vieille femme, tenant une auge sur le perron, appelait ses cochons dont lui répondaient les grognements amicaux. Et voilà dans quelle contrée j'étais condamné à passer ma jeunesse! L'angoisse me prit; je quittai ma fenêtre et me couchai sans dîner, malgré toutes les remontrances de Savéliitch qui répétait d'une voix désolée : « Seigneur Dieu! il veut rien manger! Qu'est-ce qu'elle dira, la maîtresse, quand l'enfant il tombera malade? »

Le lendemain matin, je venais juste de commencer à m'habiller quand la porte s'ouvrit et que je vis entrer un jeune officier de petite taille, au visage basané, particulièrement laid mais d'une vivacité remarquable. « Excusez-moi, – me dit-il en français, – de venir faire connaissance

sans plus de cérémonie. J'ai appris votre arrivée hier, et le désir de voir enfin un visage humain m'a saisi si fort que je n'ai pu attendre. Vous le comprendrez quand vous aurez vécu ici quelque temps. » Je devinai que c'était l'officier qu'on avait rayé de la garde pour duel. Nous fîmes connaissance sur-le-champ. Chvabrine était loin d'être sot. Sa conversation était vive et attachante. Il me décrivit avec beaucoup de gaieté la famille du capitaine, sa société, ainsi que la contrée où m'avait envoyé le destin. Je riais de bon cœur lorsque entra cet invalide qui reprisait l'uniforme dans le vestibule du commandant; il m'appela à venir dîner chez eux, de la part de Vassilissa Iégorovna. Chvabrine sortit pour m'accompagner.

Devant la demeure du commandant nous vîmes au milieu de la place une vingtaine de vieux invalides à longue natte et en tricornes. Ils étaient alignés au garde-à-vous. Devant eux se tenait le commandant, un vieillard alerte et de haute taille, en bonnet et peignoir de nankin. Il nous aperçut, vint vers nous, me dit quelques bonnes paroles puis retourna à son commandement; nous voulions déjà regarder l'exercice, mais il nous demanda d'aller chez Vassilissa Iégorovna, et nous promit de nous suivre. « Ici, — ajouta-t-il, — vous n'avez rien à voir. »

Vassilissa Iégorovna nous reçut simplement, le cœur sur la main, comme si elle nous connaissait depuis toujours. L'invalide et Palachka dressaient la table. « Qu'est-ce qu'il a, aujourd'hui, mon Ivan Kouzmitch, avec son exercice? — dit la commandante. — Palachka, appelle Monsieur à table. Mais où est Macha? » A ces mots, entra une jeune fille d'environ dix-huit ans, au visage rose et rond, aux cheveux blonds-roux, tirés derrière des oreilles qui ne cessaient de rougir. Au premier coup d'œil, elle ne me fit guère impression. Je me l'imaginais avec des idées

préconçues : Chvabrine m'avait décrit Macha, la fille du capitaine, comme une dinde complète. Maria Ivanovna s'assit au coin de la table, se plongea dans son ouvrage. Entre-temps, on servit la soupe. Vassilissa Iégorovna, ne voyant pas son mari, envoya une seconde fois Palachka le chercher. « Dis à Monsieur, il y a les invités qui attendent et la soupe qui refroidit; l'exercice, il partira nulle part, Dieu merci; Monsieur aura encore tout le temps de s'égosiller. » – Le capitaine arriva bientôt après, accompagné par le vieux petit borgne. « Qu'est-ce que ça veut dire, mon bon Ivan Kouzmitch? – lui dit son épouse. – Le repas est servi depuis un siècle, et toi tu es toujours à l'exercice. » – « Mais tu comprends, Vassilissa Iégorovna, – répondit son mari, – je remplissais ma charge, l'instruction de ma troupe. » – « Et alors? – répliqua la femme du capitaine. – C'est toute ta gloire, cette instruction; et le métier entre pas chez les soldats, et toi non plus, t'y connais pas grand'chose. Tu ferais mieux de rester chez toi à prier le bon Dieu. Mes chers invités, je vous prie, prenez place. »

Nous nous installâmes. Vassilissa Iégorovna ne se taisait pas une seconde, elle m'assaillait de questions : qui étaient mes parents, vivaient-ils encore, et où cela, et quelle était leur situation. Entendant que mon père possédait trois cents âmes de paysans, « Trois cents âmes! – dit-elle, – il y a quand même des gens riches sur terre! Et nous, mon bon monsieur, toutes les âmes qu'on possède, c'est Palachka, et Dieu soit loué, nous vivons de peu. Le seul malheur, c'est Macha; l'enfant est en âge de se marier, mais qu'est-ce qu'elle a comme dot? Le peigne fin, la brosse à crins et trois fois rien (Dieu me pardonne!), juste de quoi aller au bain avec. C'est bien si elle se trouve un homme charitable, sinon elle a qu'à rester vieille fille, éternelle fiancée. » – Je me tournai vers Maria Ivanovna. Elle rougit tout

entière, des larmes tombèrent même sur son assiette. J'eus pitié d'elle et me hâtai de changer notre conversation. « J'ai entendu, – dis-je assez mal à propos, – que les Bachkirs s'apprêtent à nous donner l'assaut. » – « D'où est-ce que tu l'as entendu, mon bon? » – demanda Ivan Kouzmitch. « C'est ce qu'on m'a dit à Orenbourg », – répondis-je. « Sottises! » – dit le commandant. – Nous, on n'a rien entendu depuis cent ans. Les Bachkirs, c'est des gens apeurés, et les Kirghizes aussi, ils ont eu leur leçon. Ça m'étonnerait qu'ils se frottent à nous. Et si ils s'y frottent, je vais te leur mettre une de ces raclées qui les refroidira pour les dix ans. » – « Et vous n'avez pas peur, – continuai-je en me tournant vers la femme du capitaine, – de rester dans ce fort, exposée à de si grands dangers? » – « L'habitude, mon bon monsieur, – répondit-elle. – Il y a vingt ans, quand on nous a mutés ici du régiment, Dieu me protège, comme j'en avais peur, de ces maudits païens! A peine je vois une toque de lynx, je m'en souviens, à peine j'entends comment ils hurlent, tu me croiras pas, mon gentil, j'en avais le cœur tout figé! Et maintenant que j'ai l'habitude, je bougerai même pas si on vient me dire que ces brigands-là battent la campagne autour du fort.

– Vassilissa Iégorovna est une dame de courage, – remarqua Chvabrine d'un air grave. – Ivan Kouzmitch peut en témoigner.

– Ça, c'est sûr, – dit Ivan Kouzmitch; – c'est pas une poule mouillée, ma bonne femme.

– Et Maria Ivanovna? – demandai-je, – est-elle aussi courageuse que vous?

– Macha, si elle est courageuse? – répondit sa mère. – Non, Macha c'est une mauviète. Jusqu'à maintenant, elle a pas pu s'habituer à un coup de fusil : elle tremble comme une feuille. Et il y a deux ans de ça, quand Ivan Kouzmitch a eu l'idée de faire tirer le canon pour mon anniversaire, ma

petite colombe, de peur, elle a failli passer dans l'autre monde. Depuis ce temps-là, on s'en sert plus, de ce maudit canon. »

Nous nous levâmes de table. Le capitaine et son épouse allèrent se coucher; moi, j'allai chez Chvabrine, avec lequel je passai toute la soirée.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE DUEL

*– Or donc! veux-tu bien prendre une position,
Que je trucidé enfin dans ta complexion!*

Kniajnine (16)

Il se passa quelques semaines, et la vie au fort de Bélogorskoïé me parut non seulement supportable, mais pleine d'agrément. Dans la maison du commandant, j'étais reçu comme un membre de la famille. Les époux étaient en tout point dignes de respect. Ivan Kouzmitch, fils de soldat et officier sorti du rang, était un homme simple et sans éducation, mais d'une honnêteté, d'une bonté parfaites. Son épouse le régentait, ce qui allait avec sa nature insouciant. De fait, Vassilissa Iégorovna considérait les affaires militaires comme ses affaires domestiques, et régnait sur le fort comme elle régnait sur sa maison. Maria Ivanovna cessa bientôt de me craindre. Nous liâmes connaissance. Je découvris en elle une jeune fille sensible et réfléchie. Sans m'en rendre compte, je finis par m'attacher à cette aimable famille, même à Ivan Ignatytch, le borgne lieutenant de la garnison à propos duquel Chvabrine avait inventé qu'il avait été en liaison déshonorante avec Vassilissa Iégorovna, ce qui ne présentait pas l'ombre de la vraisemblance; mais Chvabrine ne s'en souciait guère.

Je fus promu officier. Le service ne me pesait pas trop. Dans ce fort béni des Cieux, il n'y avait ni revues, ni exercices, ni tours de garde. Le

commandant faisait lui-même l'instruction de ses soldats quand le désir l'en prenait; mais il n'avait pas encore pu obtenir d'eux qu'ils sachent la droite de leur gauche, bien que nombreux étaient ceux qui, pour se garder de l'erreur, se signaient à chaque demi-tour. Chvabrine possédait quelques livres français. Je me mis à lire et le désir d'écrire prit naissance en mon cœur. Je passais chaque matin à lire, à m'exercer en traductions, parfois même, à composer des vers. Je prenais presque tous mes repas chez le commandant où je demeurais d'habitude le reste de la journée et où, certains soirs, venaient en visite le père Guérassime et sa femme, Akoulina Pamfilovna, la première cancanière du voisinage. Avec Chvabrine, bien sûr, nous nous voyions tous les jours; mais sa conversation me devenait d'heure en heure plus désagréable. Ses moqueries incessantes sur la famille du commandant m'énervaient, surtout ses remarques acides sur Maria Ivanovna. Il n'y avait pas d'autre société dans le fort, et je n'en désirais pas d'autre.

En dépit des prédictions, les Bachkirs ne se révoltaient pas. Le calme régnait autour de notre fort. Mais cette paix fut brusquement brisée par une querelle intestine.

J'ai déjà dit que je m'étais lancé dans la littérature. Mes essais, pour l'époque, étaient honorables et, quelques années plus tard, ils furent extrêmement loués par Alexandre Pétrovitch Soumarokov (17). Un jour, je vins à écrire une chanson dont je fus très content. On sait qu'il arrive aux auteurs, en faisant mine de demander un conseil, de rechercher un auditeur bienveillant. Ainsi, je recopiai ma chanson et la portai à Chvabrine, le seul dans le fort à pouvoir apprécier une pièce de vers. Après un court préambule, je tirai mon cahier de ma poche et je lui lus ces quelques rimes :

*Combattant ma douce crainte,
J'arde à m'enfuir de l'amour,
Mais Macha dans sa contrainte
M'emprisonne pour toujours.*

*Et ces yeux, ma triste geôle,
Me fixent dans mon cachot,
Ils m'ont fait mon âme folle
Et m'ont privé du repos.*

*Toi qui sais de quoi je peine,
Macha, prends pitié de moi,
Tu me vois couvert de chaînes,
Tout dans la prison de toi.*

– Comment tu les trouves? – demandai-je à Chvabrine, sûr que ses louanges m'accableraient comme un tribut qu'on me devait. Mais à ma grande déception, Chvabrine, si indulgent de coutume, déclara que ma chanson ne valait rien.

– Pourquoi donc? – lui demandai-je en cachant mon dépit.

– Parce que, – répondit-il, – des vers comme ceux-là sont dignes de mon bon maître Vassili Kirillytch Trédiakovski (18) et rappellent terriblement ses petits couplets d'amour.

Il me prit alors mon cahier et commença, sans pitié aucune, à en détailler chaque vers et chaque mot, se moquant de moi de la façon la plus caustique. Je ne pus le supporter; je lui arrachai mon cahier des mains et déclarai que jamais plus je ne lui montrerai mes œuvres. Chvabrine se moqua également de cette menace.

– Nous verrons bien, – dit-il, – si tu tiens parole : les poètes ont besoin d'un auditeur, comme Ivan Kouzmitch de son carafon de vodka avant les repas. Et qui est donc cette Macha, à laquelle tu declares ta passion amoureuse et tes

peines langoureuses? Est-ce que ce ne serait pas Maria Ivanovna?

– Ce n'est pas ton affaire, – répondis-je en fronçant le sourcil, – de savoir qui est cette Macha. Je n'ai besoin ni de ton avis ni de tes conjectures.

– Oho! rimailleur orgueilleux et amant discret, – poursuivait Chvabrine en m'énervant de plus en plus, – mais écoute le conseil d'un ami : si tu veux parvenir à ton but, c'est avec autre chose que des chansons que tu dois agir.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, Monsieur? Explique-toi, pour voir!

– Avec plaisir. Je veux dire que si tu veux que Maria Ivanovna vienne te rendre visite à la nuit tombée, au lieu de lui offrir de douces chansonnettes, offre une paire de boucles d'oreilles.

Mon sang ne fit qu'un tour.

– Et pourquoi est-ce que tu as une telle opinion sur elle? – demandai-je, retenant avec peine mon indignation.

– Mais parce que, – répondit-il avec une raillerie diabolique, – je connais ses coutumes d'après ma propre expérience.

– Tu mens, fripouille! – m'écriai-je en furie, – tu mens de la façon la plus honteuse!

Le visage de Chvabrine se transforma.

– Ça, je ne te le laisserai pas passer comme ça, – dit-il en me serrant le bras. – Vous m'en donnerez raison.

– A ta guise! Quand tu voudras! – répondis-je avec joie. A cet instant, j'étais prêt à l'étriper.

J'allai immédiatement chez Ivan Ignatytych que je trouvai l'aiguille en main : sur l'ordre de la commandante il enfilait les champignons afin de les sécher pour l'hiver. « Ah, Piotr Andréïtch! – dit-il en me voyant, – soyez le bienvenu! Et quel bon vent vous amène? Vous avez affaire, si je puis me permettre? » Je lui expliquai en peu de mots que je m'étais fâché

avec Alexeï Ivanytch, et que lui, Ivan Ignatytsch, je lui demandais d'être mon témoin. Il m'écoutait avec attention, écarquillant sur moi son œil unique.

— Vous voulez dire, mon bon monsieur, — me répondit-il, — que vous voulez trucider Alexeï Ivanytch, et que vous souhaitez que j'assiste à ça comme témoin? C'est bien ça? Si je puis me permettre?

— C'est tout à fait ça.

— Mais voyons, Piotr Andréïtch! Qu'est-ce que vous êtes allé encore inventer! Vous vous êtes fâché avec Alexeï Ivanytch? Tu parles d'un malheur! L'injure n'est point clouée au front. Il vous a dit des mots, et vous aussi, rendez-lui ses paroles; il vous met dans la gueule, et vous, vlan dans l'oreille, et encore une fois, et vas-y une autre — et puis on se sépare, et on se raccommode après. Mais est-ce que c'est pas péché de trucider son prochain, si je puis me permettre? Si vous le trucidiez, vous, encore, ça va, qu'il aille au diable, Alexeï Ivanytch, je peux pas dire que je le porte dans mon cœur. Mais si c'est lui qui vous troue votre personne? A quoi ça ressemblera? Qui ça sera, le dindon de la farce, si je puis me permettre?

Les arguments du raisonnable lieutenant ne m'ébranlèrent en rien. Je campai sur mes positions. « Faites comme vous voulez, — dit Ivan Ignatytsch; — mais pourquoi, moi, je devrais être témoin de ça? En quel honneur? Des gens se battent, tu parles d'une nouveauté, si je puis me permettre. Dieu soit loué, j'ai déjà fait le Suédois, et puis le Turc aussi, ça me suffit de ce que j'ai vu. »

J'essayai de lui expliquer la fonction du témoin, mais Ivan Ignatytsch s'obstinait à ne rien vouloir comprendre. « C'est comme vous voulez, — dit-il. — Mais si je me mêle de cette histoire, c'est que j'irai chez Ivan Kouzmitch pour lui

rapporter, par devoir de service, qu'un crime contraire aux intérêts de l'Etat se complotait dans le fort : Monsieur le commandant voudra sans doute prendre les mesures qui s'imposent... »

Je pris peur et me mis à supplier Ivan Ignatytych de ne rien dire au commandant; j'eus du mal à le convaincre; il me donna sa parole et je décidai de le laisser tomber.

C'est, selon ma coutume, chez le commandant que je passai ma soirée. Je m'efforçais de paraître indifférent et gai, afin de n'éveiller aucun soupçon et d'éviter des questions gênantes; mais, je l'avoue, je n'avais pas ce sang-froid dont se flattent presque toujours ceux qui se sont trouvés dans ma position. Ce soir-là, j'étais prompt à m'attendrir et m'émouvoir. Maria Ivanovna me plaisait plus fort qu'à l'ordinaire. L'idée que, peut-être, je la voyais pour la dernière fois, lui donnait à mes yeux quelque chose de touchant. Chvabrine vint aussi. Je le pris à part et l'informai de ma conversation avec Ivan Ignatytych. « A quoi bon des témoins? – me dit-il sèchement. – Nous saurons bien nous passer d'eux. » Nous convînmes de nous battre derrière les meules qui se trouvaient tout près du fort et de nous y trouver le lendemain après six heures. Nous avions l'air de parler si amicalement qu'Ivan Ignatytych faillit nous trahir de joie. « C'est ça qu'il fallait, – me dit-il tout content, – mauvaise paix vaut mieux que bonne querelle, défaut d'honneur maintient en vie.

– Comment, comment, Ivan Ignatytych? – dit la commandante qui tirait les cartes dans un coin, – je n'ai pas bien entendu. »

Ivan Ignatytych, découvrant sur mon visage des signes de mécontentement et se souvenant de sa promesse, se troubla tout à fait et ne savait que répondre. Chvabrine s'empressa de lui venir en aide.

– Ivan Ignatytsch, – dit-il, – approuve notre réconciliation.

– Mais avec qui tu t'es fâché, mon bon?

– Nous avons eu quelques mots assez violents, Piotr Andréïtch et moi.

– Et pourquoi donc?

– Oh, pour une bagatelle : pour une chansonnette, Vassilissa Iégorovna.

– En voilà un sujet de dispute... une chansonnette!... Et comment ça c'est donc passé?

– Mais comme ça : Piotr Andréïtch vient de composer une chanson, il est venu me la chanter aujourd'hui, et moi, je lui ai répondu par celle que je préfère :

*Eh, la fille du capitaine,
Ne sors point à la nuit pleine.*

Un désaccord est apparu. Piotr Andréïtch voulait déjà se fâcher, mais après il a réfléchi que chacun est libre de chanter ce qui lui plaît. Et tout s'est terminé là.

L'impudence de Chvabrine faillit me faire sortir hors de mes gonds; mais personne, en dehors de moi, ne comprit ses allusions grossières. Du moins, personne n'y fit-il attention. Des chansons, la conversation passa sur les poètes et le commandant fit remarquer qu'ils étaient tous des débauchés et des ivrognes finis, me conseillant en ami de laisser là les rimes, comme une occupation nuisible au service et ne menant à rien.

La présence de Chvabrine m'était insupportable. Je pris bientôt congé du commandant et de sa famille; rentré chez moi, j'examinai mon épée, en essayai la pointe et me couchai après avoir ordonné à Savéliitch de me réveiller sur les six heures.

Le lendemain, à l'heure dite, je me trouvais derrière les meules, attendant mon adversaire. Il

arriva bientôt lui-même. « On peut nous voir, – me dit-il; – il faut nous dépêcher. » Nous ôtâmes nos uniformes, et, restés en simples chemises, nous dégainâmes. Tout à coup, au même instant, Ivan Ignatytych parut de derrière une meule, flanqué de cinq invalides. Il nous ordonna de le suivre chez le commandant. Nous le suivîmes, non sans rancœur; les soldats nous entourèrent et nous nous dirigeâmes vers le fort, derrière Ivan Ignatytych qui nous menait tout triomphant et marchait avec une étonnante solennité.

Nous entrâmes dans la maison du commandant. Ivan Ignatytych ouvrit les portes et prononça triomphalement « Je les ai ramenés! ». Ce fut Vassilissa Iégorovna qui sortit à notre rencontre. « Ah, mes bons messieurs! A quoi ça ressemble? Hein? Comment? dans notre fort, comploter des assassinats? Ivan Kouzmitch, qu'on les mette aux arrêts immédiatement! Piotr Andréitch! Alexeï Ivanytych! donnez-moi vos épées tout de suite, allez, allez, plus vite que ça. Palachka, emporte ces épées au grenier. Piotr Andréitch! Ça, j'attendais pas ça de toi. Et t'as pas honte? Bon, d'accord, pour Alexeï Ivanytych : il a été rayé de la Garde pour homicide, il croit pas en Dieu notre Seigneur; mais toi, hein, tu t'y mets aussi? »

Ivan Kouzmitch était absolument d'accord avec sa femme et ajoutait : « C'est vrai, ça, elle dit vrai, Vassilissa Iégorovna. Les duels sont formellement interdits par le code militaire. » Entre-temps, Palachka nous prenait nos épées et les emportait au grenier. Je ne pus m'empêcher de rire. Chvabrine conserva toute sa gravité. « Avec tout le respect que je vous dois, – lui dit-il d'un ton posé, – je ne puis pas ne pas vous faire remarquer que vous avez tort de vous inquiéter en nous soumettant à votre jugement. Laissez cela à Ivan Kouzmitch : cette affaire est

de son ressort. » – « Ah, Seigneur! – répliqua la commandante; – est-ce que l'époux et l'épouse c'est pas même chair et même esprit? Ivan Kouzmitch, qu'est-ce que t'as à bâiller? Enferme-les tout de suite chacun dans leur coin, au pain sec et à l'eau, que la bêtise leur passe; et que le père Guérassime leur mette une pénitence publique, pour qu'ils prient Dieu et qu'ils se repentent devant tout le monde. »

Ivan Kouzmitch ne savait que décider. Maria Ivanovna était extrêmement pâle. Petit à petit, la tempête s'apaisa; la commandante retrouva son calme et nous obligea à nous embrasser. Palachka nous rapporta nos épées. En sortant de chez le commandant, nous semblions réconciliés. Ivan Ignatytych nous raccompagna. « Vous n'avez pas honte, – lui dis-je en colère, – de nous dénoncer au commandant après nous avoir donné votre parole que vous ne le feriez pas? » – « Sur tous les saints, j'ai rien dit à Ivan Kouzmitch, répondit-il; – c'est Vassilissa Iégorovna qui m'a tout fait raconter. C'est elle qui a pris toutes les mesures, sans en informer le commandant. Mais tant mieux que ça se soit terminé comme ça ». A ces mots, il tourna vers chez lui et je restai seul avec Chvabrine. « Notre affaire ne peut pas se terminer ainsi », – lui dis-je. « Bien sûr, – répondit Chvabrine; – vous me répondrez par votre sang de votre impudence; mais on va vous surveiller, sans doute. Il nous faudra faire semblant pendant quelques jours. Au revoir! » – Nous nous séparâmes, comme si de rien n'était.

Rentré chez le commandant, je m'assis selon mon habitude auprès de Maria Ivanovna. Ivan Kouzmitch était absent; Vassilissa Iégorovna vaquait à son ménage. Nous parlions à mi-voix. Maria Ivanovna me grondait avec tendresse pour l'inquiétude dans laquelle je l'avais plongée en me disputant avec Chvabrine.

– J'en suis restée comme morte, – dit-elle, – quand on nous a appris que vous aviez l'intention de vous battre à l'épée. Comme les hommes sont étranges! Pour un seul mot, qu'ils auront oublié une semaine plus tard, sans doute, ils sont prêts à s'égorger et à sacrifier non seulement leur propre vie, mais leur conscience, et le bien-être de ceux qui... Mais je suis sûre que cette dispute ne vient pas de vous. Ce doit être la faute d'Alexeï Ivanytch.

– Et pourquoi pensez-vous cela, Maria Ivanovna?

– Oh, c'est... c'est un tel moqueur! Je n'aime pas Alexeï Ivanytch. Il me répugne vraiment; et, c'est étrange: je ne voudrais pour rien au monde que moi aussi, je lui déplaise à ce point. J'en serais malade d'inquiétude.

– Et qu'en pensez-vous, Maria Ivanovna? Comment lui plaisez-vous?

Maria Ivanovna retint son souffle et se mit à rougir.

– Il me semble, – dit-elle, – je pense que je lui plais.

– Pourquoi cela vous semble-t-il?

– Parce qu'il a demandé ma main.

– Votre main? Il a demandé votre main? Quand donc?

– L'année dernière. Deux ou trois mois avant votre venue.

– Et vous avez refusé?

– Comme vous pouvez le constater. Bien sûr, Alexeï Ivanytch est un homme intelligent, de bonne famille, il a une position; mais cette seule idée que je pourrais l'embrasser aux yeux de tous devant l'autel... Pour rien au monde! contre toutes les richesses de la terre!

Les paroles de Maria Ivanovna m'ouvrirent les yeux et m'expliquèrent bien des choses. Je compris la médisance obstinée avec laquelle Chva-brine la poursuivait. Sans doute avait-il remar-

qué notre inclination mutuelle et s'efforçait-il de nous éloigner l'un de l'autre. Les mots qui avaient fourni le prétexte de notre dispute me parurent encore plus répugnants, lorsque, au lieu d'une raillerie grossière et indécente, j'y découvris une calomnie préméditée. Mon désir de châtier le téméraire diffamateur n'en fit que se renforcer et je me mis à attendre impatiemment une circonstance propice.

L'attente ne fut pas longue. Le lendemain, j'étais attelé à une élégie et je rongais ma plume dans l'attente d'une rime quand Chvabrine frappa à ma fenêtre. Je posai ma plume, saisis mon épée et sortis à sa rencontre. « A quoi bon remettre encore? — me dit-il, — on ne nous surveille pas. Descendons à la rivière. Là, personne ne pourra nous gêner. » Nous y allâmes en silence. Au bout du sentier abrupt, nous nous arrêtâmes au bord même de l'eau et nous dégainâmes. Chvabrine avait plus d'expérience que moi, mais j'étais plus fort et plus brave, et *monsieur Beaupré*, qui avait été soldat, m'avait prodigué quelques leçons d'escrime que je sus bien mettre à profit. Chvabrine ne s'attendait pas à trouver en moi un adversaire si dangereux. Longtemps, nous ne pûmes nous faire aucun mal; à la fin, remarquant que Chvabrine faiblissait, je me mis à avancer contre lui avec fougue, le poussant presque dans l'eau. Soudain, j'entendis quelqu'un crier mon nom. Je me retournai. Je vis Savéliitch qui dévalait le sentier à ma rencontre... Au même instant, je ressentis une très violente piqure à la poitrine, sous l'épaule droite; je tombai sans connaissance.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'AMOUR

*Eh la fille, la fille, la belle
Ne prends point époux, la fille, si jeune;
Mais demande, la fille, à tes père et mère,
Et prends donc, la fille, du prix, de l'esprit,
De l'esprit, du prix, c'est ta dot à toi.*

Chanson du peuple.

*Si t'en trouves une mieux que moi, tu m'oublies,
Si t'en trouves une pis que moi, tu m'appelles.*

Idem.

Je revins à moi, mais il me fallut du temps pour reprendre mes esprits et réaliser où je me trouvais. J'étais couché dans un lit, dans une chambre que je ne connaissais pas, j'éprouvais une faiblesse extrême. Savéliitch était debout devant moi, une bougie à la main. Quelqu'un, avec précaution, défaisait des pansements qui m'enserraient la poitrine et l'épaule. Peu à peu, mes pensées s'éclaircirent. Je me souvins du duel et je devinai que j'étais blessé. A cet instant, la porte grinça. « Alors? comment va-t-il? » – chuchota une voix qui me fis frissonner de tout le corps. « Toujours pareil, – répondit Savéliitch dans un profond soupir, – il est inconscient, ça fait déjà cinq jours. » Je voulus me tourner, j'en fus incapable. « Où suis-je? qui est là? » – dis-je avec effort. Maria Ivanovna s'approcha du lit et se pencha vers moi. « Alors? comment vous sentez-vous? » – dit-elle – « Dieu soit loué, – répondis-je d'une voix faible. – C'est vous, Maria Ivanovna? dites-moi... » – je n'avais pas la force de continuer, et je me tus. Savéliitch poussa un cri. La joie se peignit sur son visage. « Il a repris conscience! il a repris conscience! – répétait-il. – Gloire à toi, Seigneur! Ah, mon bon Piotr Andréitch! qu'est-ce que tu m'as fait peur! tu

parles d'une paille, cinq jours!... » Maria Ivanovna interrompit ses effusions. « Ne lui parle pas autant, Savéliitch, – dit-elle, – il est encore faible. » Elle sortit et ferma doucement la porte. Mes pensées bouillonnaient. Ainsi, je me trouvais dans la maison du commandant. Maria Ivanovna venait me voir. Je voulus poser quelques questions à Savéliitch, mais le vieillard secoua la tête et se boucha les oreilles. Je fermai les yeux, tout dépit, et sombrai aussitôt dans le sommeil.

En me réveillant, j'appelai Savéliitch et, à sa place, je vis devant moi Maria Ivanovna; sa voix d'ange me saluait. Je ne puis exprimer la douce émotion qui s'empara de moi à cette seconde. Je saisis sa main, l'attirai sur mon visage, l'inondant de larmes bouleversées. Macha ne la retira point... Soudain, ses tendres lèvres touchèrent ma joue, et je sentis son baiser chaud et frais. Une flamme me traversa le corps. « Ma chère, ma bonne Maria Ivanovna, – lui dis-je, – sois ma femme, consens à mon bonheur! » Elle se ressaisit. « Pour l'amour du Ciel, calmez-vous, – dit-elle en retirant sa main. – Vous êtes encore en danger, la plaie peut se rouvrir. Prenez garde à vous, au moins pour moi. » A ces mots, elle partit, m'abandonnant à l'ivresse de l'extase. Le bonheur me ressuscita. Elle serait mienne! Elle m'aime! Cette idée emplissait toute ma vie.

Dès lors, mon état s'améliora d'heure en heure. J'étais soigné par le barbier du régiment, en l'absence de tout autre médecin dans le fort, et, Dieu soit loué, il allait au plus simple. La jeunesse et la nature hâtèrent ma guérison. Toute la famille du commandant prenait soin de moi. Maria Ivanovna ne quittait pas mon chevet. Bien sûr, à la première occasion, j'avais repris ma déclaration interrompue, et Maria Ivanovna m'avait écouté avec plus de patience. Sans aucune coquetterie, elle m'avoua le penchant de son cœur et dit que ses parents ne pourraient

être qu'heureux de son bonheur. « Mais réfléchis bien, – ajouta-t-elle, – n'y aura-t-il pas d'obstacle du côté de ta famille? »

Je réfléchis. De la tendresse de ma mère, il n'y avait pas à en douter; mais, connaissant la façon de penser de mon père, je sentais bien que mon amour ne le toucherait pas outre mesure et qu'il le considérerait comme la lubie d'un blanc-bec. Je l'avouai avec droiture à Maria Ivanovna, tout en prenant la décision de lui écrire la lettre la plus touchante que je pourrais pour lui demander sa bénédiction paternelle. Je montrai ma lettre à Maria Ivanovna qui la trouva si convaincante, si émouvante, qu'elle ne douta plus de son succès et s'abandonna aux sentiments de son tendre cœur avec toute la naïveté de son amour et de sa jeunesse.

Avec Chvabrine, je me réconciliai aux premiers jours de ma guérison. Ivan Kouzmitch m'avait dit, en me grondant pour mon duel : « Ah, Piotr Andréitch! théoriquement, il faudrait que je te mette aux arrêts, mais tu es déjà assez puni sans ça. Mais Alexeï Ivanytch, lui, je te l'ai bouclé à double tour, dans le grenier à grain, avec une sentinelle, et son épée, elle est enfermée chez Vassilissa Iégorovna. Ça lui fera du bien de réfléchir et d'avoir un peu de remords. » – J'étais trop heureux pour garder dans le cœur un sentiment de haine. J'intercédaï pour Chvabrine, et le bon commandant, avec l'accord de son épouse, m'accorda sa libération. Chvabrine vint me voir; il exprima un profond regret pour tout ce qui s'était passé entre nous; il reconnut en être le seul coupable et me demanda d'oublier le passé. N'étant pas rancunier de nature, je lui pardonnai sincèrement notre querelle et la blessure que j'avais reçue de lui. Je voyais dans sa calomnie le dépit d'un amour-propre blessé et d'une passion refusée, je trouvais magnanimement

toutes les excuses à mon adversaire malheureux.

Bientôt, je fus rétabli et pus réintégrer mon logement. J'attendais avec impatience la réponse à ma lettre, sans oser espérer et m'efforçant d'étouffer mes tristes pressentiments. Je ne m'étais pas encore expliqué avec Vassilissa Iégorovna et son mari, mais ma demande ne devrait pas les étonner. Ni Maria Ivanovna ni moi-même, nous n'essayions de leur cacher nos cœurs et nous étions assurés à l'avance de leur consentement.

Enfin, un matin, Savéliitch entra en tenant dans ses mains une lettre. Je m'en saisis en frémissant. L'adresse était écrite de la main de mon père. Cette circonstance me prépara à un événement majeur, du fait que d'habitude, c'était ma mère qui m'écrivait, mon père n'ajoutant que quelques lignes à la fin. Longtemps, je ne décachetai pas l'enveloppe; je relisais l'inscription solennelle : « A mon fils, Piotr Andréévitch Griniov, gouvernement d'Orenbourg, fort de Bélégorskoïé. » J'essayai de deviner à l'écriture l'humeur dans laquelle il m'avait écrit; je me décidai enfin à la décacheter et je vis dès les premières lignes que le diable s'était mis de la partie. Voici ce que la lettre contenait :

« Piotr, mon fils! la lettre dans laquelle tu nous demandes notre bénédiction et notre consentement pour ton mariage avec Maria fille d'Ivan née Mironova, nous est parvenue le 15 de ce mois, et non seulement je n'ai l'intention de te donner ni ma bénédiction ni mon consentement, mais encore j'ai décidé d'aller te chercher par moi-même et de te corriger comme un sale gosse pour tes fredaines, malgré ton rang d'officier : car tu as démontré que tu es indigne de porter une épée qu'on t'a accordée pour défendre ta patrie et non pour te battre en duel avec des

vauriens de ton espèce. J'écris immédiatement à Andréï Karlovitch en lui demandant de te transférer du fort de Bélogorskoïé quelque part plus loin où ta bêtise pourra te passer. Ta mère, en apprenant ton duel et ta blessure, en est tombée malade de chagrin, elle est au lit maintenant. Que deviendras-tu? Je prie Dieu pour que tu t'améliores, quoique je n'ose espérer en Sa sainte miséricorde.

Ton père A. G. »

La lecture de cette lettre éveilla en moi des sentiments divers. Les expressions cruelles dont mon père ne s'était pas montré avare me vexèrent profondément. Le dédain avec lequel il mentionnait Maria Ivanovna me sembla aussi indécent qu'injuste. La pensée d'être envoyé loin de Bélogorskoïé me remplissait d'horreur, mais ce qui me fit le plus de peine fut la maladie de ma mère. J'étais furieux contre Savéliitch, sûr que c'était par lui que mes parents avaient appris mon duel. Marchant de long en large dans ma chambre, je m'arrêtai devant lui et je lui dis avec un regard menaçant : « Il faut croire que ça ne te suffit pas que j'aie été blessé grâce à toi, que je sois resté un mois entier entre la vie et la mort : tu veux tuer ma mère, en plus ». Savéliitch semblait comme frappé par la foudre. « Mais, seigneur, – dit-il en retenant ses sanglots, – qu'est-ce que tu veux dire? C'est moi, la cause que t'es blessé? Dieu m'est témoin, je courais pour te couvrir avec ma poitrine contre l'épée d'Alexeï Ivanytch! C'est ma maudite vieillesse qui m'a empêché. Mais qu'est-ce que j'ai fait à ta maman? » – « Qu'est-ce que tu as fait? – répondis-je. – Qui t'a demandé d'écrire des rapports sur moi? est-ce que tu me sers pour faire l'espion? » « Moi? faire des rapports sur toi? – répondit Savéliitch en larmes. – Dieu Tout-Puissant, roi des Cieux! mais, tiens, lis un peu ce que

mon maître il m'écrivit; tu verras bien comment je t'ai dénoncé. » Il sortit une lettre de sa poche et je pus lire ce qui suit :

« Tu devrais avoir honte, vieux chien, malgré mes ordres les plus sévères, de ne pas m'avoir rapporté les nouvelles de mon fils Piotr Andréévitch, et que des étrangers soient obligés de m'apprendre ses fredaines. Est-ce ainsi que tu exécutes ta mission et la volonté de ton maître? Je t'enverrai garder les porcs, vieux chien, pour m'avoir caché la vérité et t'être mis de mèche avec mon mirliflore. Dès réception de la présente, je t'ordonne de m'écrire sans délai sur sa santé, dont on m'apprend qu'elle s'améliore; et à quel endroit il a été blessé et comment on l'a soigné. »

A l'évidence, Savéliitch était innocent devant moi, j'avais eu tort de l'offenser par mes reproches et mes soupçons. Je lui demandai pardon, mais le vieillard était inconsolable. « Voilà où j'en arrive, — répétait-il; — voilà quelles bontés j'ai gagnées chez mes maîtres! Moi, je suis un vieux chien et un porcher, et je suis la cause de tes blessures? Non, seigneur Piotr Andréïtch! c'est pas moi, c'est ce maudit moussieu qu'est la cause de tout : c'est lui qui t'a appris à embrocher les gens et à taper des pieds, comme si avec ces trépignements et ces embrochages on pouvait échapper à un méchant homme! C'était bien la peine de louer un moussieu et de jeter l'argent par les fenêtres! »

Qui donc avait pris la peine d'informer mon père de ma conduite? Le général? Mais il semblait bien ne pas trop se soucier de moi; et Ivan Kouzmitch ne devait pas avoir cru nécessaire de faire un rapport sur ce duel. Je me perdais en conjectures. Mes soupçons s'arrêtèrent sur Chva-brine. Lui seul pouvait tirer avantage d'une dé-

nonciation qui m'éloignerait du fort et me faire rompre avec la famille du commandant. J'allai informer Maria Ivanovna de tout cela. Elle m'attendait sur le perron. « Qu'avez-vous donc? – dit-elle en me voyant. – Comme vous êtes pâle! » – « Tout est fini! » – répondis-je en lui tendant la lettre paternelle. Elle pâlit à son tour. Elle la lut, me la rendit d'une main tremblante et, d'une voix tremblante, elle me dit : « Tel est notre destin, sans doute... Vos parents ne veulent pas de moi dans votre famille. Qu'en tout soit faite la volonté de Dieu! Dieu sait mieux que nous ce qui nous est bon. Il n'y a rien à faire, Piotr Andréitch; au moins, vous, soyez heureux... » « Cela est impossible! – m'écriai-je en saisissant sa main; – tu m'aimes; je suis prêt à tout. Viens, jetons-nous aux pieds de mes parents; ce sont des gens simples, non pas des orgueilleux au cœur de pierre... Ils nous donneront leur bénédiction... Et puis, avec le temps, je suis sûr que nous fléchirons mon père; ma mère nous soutiendra; il m'accordera son pardon... » « Non, Piotr Andréitch, – répondit Macha, – je ne t'épouserai pas sans la bénédiction de tes parents. Sans leur bénédiction, il n'est point de bonheur pour toi. Soumettons-nous à la volonté de Dieu. Si tu trouves celle qui t'est promise, si tu en aimes une autre, – Dieu te garde, Piotr Andréitch; et moi, pour vous deux... » Ici, elle éclata en sanglots et me laissa; je voulais déjà la suivre dans sa chambre mais je sentis que je n'étais pas en état de me contrôler; je rentrai donc chez moi.

Je restais plongé dans une profonde songerie quand Savéliitch interrompit soudain mes réflexions. « Voilà, seigneur, – dit-il en me tendant une feuille de papier noircie d'encre; – regarde si je suis un dénonciateur pour mon maître et si j'essaie de brouiller le père avec son fils. » Je pris le papier de ses mains : c'était la réponse de

Savéliitch à la lettre qu'il avait reçue. La voici, mot pour mot :

« Seigneur Andréï Pétrovitch,
notre père plein de charité!

J'ai bien reçu votre missive pleine de charité dans laquelle vous daignez vous fâcher contre moi, votre serf, que je devrais avoir honte de ne pas exécuter les ordres de mon maître; – mais moi, je ne suis pas un vieux chien, mais votre fidèle serviteur, et j'obéis aux ordres de mon maître, je vous ai toujours servi avec zèle et j'ai vécu jusqu'aux cheveux blancs. Si je vous ai rien écrit sur la blessure de Piotr Andréitch, c'était pour ne point vous faire des frayeurs pour rien et, comme je l'entends, la maîtresse, notre mère Avdotia Vassilievna en a eu tellement peur qu'elle a pris le lit, et pour sa santé je vais prier le Bon Dieu. Et Piotr Andréitch il a été blessé en-dessous de l'épaule droite, à la poitrine, juste sous l'os, à un pouce et demi de profondeur, et il est resté couché dans la maison du commandant, où nous l'avons ramené du bord de la rivière, et celui qui l'a soigné, c'est Stépan Paramonov, le barbier. Et maintenant, Dieu soit loué, Piotr Andréitch est bien remis, et tout ce qu'on peut dire de lui, c'est du bien. Ses chefs, à ce que j'entends, en sont satisfaits; et chez Vassilissa Iégorovna, il est comme s'il était son propre fils. Et si une aventure pareille lui est arrivée, vérité ne tue point le brave : il n'est si bon cheval qui ne bronche. Et vous daignez écrire que vous m'enverrez garder les porcs, et ça c'est votre volonté de maître. Sur ce, je vous salue en esclave que je suis.

Votre fidèle serf,
Arkhip Savéliév. »

Je ne pus m'empêcher de sourire plusieurs fois en lisant le manuscrit du brave vieillard. Je n'étais pas en état de répondre à mon père, et, pour rassurer ma mère, la lettre de Savéliitch me parut suffisante.

A partir de ce moment, ma situation changea. Maria Ivanovna ne me parlait presque plus et essayait par tous les moyens de m'éviter. La maison du commandant perdit pour moi tout son charme. Peu à peu, je pus m'accoutumer à rester seul chez moi. Vassilissa Iégorovna commença par m'en faire des remontrances; mais, voyant mon entêtement, elle me laissa tranquille. Je ne voyais Ivan Kouzmitch que lorsque le service l'exigeait. Je ne rencontrais Chvabrine que rarement et à contrecœur, d'autant plus que je remarquais en lui une hostilité secrète à mon égard, ce qui me renforçait dans mes soupçons. Ma vie me devint insupportable. Je tombai dans une sombre mélancolie qu'alimentaient la solitude et l'inaction. Mon amour s'enflammait dans l'isolement et me devenait d'heure en heure plus pénible. Je perdais mon goût pour la lecture et les belles-lettres. J'étais découragé. Je craignais de perdre la raison, ou de me jeter dans la débauche. Des aventures inattendues, qui eurent une grande influence sur tout le cours de ma vie, fournirent tout à coup à mon âme une forte et bienfaisante secousse.

CHAPITRE SIXIÈME

LA RÉVOLTE DE POUGATCHOV

*Vous, les jeunes gars, ouvrez vos oreilles,
Nous, les vieux vieillards, on va raconter;*

Chanson.

Avant d'aborder la description des étranges événements dont je fus témoin, il me faut dire quelques mots de la situation du gouvernement d'Orenbourg à la fin de l'année 1773.

Ce riche et vaste gouvernement était habité par une multitude de peuples à demi sauvages qui n'avaient reconnu que très récemment l'autorité des souverains russes. Leurs révoltes incessantes, leur inaccoutumance aux lois et à la vie civile, leur frivolité et leur cruauté exigeaient de l'Etat une surveillance inlassable afin de les maintenir dans la soumission. Des forts furent érigés aux endroits jugés favorables; on les peupla dans leur plus grande partie de cosaques, possesseurs de longue date des rives du Yaïk. Mais ces cosaques du Yaïk qui avaient la charge d'assurer la paix et la sécurité de la contrée se montraient eux-mêmes depuis un certain temps des sujets turbulents et dangereux pour l'Etat. En 1772, une révolte se produisit dans leur petite capitale. Les causes en étaient les mesures sévères prises par le général-major Traubenberg pour ramener la troupe à la discipline requise. Tout cela eut pour conséquence le sauvage assassinat de Traubenberg, l'élection arbitraire de

nouveaux chefs, enfin, l'apaisement de la révolte par la mitraille et de cruels châtimens.

Ces événemens eurent lieu quelque temps avant mon arrivée au fort de Bélogorskoïé. Tout était calme, ou tout semblait tel; le commandement avait cru trop facilement au prétendu repentir des perfides mutins qui couvaient leur colère en secret et n'attendaient que l'occasion favorable pour susciter de nouveaux désordres.

J'en viens à mon récit.

Un soir (au début du mois d'octobre 1773), j'étais tout seul à la maison, à écouter les hurlements du vent d'automne et regarder dans la fenêtre les nuages qui couraient devant la lune. On vint m'appeler de la part du commandant. Je m'y rendis tout de suite. Chez le commandant, je retrouvai Chvabrine, Ivan Ignatytsch et le sous-officier des cosaques. Je ne vis dans la pièce ni Vassilissa Iégorovna ni Maria Ivanovna. Le commandant me salua d'un air soucieux. Il ferma les portes, nous fit tous asseoir, sauf le sous-officier qui restait debout devant les portes, sortit un papier de sa poche et nous dit : « Messieurs les officiers, une nouvelle importante. Ecoutez ce qu'écrit le général. » Ici, il chaussa ses lunettes et nous lut ce qui suit :

« A monsieur le commandant
du fort de Bélogorskoïé,
le capitaine Mironov.

Secret.

Par la présente, je vous informe que le cosaque du Don et schismatique Emélian Pougatchov, évadé de prison, ayant fait preuve de l'impardonnable audace de s'attribuer le nom du défunt empereur Pierre III, a rassemblé une bande de malfaiteurs, suscité des troubles dans les villages du Yaïk, et s'est déjà emparé de quelques forts qu'il a détruits, perpétrant partout pillages et

massacres homicides. En conséquence, dès réception de la présente, il vous appartient, Monsieur le capitaine, de prendre sans délai les mesures qui s'imposent afin de repousser ledit malfaiteur et usurpateur et, dans la mesure du possible, d'œuvrer à son anéantissement complet, s'il marche sur le fort confié à votre garde. »

– Prendre les mesures qui s'imposent! – dit le commandant en ôtant ses lunettes et repliant le papier. – Tu parles, facile à dire. Faut croire qu'il est pas faible, le bandit; et nous, tout ce qu'on a, c'est cent trente hommes, sans compter les cosaques, à qui on peut pas se fier, soit dit sans reproche, Maximytch. (Le sous-officier eut un sourire). Pourtant, il n'y a rien à faire, messieurs les officiers! Soyez vigilants, postez des sentinelles, établissez des tours de garde pour la nuit; en cas d'attaque, fermez les portes et faites sortir les soldats. Toi, Maximytch, ouvre l'œil sur tes cosaques. Vérifiez le canon et nettoyez-le un bon coup. Et surtout, gardez le secret sur tout cela, que personne dans le fort ne puisse l'apprendre prématurément.

Ces ordres donnés, Ivan Kouzmitch nous permit de disposer. Je sortis avec Chvabrine en méditant sur ce que nous venions d'entendre. « Qu'est-ce que tu crois? Comment ça va se terminer? » – lui demandai-je. « Qui peut savoir, – répondit-il, – on verra bien. Pour l'instant, je ne vois encore rien de grave. Et si... » A ces mots, il resta songeur et, dans sa distraction, se mit à siffloter un air français.

En dépit de toutes nos précautions, la nouvelle de l'apparition de Pougatchov se répandit dans le fort. Ivan Kouzmitch, bien qu'il respectât son épouse à l'extrême, ne lui aurait pour rien au monde ouvert un secret lié à son service. Ayant reçu la lettre du général, il trouva un moyen plein de finesse pour faire sortir Vassilissa Iégo-

rovna en lui disant que le père Guérassime avait reçu d'Orenbourg des nouvelles inouïes qu'il conservait dans le plus grand secret. Vassilissa Iégorovna eut immédiatement le désir de rendre visite à la femme du pope et, sur le conseil d'Ivan Kouzmitch, elle prit Macha avec elle, pour qu'elle ne s'ennuie pas toute seule.

Ivan Kouzmitch, resté seul maître à bord, nous envoya tout de suite chercher et enferma Palachka au grenier, pour qu'elle n'écoute pas aux portes.

Vassilissa Iégorovna rentra sans avoir rien fait dire à la femme du pope et apprit qu'un conseil s'était tenu en son absence chez Ivan Kouzmitch et qu'on avait enfermé Palachka. Elle devina que son mari l'avait bernée, et voulut l'assaillir de questions. Mais Ivan Kouzmitch avait prévu cet assaut. Il ne se troubla pas le moins du monde et répondit bravement à sa compagne curieuse : « Tu vois, c'est nos bonnes femmes qui se sont mis dans la tête de chauffer les poêles avec de la paille; et comme un malheur peut en résulter, j'ai donné l'ordre strict de jamais chauffer avec de la paille, mais seulement avec des brindilles ou du bois mort ». – « Et pourquoi tu as eu besoin d'enfermer Palachka? – demanda la commandante. – Pourquoi est-ce que la pauvre fille a dû rester au grenier jusqu'à ce qu'on soit rentrées? » Ivan Kouzmitch n'était pas prêt pour une telle question; il se troubla et murmura quelque chose d'assez incohérent. Vassilissa Iégorovna vit la perfidie de son époux; mais, sachant qu'elle n'arriverait à rien, elle mit un terme à ses questions et parla des cornichons salés qu'Akoulina Pamfilovna avait une façon bien à elle de préparer. De toute la nuit, Vassilissa Iégorovna ne put ni fermer l'œil ni deviner ce que son époux avait en tête, et qu'il lui était interdit de connaître.

Le lendemain, au retour de l'église, elle vit

Ivan Ignatytsch qui extrayait du canon les chiffons, les cailloux, les bouts de bois, les osselets et les détritrus de toutes sortes que les gosses y avaient fourrés. « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien vouloir dire, ces préparatifs militaires? – pensa la commandante, – c'est peut-être les Kirghizes qui veulent nous attaquer? Mais est-ce qu'Ivan Kouzmitch aurait eu l'idée de me cacher des bêtises pareilles? » Elle appela Ivan Ignatytsch avec la ferme intention de lui faire dire le secret qui tourmentait sa curiosité féminine.

Vassilissa Iégorovna lui fit d'abord quelques observations sur le ménage, comme un juge qui commence son enquête par des questions accessoires pour endormir d'abord l'attention de celui qu'il interroge. Puis, après un assez long silence, elle fit un profond soupir et dit en secouant la tête :

– Seigneur Jésus! En voilà des nouvelles! Qu'est-ce qu'il va se passer, maintenant... »

– Eh, madame! – répondit Ivan Ignatytsch. – Dieu est bon : on a assez de soldats, on a de la poudre, je viens de nettoyer le canon. On va lui répondre, avec l'aide de Dieu, au Pougatchov. Si Dieu nous garde, la truie nous croque point.

– Et qui c'est donc que ce Pougatchov? – demanda la commandante.

Ici, Ivan Ignatytsch remarqua qu'il en avait trop dit et il se mordit la langue. Mais il était déjà trop tard. Vassilissa Iégorovna le contraignit à tout avouer, en lui promettant qu'elle ne dirait rien à personne.

Vassilissa Iégorovna tint parole, et n'en dit pas un mot à qui que ce fût, sauf à la femme du pope, et encore, pour la seule raison qu'elle laissait sa vache en liberté dans la steppe, ce qui en faisait une proie des malfaiteurs.

Bientôt, on ne parla plus que de Pougatchov. On en disait tout et n'importe quoi. Le commandant envoya le sous-officier des cosaques avec

l'ordre d'apprendre au juste ce qui se passait dans les villages et les forts voisins. Le sous-officier revint deux jours plus tard, déclarant qu'en pleine steppe, à une soixantaine de verstes du fort, il avait aperçu une multitude de feux et qu'il avait appris chez les Bachkirs que c'était une force inouïe qui arrivait. Au reste, il ne pouvait rien affirmer parce qu'il avait eu peur d'y aller voir de plus près.

On remarqua une agitation inhabituelle chez les cosaques du fort; ils se réunissaient en petits groupes de rue en rue, discutaient à voix basse et se dispersaient en voyant un dragon ou un soldat de la garnison. On leur envoya des espions. Youlaï, un Kalmouk converti, apporta au commandant une information capitale. D'après ce qu'en disait Youlaï, le rapport du sous-officier était faux : à son retour, le perfide cosaque avait annoncé à ses compagnons qu'il avait été chez les mutins, s'était présenté à leur chef en personne, lequel lui avait permis de baiser sa main et lui avait parlé pendant longtemps. Le commandant fit mettre immédiatement le sous-officier aux arrêts et nomma Youlaï à sa place. Les cosaques reçurent cette nouvelle avec un mécontentement évident. Ils protestaient sans se cacher et Ivan Ignatyitch, qui exécutait les ordres du commandant, les entendit, de ses propres oreilles, lui lancer : « Tu vas voir un peu ta fête, rat de garnison ! » Le commandant voulut interroger son prisonnier le jour même, mais le sous-officier s'évada, sans doute avec l'aide de ses complices.

Une circonstance nouvelle accrut encore l'inquiétude du commandant. Un Bachkir avait été pris avec des libelles séditieux. A cette occasion, le commandant réunit de nouveau tous ses officiers et, pour ce faire, il voulait de nouveau éloigner Vassilissa Iégorovna sous un prétexte acceptable. Mais comme Ivan Kouzmitch était un

homme droit et sincère, il ne put trouver d'autre méthode que celle qu'il avait déjà employée une fois.

« Dis donc, Vassilissa Iégorovna, – lui dit-il en toussotant. – Le père Guérassime a reçu de la ville, à ce qu'on dit... » « Ça suffit avec tes mensonges, Ivan Kouzmitch, – le coupa la commandante; – faut croire que tu veux réunir ton conseil et discuter d'Emélian Pougatchov hors de ma présence; tu m'auras plus comme ça! » Ivan Kouzmitch écarquilla les yeux. « D'accord, la mère – dit-il, – si tu sais tout, déjà, alors, tu peux rester; on peut bien parler devant toi. » – « C'est pas trop tôt, mon pauvre vieux, – répondit-elle; – c'est pas à toi de me rouler dans la farine; allez, envoie chercher tes officiers. »

Nous nous réunîmes à nouveau. Ivan Kouzmitch, en présence de sa femme, nous donna lecture d'un appel de Pougatchov, écrit par je ne sais quel inculte cosaque. Le bandit y affirmait son intention de marcher sans tarder sur notre fort, invitait les cosaques et les soldats dans sa bande, et prévenait les commandants de ne pas opposer de résistance, les menaçant de mort dans le cas contraire. L'appel était fait d'expressions grossières, mais fortes et qui devaient impressionner dangereusement l'esprit des simples gens.

– Quel gredin! – s'écria la commandante. – Qu'est-ce qu'il ose nous proposer, encore! Sortir à sa rencontre et déposer nos étendards à ses pieds! Ah, le fils de salaude! Mais on a quarante ans de service, il le sait pas, ça? – Dieu soit loué on en a vu de toutes les couleurs : est-ce qu'il y a des commandants qui lui ont obéi, à ce bandit?

– Je crois bien que non, – répondit Ivan Kouzmitch. – Mais à ce que j'entends, le gredin, il s'est déjà emparé de pas mal de forts.

– Ce doit être vrai, qu'il est puissant, – remarqua Chvabrine.

– Eh bien on va apprendre sa vraie puissance immédiatement, – dit le commandant. – Vassilissa Iégorovna, donne-moi la clé du magasin. Ivan Ignatytych, amène-moi le Bachkir, et dis à Youlaï de m'apporter les verges.

– Attends un peu, Ivan Kouzmitch, – dit la commandante en se levant. – Laisse-moi faire sortir Macha de la maison; si elle entend des cris, ça lui fera peur, encore. Et moi aussi, à vrai dire, j'aime pas beaucoup la question. Allez, restez entre hommes.

Dans l'ancien temps, la torture était tellement ancrée dans les coutumes de la justice, que l'ordre bienfaisant qui l'a supprimée (19) est pendant longtemps resté lettre morte. On pensait que les aveux personnels du malfaiteur étaient indispensables pour établir sa pleine culpabilité – idée non seulement sans fondement mais encore contraire au simple bon sens judiciaire, puisque, si les dénégations de l'accusé ne peuvent servir de preuves de son innocence, à plus forte raison ses aveux ne doivent pas étayer sa culpabilité. Même aujourd'hui, il m'arrive d'entendre de vieux juges regretter la disparition de cette coutume barbare. De notre temps personne ne mettait en doute la nécessité de la torture, ni les juges ni les accusés. Ainsi, l'ordre du commandant n'étonna ni ne troubla personne. Ivan Ignatytych alla chercher le Bachkir que la commandante avait enfermé à double tour dans le magasin, et le prisonnier se trouvait dans le vestibule quelques minutes plus tard. Le commandant donna l'ordre de le faire entrer.

Le Bachkir franchit le seuil avec difficulté (il était entravé par des buies), il ôta son long chapeau et s'arrêta à la porte. Je le regardai et ne pus m'empêcher de frissonner. Jamais je n'oublierai cet homme. Il semblait avoir dépassé les

soixante-dix ans. Il n'avait pas de nez, pas d'oreilles. Sa tête était rasée; pour toute barbe, seuls quelques poils blancs restaient plantés; il était de petite taille, maigre et voûté; mais du feu luisait encore dans ses yeux étroits. « Ehé, – dit le commandant, qui avait reconnu à ses terribles stigmates un des mutins châtiés en 1741. – T'es déjà tombé dans nos pièges, faut croire, vieux loup. C'est pas la première fois que tu te mutines si t'as la tête tellement bien rabotée. Allez, approche un peu plus près; parle, qui c'est qui t'a envoyé? »

Le vieux Bachkir se taisait et regardait le commandant avec un air absolument privé de raison. « Qu'est-ce que t'as à te taire? – continuait Ivan Kouzmitch, – ou tu piges pas un mot de ce qu'on te dit? Youlaï, demande-lui dans votre langue qui c'est qui l'a envoyé dans notre fort. »

Youlaï répéta la question d'Ivan Kouzmitch en tatar. Mais le Bachkir le regardait avec la même expression et ne répondait pas un mot.

« C'est bon, – dit le commandant; – je vais te faire parler, moi. Les gars, enlevez-lui cette imbécile de robe rayée et taillez-lui l'échine comme il faut. Fais gaffe, Youlaï, cogne un bon coup! »

Deux invalides se mirent à déshabiller le Bachkir. Le visage du malheureux exprima l'inquiétude. Il regardait de tous côtés, comme un petit animal sauvage attrapé par des enfants. Quand l'un des invalides lui saisit les bras et, les ayant calés près de son cou, tira le vieillard vers ses épaules, et que Youlaï prit les verges et les fit tourner, – alors, le Bachkir se mit à geindre d'une voix faible et suppliante, il hocha la tête et ouvrit la bouche; un court tronçon y remuait à la place de la langue.

Quand je me souviens que cela s'est passé de mon vivant et que j'ai vécu aujourd'hui jusqu'au

doux règne de l'empereur Alexandre, je ne peux pas ne pas m'émerveiller des rapides succès des Lumières et des règles du respect humain. Jeune homme! si mes notes parviennent entre tes mains, souviens-toi que les changements les meilleurs et les plus stables ne proviennent que de l'amélioration des mœurs, sans la moindre secousse violente.

Nous étions tous frappés de stupeur. « Bon, – dit le commandant, – avec celui-là, faut croire, on arrivera à rien. Youlaï, remmène le Bachkir au magasin. Et nous, Messieurs, nous allons encore parler un peu. »

Nous nous mîmes à réfléchir sur notre situation quand Vassilissa Iégorovna fit irruption dans la pièce, hors d'haleine, l'air extrêmement inquiète.

« Qu'est-ce qu'il t'est arrivé? – demanda le commandant éberlué.

– Un malheur, mes bons messieurs! – répondit Vassilissa Iégorovna. – Nijniozornoïé a été pris ce matin. L'ouvrier du père Guérassime en arrive à l'instant. Il a vu l'assaut. Le commandant et tous les officiers ont été pendus. Tous les soldats faits prisonniers. D'un moment à l'autre, les bandits, ils peuvent être là. »

Cette nouvelle inattendue me frappa au plus haut point. Le commandant du fort de Nijniozornoïé, un jeune homme modeste et doux, ne m'était pas inconnu : il y avait deux mois de cela, de passage d'Orenbourg, il s'était arrêté avec sa jeune épouse chez Ivan Kouzmitch. Nijniozornoïé se trouvait à vingt-cinq verstes de notre fort. Nous devions donc attendre l'assaut de Pougatchov d'une heure à l'autre. Je me représentai avec clarté le sort de Maria Ivanovna et j'en eus vraiment le cœur figé.

« Ecoutez, Ivan Kouzmitch! – dis-je au commandant. – Notre devoir est de défendre le fort jusqu'au dernier soupir; c'est l'évidence même.

Mais il faut penser à la sécurité des femmes. Envoyez-les à Orenbourg, si la route est encore libre, ou dans un fort plus éloigné et plus sûr, où les bandits n'auraient pas le temps d'arriver. »

Ivan Kouzmitch se tourna vers sa femme et lui dit :

– Dis donc, ma bonne, c'est vrai, ça, il vaudrait mieux pas vous envoyer plus loin, tant qu'on s'est pas débarrassés des mutins?

– Ah, sottises! – dit la commandante. – Tu connais un fort où les balles entrent pas? En quoi est-ce que Bélogorskoïé est peu sûr? Dieu merci, ça fait la vingt-deuxième année qu'on y vit. On a vu les Bachkirs et les Kirghizes, avec l'aide de Dieu, on pourrait bien tenir devant Pougatchov.

– D'accord, ma bonne, – répliqua Ivan Kouzmitch, – reste, si tu veux, si tu fais confiance au fort. Mais qu'est-ce qu'on fait avec Macha? C'est bien si on tient jusqu'aux renforts; d'accord, mais si les bandits nous prennent d'assaut?

– Bah, là... – Ici, Vassilissa Iégorovna avala sa salive et se tut, avec un air de profonde inquiétude.

– Non, Vassilissa Iégorovna, – poursuivit le commandant, en remarquant que ses mots avaient porté, pour la première fois, peut-être, de toute sa vie. – Il fait pas bon rester pour Macha. Envoyons-la à Orenbourg, chez sa marraine : là-bas, il y a suffisamment d'armée, et des canons, et le mur est en pierre. Et moi, je te conseillerai d'y aller avec elle; même si t'es vieille, pense à ce qui t'arrivera s'ils s'emparent de nous.

– D'accord, – dit la commandante, – je veux bien, faisons partir Macha. Mais pour moi, même en rêve, le demande pas : c'est non. Il ne sied point que sur mes vieux jours je me sépare d'avec toi pour chercher tombeau solitaire en

contrée inconnue. On vit ensemble, ensemble on meurt.

— C'est bien comme ça, — dit le commandant. — Bon, y a pas à attendre. Va préparer Macha pour le voyage. Demain, au point du jour, on la fait partir, et sous bonne escorte, quoiqu'on ait personne de trop ici. Mais où elle est, Macha?

— Chez Akoulina Pamfilovna, — répondit la commandante. — Elle s'est sentie mal quand elle a appris la chute de Nijniozornoïé; j'ai peur qu'elle ne soit tombée malade. Seigneur mon Dieu, à quoi on en arrive!

Vassilissa Iégorovna partit s'affairer pour le départ de sa fille. La conversation chez le commandant se prolongea; mais je n'y pris plus aucune part et je n'écoutai rien. Maria Ivanovna se présenta pâle et les yeux rougis de larmes au dîner. Le repas se passa dans le silence et nous nous levâmes de table plus tôt que de coutume; nous dîmes au revoir à toute la famille, nous rentrâmes chez nous. Mais je fis exprès d'oublier mon épée et je revins la chercher. Je sentais bien que je trouverai Maria Ivanovna toute seule. De fait, elle m'attendait à la porte. Elle me tendit mon épée. « Adieu, Piotr Andréitch! — me dit-elle en larmes. — On m'envoie à Orenbourg. Vous, vivez, et soyez heureux; peut-être Dieu nous permettra-t-il encore de nous revoir; sinon... » Ici, elle éclata en sanglots. Je la serrai dans mes bras. « Adieu, mon ange, — dis-je, — adieu, mon aimée, ma désirée! quoi qu'il m'arrive, souviens-toi que ma dernière pensée, ma dernière prière seront pour toi! » Macha sanglotait, serrée sur ma poitrine. Je l'embrassai avec fougue et sortis précipitamment de la pièce.

CHAPITRE SEPTIÈME

L'ASSAUT

*Oh, ma pauvre tête, ma tête
Toi qu'as fait, ma tête, un service!
T'en as fait, ma tête, un service,
Juste trente années et trois ans.
T'as gagné au service, ma tête,
Ni sonnait argent ni joyeuse joie,
Et jamais un seul mot gentil,
Ni ton grade a jamais changé;
T'as gagné, ma tête, au service,
Rien que deux poteaux qu'on élève,
Et encor la traverse en hêtre,
Et encor cette corde en soie.*

Chanson du peuple.

Cette nuit-là, je ne dormis pas, je restai tout habillé. J'avais décidé de me rendre à l'aube au portail du fort par où Maria Ivanovna devait passer, et de lui dire alors un ultime adieu. Je sentais en moi un grand changement : l'agitation de mon âme m'était beaucoup moins pénible que la mélancolie dans laquelle j'étais plongé il y a peu encore. A la tristesse de la séparation se mêlaient de vagues, mais de douces espérances, en même temps qu'une attente impatiente du danger et les sentiments d'une noble ambition. La nuit passa sans que je m'en aperçusse. Je voulais déjà sortir quand ma porte s'ouvrit et un caporal entra, qui vint m'apprendre que nos cosaques avaient déserté pendant la nuit, emmenant Youlaï avec eux, et que des inconnus galopaient autour du fort. La pensée que Maria Ivanovna n'aurait pas le temps de sortir me remplit d'horreur; je donnai à la hâte quelques ordres au caporal et me précipitai chez le commandant.

Le jour pointait. Je courais dans les rues quand j'entendis qu'on m'appelait. Je m'arrêtai. « Où allez-vous? – dit Ivan Ignatytych en me rattrapant. Ivan Kouzmitch est sur le rempart, il m'a envoyé vous chercher. Elle est là, l'effraie (20). » – « Ma-

ria Ivanovna est-elle partie? » – demandai-je, le cœur battant. « Elle a pas eu le temps, – répondit Ivan Ignatytsch – la route d'Orenbourg est coupée; le fort est encerclé. Ça va mal, Piotr Andréitch! »

Nous nous rendîmes au rempart, une élévation naturelle du terrain, renforcée par une palissade. Les habitants du fort s'y pressaient déjà. La garnison était en armes. Le canon y avait déjà été transporté la veille. Le commandant marchait de long en large devant sa petite troupe. La proximité du danger enflammait le vieux guerrier d'une vivacité extraordinaire. Dans la steppe, à assez courte distance du fort, on voyait tourner une vingtaine de cavaliers. C'étaient des cosaques, semblait-il, quoiqu'on trouvât parmi eux des Bachkirs, facilement reconnaissables à leurs bonnets de lynx et leurs carquois. Le commandant fit le tour de sa troupe et dit aux soldats : « Bon, les enfants, aujourd'hui, on va défendre notre mère la souveraine, on va prouver au monde entier qu'on est des hommes, des braves, des fidèles! » Les soldats exprimèrent leur accord d'une voix ferme. Chvabrine était à côté de moi, fixant l'ennemi avec toute son attention. Les cavaliers, ayant remarqué du mouvement dans le fort, se réunirent en petit groupe et se mirent à parler entre eux. Le commandant donna l'ordre à Ivan Ignatytsch de pointer le canon sur eux et plaça lui-même la mèche. Le boulet bourdonna et leur passa au-dessus, sans leur faire aucun mal. Ils se dispersèrent et disparurent immédiatement; la steppe redevint déserte.

A ce moment, Vassilissa Iégorovna se présenta aux remparts, accompagnée par Maria Ivanovna qui n'avait pas voulu la quitter. « Alors? – dit la commandante. – Comment va l'affaire? Mais où est l'ennemi? » – « L'ennemi n'est pas loin, – répondit Ivan Kouzmitch. – Dieu aidant, ça ira

bien. Alors, Macha, tu as peur? » – « Non, papa, – répondit Maria Ivanovna; – j'ai plus peur à la maison toute seule. » Ici, elle me regarda et me sourit avec effort. Je serrai malgré moi le pommeau de mon épée, me souvenant que c'est d'elle que je l'avais reçue la veille, comme pour la défense de ma bien-aimée. Mon cœur brûlait. Je me voyais déjà son chevalier servant. J'avais soif de montrer que j'étais digne de sa confiance, j'attendais avec impatience la minute décisive.

Au même moment, sur une hauteur qui se trouvait à une demi-verste du fort, apparurent de nouvelles foules de cavaliers, et la steppe fut bientôt comme semée d'une multitude de gens armés de flèches et de lances. Au milieu d'eux, sur un cheval blanc, un homme s'avancait, vêtu d'un caftan rouge, une épée nue à la main : c'était Pougatchov en personne. Il s'arrêta; on l'entoura et, visiblement sur son ordre, quatre hommes sortirent de la foule pour se lancer à bride abattue vers le fort. Nous reconnûmes nos propres traîtres. L'un d'eux maintenait une feuille de papier sous son bonnet; un autre brandissait au bout de sa lance la tête de Youlaï qu'il fit tourner et qu'il nous envoya par-dessus la palissade. La tête du pauvre Kalmouk tomba juste aux pieds du commandant. Les traîtres criaient : « Ne tirez pas; sortez tous vers le souverain. Le souverain est là! »

« Je vous en foutrai, moi! – s'écria Ivan Kouzmitch. – Les enfants, feu! » Nos soldats tirèrent une salve. Le cosaque qui tenait la lettre se mit à vaciller et s'écroula de son cheval; les autres s'enfuirent. Je regardai Maria Ivanovna. Horrifiée par la vision de la tête sanglante de Youlaï, assourdie par la salve, elle semblait sans connaissance. Le commandant appela un caporal et lui ordonna de prendre la feuille des mains du cosaque tué. Le caporal sortit à découvert et revint en tenant par la bride le cheval du mort. Il

tendit la lettre au commandant. Ivan Kouzmitch la lut des yeux et la déchira en petits morceaux. Entre-temps, les mutins semblaient vraiment se préparer à l'action. Bientôt des balles se mirent à siffler à nos oreilles et quelques flèches se fichèrent près de nous dans le sol ou la palissade. « Vassilissa Iégorovna! – dit le commandant. – C'est pas une affaire de femmes, ici; emmène Macha, tu vois bien, la petite est plus morte que vive. »

Vassilissa Iégorovna, assagie sous les balles, regarda la steppe sur laquelle on pouvait remarquer un grand mouvement; puis, elle se tourna vers son mari et lui dit : « Ivan Kouzmitch, dans la vie et dans la mort, c'est Dieu qui fait le choix : bénis Macha. Macha, viens vers ton père. »

Macha, pâle et tremblante, approcha d'Ivan Kouzmitch, s'agenouilla et s'inclina devant lui jusqu'à terre. Le vieux commandant la bénit par trois fois; puis il la releva, l'embrassa et lui dit d'une voix altérée : « Bon, Macha, sois heureuse. Prie le Seigneur : il ne t'abandonnera pas. Si tu trouves un homme bon, que Dieu vous donne amour et raison. Vivez comme nous avons vécu avec Vassilissa Iégorovna. Bon, adieu, Macha. Vassilissa Iégorovna, allez, emmène-la d'ici, et vite! » (Macha se jeta à son cou et éclata en sanglots.) « Embrassons-nous, nous aussi, – dit, en pleurant à son tour, la commandante. – Adieu, mon Ivan Kouzmitch. Pardonne-moi, si je t'ai fait offense! » – « Adieu, adieu, ma bonne! – dit le commandant en étreignant sa vieille épouse. – Bon, ça suffit! Allez, allez, rentrez à la maison; et si t'as le temps, habille Macha en servante. » La commandante et sa fille s'éloignèrent. Je suivais des yeux Maria Ivanovna; elle se retourna et me fit un signe de tête. Ici, Ivan Kouzmitch se tourna vers nous, et toute son attention se concentra sur l'ennemi. Les mutins se regroupaient autour de leur meneur; ils mirent soudain pied à terre.

« Maintenant, tenez ferme, – dit le commandant, – c'est l'assaut... » A cet instant, des cris et des hurlements terribles retentirent; les mutins couraient à toutes jambes vers le fort. Notre canon était chargé à mitraille. Le commandant les laissa approcher à la distance la plus courte, et il tira soudain. La mitraille s'éparpilla en plein milieu de la foule. Les mutins refluèrent sur les côtés et battirent en retraite. Leur meneur resta devant tout seul... Il agitait son épée et semblait les sermonner avec fougue... Les cris et les hurlements, calmés l'espace d'une minute, se renouvelèrent aussitôt. « Bon, les gars, – dit le commandant; – maintenant, ouvrez les portes, battez tambour. Les gars, en avant, une sortie, à mon commandement! »

Le commandant, Ivan Ignatytych et moi, nous nous retrouvâmes en un clin d'œil de l'autre côté du rempart; mais la garnison apeurée resta sans bouger. « Alors, les enfants, pourquoi vous bougez pas? – s'écria Ivan Kouzmitch. – Mourir, c'est mourir, une affaire de service! » A cet instant, les mutins nous submergèrent et jaillirent dans le fort. Le tambour se tut; la garnison jeta ses armes; quelqu'un me renversa, je me relevai et j'entrai dans le fort au milieu des mutins. Le commandant, blessé à la tête, était entouré de bandits qui lui demandaient les clés. Je me jetai à son secours : quelques rudes gaillards cosaques se saisirent de moi, me ligotèrent avec leurs ceinturons en répétant : « Ça va être votre fête, rebelles à votre souverain! » On nous traîna dans les rues; les habitants sortaient des maisons avec le pain et le sel (21). On sonna les cloches. Soudain, on cria dans la foule que le souverain attendait les prisonniers sur la place et qu'il recevait les serments. Le peuple se précipita vers la place; on nous y fit courir aussi.

Pougatchov trônait dans un fauteuil sur le perron de la maison du commandant. Il portait

un caftan rouge de cosaque, bordé de galons. Un haut bonnet de zibeline à glands d'or était enfoncé sur ses yeux étincelants. Son visage me sembla connu. Les chefs cosaques l'entouraient. Le père Guérassime, pâle et tremblant, se tenait devant le perron, le crucifix dans les mains; il semblait le supplier silencieusement pour ses victimes prochaines. Sur la place, on dressait à la hâte une potence. Quand nous approchâmes, les Bachkirs dispersèrent le peuple et nous présentèrent à Pougatchov. Les cloches se turent. Il se fit un profond silence. « Qui c'est, le commandant? » – demanda l'usurpateur. Notre sous-officier des cosaques sortit de la foule et désigna Ivan Kouzmitch. Pougatchov lui lança un regard terrible et lui dit : « Comment as-tu osé me résister, à moi, ton souverain? » Le commandant, épuisé par sa blessure, rassembla ses dernières forces et répondit d'une voix ferme : « T'es pas mon souverain, t'es un voleur et un usurpateur, t'entends? » Pougatchov se rembrunit et agita un mouchoir blanc. Quelques cosaques se saisirent du vieux capitaine et le traînèrent jusqu'à la potence. A califourchon sur la traverse, je vis le Bachkir mutilé que nous avions interrogé la veille. Il serrait la corde dans sa main, et, une minute plus tard, le pauvre Ivan Kouzmitch était pendu en l'air. Alors, on amena à Pougatchov Ivan Ignatytych. « Prête serment, – lui dit Pougatchov, – à ton souverain Pierre le Troisième! » – « T'es pas notre souverain, – répondit Ivan Ignatytych, répétant les paroles de son capitaine. – T'es un voleur et un usurpateur, mon vieux! » Pougatchov agita de nouveau son mouchoir blanc et le bon lieutenant se retrouva pendu auprès de son vieux chef.

C'était mon tour. Je devisageais Pougatchov avec courage, prêt à répéter la magnanime réponse de mes camarades. Alors, à mon indicible stupéfaction, parmi les chefs des mutins, je

découvris Chvabrine, les cheveux coupés rond et vêtu d'un caftan cosaque. Il s'approcha de Pougatchov et lui dit quelques mots à l'oreille. « Pendez-le! » – dit Pougatchov sans même lever les yeux sur moi. On me passa le nœud coulant. Je commençai mes prières, offrant à Dieu ma sincère repentance pour les péchés que j'avais commis, et priant pour le salut de tous ceux dont mon cœur était proche. On me traîna jusqu'à la potence. « Aie pas peur, aie pas peur », – me répétaient mes assassins, voulant peut-être vraiment me donner du courage (22). Soudain, j'entendis un cri : « Attendez, bandes de damnés, attendez!... » Les bourreaux s'arrêtèrent. Que vois-je? – Savéliitch se prosternait aux pieds de Pougatchov. « Mon père! – disait le pauvre serviteur. – Qu'est-ce qu'elle peut te donner, la mort d'un petit noble? Laisse-le partir; on te paiera une rançon pour lui; et pour l'exemple, et pour la peur, fais-moi plutôt pendre moi-même, – car moi, je suis vieux! » Pougatchov fit un signe, on me libéra immédiatement. « Notre père te fait grâce », – me disait-on. A cet instant, je ne peux pas dire que j'étais heureux de ma libération, mais il faut reconnaître que je ne la regrettais pas non plus. Mes sentiments étaient par trop troublés. On me ramena devant l'usurpateur et l'on m'agenouilla devant lui. Pougatchov me tendit sa main noueuse. « Baise la main, baise la main! » – disait-on autour de moi. J'aurais préféré le pire des supplices à pareille humiliation. « Mon bon Piotr Andréitch! – murmurait Savéliitch en me poussant dans le dos. – Fais pas ta tête de mule, qu'est-ce que ça te coûte? vas-y, baise-lui la main, (berk!...) au band... euh, baise-lui sa main ». Je restai figé. Pougatchov retira sa main et dit en se moquant : « Faut croire que Sa Noblesse en est devenu tout demeuré de joie. Qu'on le relève! » – On me releva et l'on me

laissa libre. Je me mis à observer la fin de cette horrible comédie.

Les habitants commencèrent à prêter serment. Ils s'approchaient l'un après l'autre, baisant le crucifix puis s'inclinant devant l'usurpateur. Les soldats de la garnison n'avaient pas bougé. Le tailleur de la compagnie, armé de ses ciseaux émoussés leur coupait la natte. Tout en s'ébrouant, ils allaient baiser la main de Pougatchov qui leur annonçait son pardon et les enrôlait dans sa bande. Tout cela dura près de trois heures. Enfin, Pougatchov se leva de son fauteuil et descendit du perron, accompagné par ses lieutenants. On lui amena un cheval blanc, paré d'un riche harnais. Deux cosaques le prirent sous les bras et l'installèrent sur la selle. Il déclara au père Guérassime qu'il dînerait chez lui. A cet instant, on entendit un cri de femme. Quelques bandits traînaient Vassilissa Iégorovna sur le perron; elle était hirsute, et entièrement dévêtue. L'un des malfaiteurs avait déjà eu le temps d'enfiler sa liseuse. D'autres trimbalaient les éredons, les malles, le service à thé, le linge, Dieu sait quoi encore. « Mes bons messieurs! – criait la pauvre vieille. – Laissez-moi la vie sauve pour la prière. Mes pères de sang, emmenez-moi vers Ivan Kouzmitch ». Soudain, elle vit la potence et reconnut son mari. « Bandits! – s'écria-t-elle, prise de folie. – Qu'est-ce que vous lui avez fait? Ma lumière à moi, Ivan Kouzmitch, pauvre tête de soldat, vaillante tête! Ne t'auront touché ni le feu prussien, ni les balles turques : pas au champ d'honneur que t'as rendu l'âme, un bagnard en fuite t'aura fait mourir! » – Faites-la taire, la sorcière! » – dit Pougatchov. Alors, un jeune cosaque lui donna un coup d'épée sur la tête et elle tomba morte sur les marches du perron. Pougatchov partit; le peuple se précipita derrière lui.

CHAPITRE HUITIÈME

L'HÔTE QUI S'INVITE

L'hôte qui s'invite est pis que Tatar.

Proverbe.

Il n'y avait plus personne. Je restais figé, incapable de mettre de l'ordre dans mon esprit bouleversé par de si terrifiantes impressions.

L'incertitude où je me trouvais quant au destin de Maria Ivanovna me torturait le plus. Où était-elle? Qu'était-elle devenue? Avait-elle eu le temps de se cacher? son refuge était-il sûr?... Plein de pensées inquiètes, j'entrai dans la maison du commandant... Tout était vide; les chaises, les tables, les malles, tout gisait fracassé; la vaisselle était en morceaux, on avait tout pillé. Je grimpai quatre à quatre le petit escalier qui menait à la chambre de Maria Ivanovna, et j'y entrai pour la première fois de ma vie. Je découvris son lit, – les bandits l'avaient retourné de fond en comble; l'armoire était cassée, saccagée; la veilleuse brûlait encore mais l'icône avait disparu. Le petit miroir sur le mur, lui aussi, était intact... Où donc se trouvait la maîtresse de cette humble et virginale cellule? Une effrayante pensée me traversa l'esprit : je l'imaginai aux mains des assassins... Mon cœur se serra... Et je me mis à pleurer, et je pleurai à chaudes larmes, prononçant à haute voix le nom de ma bien-aimée... A cet instant j'entendis un bruit léger, et Palachka

apparut de derrière l'armoire, pâle, toute tremblante.

– Ah, Piotr Andréïtch! – dit-elle en levant les bras au ciel. – Quelle journée! quelles passions!

– Et Maria Ivanovna? – demandai-je avec impatience, – où est Maria Ivanovna?

– Mademoiselle est vivante, – répondit Palachka. – Elle est cachée chez Akoulina Pamfilovna.

– Chez la femme du pope? – m'écriai-je horrifié. – Mon Dieu! Mais Pougatchov y est aussi!...

Je me précipitai hors de la chambre et me retrouvai dans la rue en un clin d'œil. Je courus à toute allure chez le pope, sans rien voir, sans rien sentir. On y entendait des cris, des rires, des chansons... Pougatchov festoyait avec ses compagnons. Palachka y courut à ma suite. Je l'envoyai chercher Akoulina Pamfilovna, sans faire de bruit. Une minute plus tard, la femme du pope me retrouvait dans l'entrée, une bouteille vide à la main.

– Au nom du ciel! où est Maria Ivanovna? – demandai-je dans une indicible inquiétude.

– Elle est couchée, ma petite colombe, là, dans mon lit, derrière la cloison, – répondit la femme du pope. – Eh ben, Piotr Andréïtch, il a failli y arriver malheur, mais, Dieu soit loué, tout s'est bien passé : à peine le bandit s'était mis à table que ma pauvre petite, elle se réveille et elle se met à gémir!... J'en suis restée toute morte de peur. Lui, il avait entendu : « Qui c'est qui gémit chez toi, la vieille? » Moi, je m'incline jusqu'à terre : « C'est ma nièce, Votre Majesté; elle est tombée malade, ça va faire deux semaines qu'elle est au lit. » – « Et elle est jeune, ta nièce? » – « Oh oui, Votre Majesté. » – « Montre-la-moi, ta nièce, la vieille ». – J'ai eu le cœur qui a fait un bond, mais qu'est-ce que je pouvais faire? – « Si vous voulez, Votre Majesté, mais l'enfant, elle est malade, elle pourra pas se lever te rendre hom-

mage. » – « Ça fait rien, la vieille, je vais y aller moi-même, pour voir. » Et il y est allé, le damné, derrière la cloison! qu'est-ce que tu crois? il a tiré le rideau, il l'a regardée avec ses yeux de faucon! – et rien du tout... Grâce à Dieu! Tu peux me croire si tu veux, le père et moi, on était déjà prêts à mourir en martyrs. Par bonheur, ma colombe, elle l'a pas reconnu. Seigneur Jésus, en voilà bien, une fête! Y a pas à dire. Le pauvre Ivan Kouzmitch! qui c'est qui aurait pu penser?... Et Vassilissa Iégorovna, hein? Et Ivan Ignatyitch? Et lui, pourquoi, hein? Et comment ils vous ont épargné? Et qu'est-ce que vous pensez de Chvabrine, d'Alexeï Ivanyitch? Il s'est rasé en rond, et il festoie avec eux! Il est malin, y a pas à dire! Quand j'ai parlé de ma nièce qui était malade, tu peux me croire, il m'a regardée comme ça, comme un coup de couteau, mais il a rien dit, c'est déjà ça de bien. – A cet instant on entendit les cris enivrés des hôtes et la voix du père Guérassime. Les hôtes exigeaient du vin, le maître de maison appelait sa compagne. La femme du pope se mit à s'agiter. – Allez, rentrez chez vous, Piotr Andréïtch, – dit-elle; – j'ai pas que vous à m'occuper, maintenant; les bandits sont en train de se souler. Si vous leur tombez sous la main, maintenant, c'est la fin. Adieu, Piotr Andréïtch! Advienne que pourra; peut-être que Dieu nous sauvera!

La femme du pope partit. Quelque peu apaisé, je rentrai chez moi. En traversant la place, je vis quelques Bachkirs amassés à côté de la potence : ils retiraient leurs bottes aux pauvres pendus; j'eus du mal à refréner un sursaut de rage, sentant bien la vanité de toute intervention. Des bandits couraient par le fort, pillant les maisons des officiers. Les cris des mutins avinés retentissaient partout. J'arrivai chez moi. Savéliitch m'attendait sur le seuil.

– Dieu soit loué! – s'écria-t-il en me voyant. –

Je pensais déjà que les bandits t'avaient encore repris. Hein, seigneur Piotr Andréïch, tu me croiras si tu veux, ils nous ont tout pillé, les saligauds : les habits, le linge, les affaires, la vaisselle, ils ont rien laissé. Mais bon, hein ! Dieu soit loué qu'ils t'ont laissé en vie. Et t'as reconnu leur ataman, mon maître ?

— Non, je ne l'ai pas reconnu ; qui est-ce donc ?

— Comment, seigneur ? T'as oublié l'autre ivrogne, celui qui t'a extorqué ta pelisse à l'auberge ? La pelisse de lièvre, presque toute neuve ; et lui, la grosse brute, il l'avait fait craquer en la mettant !

Je fus éberlué. De fait, la ressemblance de Pougatchov avec mon guide était frappante. Je me convainquis de ce que Pougatchov et lui n'étaient qu'une même personne, et je compris la raison de la grâce qu'on m'avait accordée. Je ne pus pas ne pas m'étonner de cet étrange enchaînement des circonstances : une pelisse d'enfant offerte à un vagabond m'avait sauvé de la corde, et l'ivrogne qui errait d'auberge en auberge assiégeait les places fortes, ébranlant la puissance de l'Etat !

— T'as pas un petit peu faim ? — demanda Savéliitch imperturbable dans ses habitudes. — A la maison, y a rien. Je vais aller essayer de te trouver quelque chose.

Resté seul, je me plongeais dans les réflexions. Que devais-je faire ? Rester dans un fort aux mains d'un assassin ou suivre sa bande, cela était indigne d'un officier. Le devoir exigeait que je me présentasse là où mon service pourrait encore être utile à l'Etat dans des circonstances véritablement critiques... Mais l'amour me conseillait très fortement de rester avec Maria Ivanovna pour être son défenseur et son protecteur. Quoique je prévisse un changement rapide et indubitable des circonstances, je ne pouvais m'empê-

cher de trembler en imaginant le danger de sa situation.

Mes réflexions furent interrompues par l'arrivée d'un cosaque qui accourut en m'annonçant que « le souverain empereur me demandait chez lui. » – « Où est-il donc ? » demandai-je, prêt à obtempérer.

« Chez le commandant, – répondit le cosaque. – Après le dîner, notre père, il est allé aux bains, et maintenant, il repose. Sans blague, Votre Noblesse, tout vous démontre que c'est une personne de marque : au repas, il a daigné manger deux porcelets rôtis, et son bain, c'était une telle étuve que même Tarass Kourotchkine, il a pas pu supporter, il a donné la brosse à Fomka Bikbaev, et c'est à peine si il s'est remis à grands jets d'eau froide. Y a pas à dire : il a des manières, que ça en jette... Et dans les bains, à ce qu'on dit, il a montré ses marques impériales sur les poitrines : sur l'une, l'aigle bicéphale, grand comme un cinq kopecks, et sur l'autre, sa propre image. »

Je jugeai superflu de discuter l'opinion du cosaque et je le suivis chez le commandant, imaginant à l'avance ma rencontre avec Pougatchov et m'efforçant de deviner comment elle se terminerait. Le lecteur pourra facilement comprendre que je n'étais pas d'un sang-froid absolu.

Il commençait à faire nuit quand j'arrivai à la maison du commandant. La potence avec ses victimes s'élevait comme une masse noire et effrayante. Le corps de la pauvre commandante traînait toujours devant le perron où deux cosaques montaient la garde. Le cosaque qui m'avait amené s'en fut m'annoncer et revint tout de suite; il me fit entrer dans la chambre où, la veille encore, Maria Ivanovna et moi, nous nous étions fait de si touchants adieux.

Un tableau extraordinaire se présenta à mes

regards : à une table recouverte d'une nappe et encombrée de verres et de bouteilles, siégeait Pougatchov avec une dizaine de chefs cosaques, en bonnets et en chemises de couleurs vives, échauffés par le vin, les gueules rouges et les yeux brillants. Je ne vis parmi eux ni Chvabrine ni notre sous-officier, des traîtres nouvellement recrutés. « Ah, Votre Noblesse! – dit Pougatchov en me voyant. – Sois le bienvenu : honneur et place, je t'en prie. » Les compagnons me firent une place. Sans mot dire, je m'assis à un coin de la table. Mon voisin, un jeune cosaque de haute taille et de belle allure, me versa un verre de vin ordinaire, auquel je ne touchai pas. Je me mis à examiner avec curiosité cette assemblée. Pougatchov siégeait à la place d'honneur, accoudé à la table, enfonçant son large poing dans sa barbe noire. Les traits de son visage, réguliers et pas désagréables, n'annonçaient rien de féroce. Il se tournait fréquemment vers un homme d'une cinquantaine d'années, l'appelant soit comte, soit Timoféitch, ou le gratifiant encore du titre d'« oncle. » Tout le monde se traitait en camarade, sans faire preuve de déférence particulière envers leur chef. La conversation portait sur l'assaut du matin, sur le succès de la révolte et les actions futures. Chacun fanfaronnait, proposait son opinion et contestait librement Pougatchov. Et c'est pendant cet étrange conseil de guerre qu'on prit la décision de marcher sur Orenbourg, mouvement téméraire dont il s'en fallut d'un rien qu'il ne fût couronné d'un fatal succès! le départ fut fixé au lendemain. « Bon, les gars, – dit Pougatchov, – et si, avant de se coucher, on chantait ma chanson préférée?... Tchoumakov, donne le ton! » D'une voix grêle, mon voisin entonna une mélancolique chanson de halage, et tous reprirent en chœur :

Chante point, ma chônaie, ma verte, ma mère,
Ne m'empêche pas, fier gaillard, que je réfléchisse.
Quand demain, je dois, fier gaillard, réponse rendre
Au grand juge, au terrible, au tsar lui-même.
Il viendra, le tsar souverain, m'interrogera :
Apprends-moi, me parle, hardi gaillard, paysan de père,
Avec qui t'as mené voleries, brigandage fait,
Dis combien tes gars ils étaient, tes compagnons.
Tout je te dirai, mon soutien, toi le roi chrétien,
Je dirai la vraie vérité, rien ne cacherai,
Que les compagnons, les miens, j'en ai compté quatre :
Le premier de mes compagnons, fut la noire nuit,
Le deuxième des compagnons, le couteau tranchant,
Le troisième des compagnons, le cheval fougueux,
Quant au quatrième compagnon, l'arc tendu,
Et pour tout courrier, mes flèches de bon acier.
Il dira, le roi mon soutien, lui le roi chrétien :
Mon hommage à toi, hardi gaillard, paysan de père,
Tu as su voleries mener, su réponse rendre !
Et ma récompense, hardi gaillard, ce sont tes chaînes,
Et en plein milieu de la plaine un palais dressé,
Deux poteaux, la traverse mise, ton échafaud. (23)

Il m'est impossible de dire l'effet que produisit sur moi cette chanson du simple peuple sur une potence, chantée par des hommes condamnés à la potence. Leurs visages menaçants, leurs voix assurées, la tristesse d'expression qu'ils mettaient dans des paroles déjà expressives en elles-mêmes, tout cela me bouleversa de je ne sais quel effroi poétique.

Les hôtes burent encore un verre, se levèrent de table et prirent congé de Pougatchov. Je voulais les suivre, mais Pougatchov me dit : « Reste là, j'ai envie de discuter avec toi. » — Nous demeurâmes face à face.

Notre silence mutuel dura quelques minutes. Pougatchov me scrutait du regard, clignant de

temps en temps son œil gauche, avec une expression étonnante de ruse et de raillerie. A la fin, il éclata de rire, et avec une gaieté si naturelle que moi-même, à le regarder, je me mis à rire, sans savoir pourquoi.

— Alors, Votre Noblesse? — me dit-il. — T'as eu la frousse, avoue, quand mes gars t'ont attaché la corde au cou, hein? T'en as vu trente-six chandelles, je parie... Tu te serais balancé sur la traverse, sans ton serviteur. Je l'ai tout de suite reconnu, le vieux barbon. Hein, Votre Noblesse, est-ce que tu pouvais imaginer que l'homme qui vous a menés jusqu'à l'auberge, c'était Sa Majesté l'empereur en personne? (Ici, il se donna un air grave et mystérieux.) T'es drôlement coupable devant moi, — poursuivit-il; — mais je t'ai gracié pour ton bienfait, parce que tu m'as rendu service quand j'étais obligé de me cacher de mes ennemis. T'as pas tout vu, encore! Tu verras comme je te remercierai quand j'aurai retrouvé mon empire! Tu promets de me servir avec zèle?

La question du brigand et sa témérité me parurent si comiques que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce que t'as à sourire? — me demandait-il en fronçant les sourcils. — Est-ce que tu croirais pas que je suis Sa Majesté l'empereur? Réponds-moi en face.

Je me troublai. Reconnaître ce vagabond comme mon souverain, j'en étais incapable : cela me paraissait une impardonnable lâcheté. Le traiter en face de charlatan, c'était me condamner à mort; et ce que j'avais été capable de faire au pied de la potence, sous les yeux de tout le monde, dans l'accès de ma première rage, me semblait maintenant une inutile fanfaronnade. J'hésitai. Pougatchov, d'un air sombre, attendait ma réponse. Enfin (et aujourd'hui encore je me souviens de cette minute avec satisfaction) mon

sentiment du devoir triompha de mon humaine faiblesse. Je répondis à Pougatchov :

– Ecoute, je te dirai toute la vérité. Réfléchis, est-ce que je peux reconnaître en toi mon souverain? Tu n'es pas tombé de la dernière pluie : tu verrais bien toi-même que j'essaie de ruser.

– Et qui est-ce que je suis, d'après toi?

– Dieu sait qui tu peux être, mais à moqueur la moque.

Pougatchov me lança un regard rapide.

– Alors, tu crois pas, – dit-il, – que je suis l'empereur Piotr Féodorovitch? Bon, d'accord. Mais la fortune, elle sourit pas à l'audacieux? Est-ce que Grichka Otrepiev a pas régné (24)? Pense de moi ce que tu veux, mais viens avec moi. Le reste, tu me le laisses. Au moindre pape on dit mon père. Sers-moi avec la foi, le cœur ouvert, je te ferai feld-maréchal et prince dans mon armée. Qu'est-ce que t'en penses?

– Non, – répondis-je avec fermeté. – Je suis noble de naissance; j'ai prêté serment à Sa Majesté l'impératrice : toi, je ne peux pas te servir. Et s'il est vrai que tu me veux du bien, laisse-moi partir à Orenbourg.

Pougatchov réfléchit.

– Et si je te laisse partir, – dit-il, – est-ce que tu peux me promettre, au moins, que tu te battras pas contre moi?

– Comment puis-je te le promettre? – répondis-je. – Tu sais toi-même que je ne suis pas libre : si on me donne l'ordre de marcher contre toi, je marcherai, il n'y a rien à faire. Maintenant, tu es ton propre chef, c'est toi qui exiges obéissance des tiens. A quoi est-ce que ça ressemblera si je refuse mon service quand on me le demande? Ma tête est en ton pouvoir : laisse-moi partir, merci; tue-moi, Dieu te sera seul juge; moi, je t'ai dit le vrai.

Ma sincérité frappa Pougatchov.

– D'accord, – dit-il en me tapant sur l'épaule. –

Châtier c'est châtier, gracier c'est gracier. Va-t'en aux quatre vents et fais ce que voudras. Demain, viens me dire adieu, et maintenant rentre te coucher, moi aussi mes yeux se ferment.

Je laissai Pougatchov et sortis dans la rue. La nuit était calme et glaciale. La lune et les étoiles étincelaient, éclairant la place et la potence. Dans le fort, tout était sombre et tranquille. Il n'y avait que dans la taverne où l'on voyait de la lumière et où retentissaient les cris des noceurs attardés. Je regardai la maison du prêtre. Les volets et les portes étaient fermées. Tout y semblait calme.

Je rentrai chez moi et trouvai Savéliitch qui s'apprêtait déjà à porter mon deuil. La nouvelle de ma libération le réjouit d'une façon indicible. « Gloire à toi, Seigneur ! – dit-il en se signant. – Dès l'aube, on va quitter le fort, et on va filer où les yeux nous mènent. Moi, je t'ai préparé un petit quelque chose ; mange un peu, mon bon maître, et dors en paix jusqu'au matin, comme si Jésus berçait tes songes. »

Je suivis son conseil, et après avoir dîné de grand appétit, je m'endormis à même le sol, épuisé tant moralement que physiquement.

CHAPITRE NEUVIÈME

LA SÉPARATION

*Douce fut la connaissance,
Qui, ma mie, me fut de toi.
Triste, triste la partance,
Comme l'âme part de soi.*

Khéraskov. (25)

Tôt le matin, je fus réveillé par le tambour. Je me dirigeai vers le lieu de rassemblement. Les foules de Pougatchov s'y rangeaient déjà près de la potence où les victimes de la veille étaient toujours pendues. Les drapeaux flottaient au vent. Quelques canons, parmi lesquels je reconnus aussi le nôtre, avaient été placés sur leurs affûts de campagne. Tous les habitants se trouvaient réunis, dans l'attente de l'usurpateur. Devant le perron de la maison du commandant, un cosaque tenait par la bride un magnifique cheval blanc de race kirghize. Je cherchai des yeux le corps de la commandante. On l'avait transporté un peu à l'écart, recouvert d'une natte. Enfin, Pougatchov sortit sur le seuil. Le peuple se découvrit. Pougatchov s'arrêta sur le perron et salua tout le monde. Un de ses capitaines lui tendit un sac plein de monnaies de bronze et il se mit à les jeter par poignées. Le peuple se précipita pour les ramasser, à grands cris, et l'affaire ne se passa pas sans blessures. Pougatchov était entouré de ses principaux complices. Parmi eux se trouvait Chvabrine. Nos regards se rencontrèrent; dans le mien, il put lire du mépris, et il se détourna avec un air de franche colère et de feinte moquerie. Pougatchov

me remarqua dans la foule, me fit un signe de tête et m'appela : « Ecoute, – me dit-il. – Va-t'en tout de suite à Orenbourg et déclare au gouverneur et à tous les généraux qu'ils m'attendent d'ici une semaine. Tu ferais bien de leur conseiller qu'ils me reçoivent avec amour et soumission, sinon ils échapperont pas aux pires supplices. Bonne route, Votre Noblesse! » Puis, il se tourna vers le peuple et dit, en désignant Chvabrine : « Les enfants, voilà votre nouveau commandant : écoutez-le pour tout, et lui, il répond devant moi du fort et de vous-mêmes ». Avec quelle horreur n'entendis-je pas ces paroles! Chvabrine allait commander le fort! Maria Ivanovna restait en son pouvoir! Mon Dieu, que deviendrait-elle? Pougatchov descendit du perron. On lui présenta le cheval. Il sauta en selle lestement, sans attendre les deux cosaques qui voulaient l'aider.

A ce moment, que vois-je? – mon Savéliitch qui fend la foule, s'approche de Pougatchov et lui tend une feuille de papier. Je ne pouvais m'imaginer comment cela se terminerait. « Qu'est-ce que c'est? » – demanda Pougatchov d'un air grave. « Daigne lire, tu verras », – répondit Savéliitch. Pougatchov prit le papier et l'examina longuement d'un air sérieux. « Qu'est-ce que t'écris, comme ça, tellement compliqué? – finit-il par dire. – Nos yeux augustes peuvent rien déchiffrer, là-dedans. Où est mon secrétaire en chef? »

Un jeune homme en uniforme de caporal se précipita vers Pougatchov. « Lis à haute voix », – dit l'usurpateur en lui tendant le papier. J'étais extrêmement curieux d'apprendre ce que mon chaperon avait eu l'idée d'écrire à Pougatchov. D'une voix tonitruante, le secrétaire en chef se mit à lire syllabe après syllabe le texte suivant :

« Deux robes de chambre, l'une en calicot, l'autre en soie et rayée, six roubles. »

– Qu'est-ce que ça veut dire? – dit Pougatchov en fronçant le sourcil.

– Daigne faire lire plus loin, – répondit calmement Savéliitch.

Le secrétaire en chef poursuivit :

« Un uniforme, de fin drap vert, sept roubles.

Des pantalons, blancs, en drap, cinq roubles.

Douze chemises en toile de Hollande avec manchettes, dix roubles.

Une cantine, avec service à thé, deux roubles et demie... »

– Qu'est-ce que c'est, cette blague? – l'interrompit Pougatchov. – Qu'est-ce que j'en ai à faire, des cantines et des pantalons à manchettes?

Savéliitch grogna et commença à s'expliquer.

– Ça, mon bon seigneur, tu daignes voir, c'est l'inventaire des biens de mon maître, pillé par les bandits...

– Quels bandits? – demanda Pougatchov d'un air terrible.

– Pardon, ma langue a fourché, – répondit Savéliitch. – Les bandits, c'est pas des bandits, mais tes gars, ils ont quand même tout fouillé et tout emporté. Te fâche pas : il n'est si bon cheval qui ne bronche. Ordonne qu'on termine la lecture.

– Termine, – dit Pougatchov. Le secrétaire poursuivit :

« Une couverture d'indienne, une autre, en taffetas, doublée de coton, quatre roubles.

Un manteau de renard, recouvert de ratine rouge, quarante roubles.

De plus, une pelisse de lièvre, offerte à Ta Grandeur dans l'auberge, quinze roubles. »

– Et puis quoi encore? – s'écria Pougatchov, dont les yeux lancèrent des éclairs.

Je l'avoue, je fus pris d'épouvante pour mon pauvre serviteur. Il voulut encore se lancer dans des explications, mais Pougatchov l'interrompit :

« Comment t'as pu oser venir me voir avec des bêtises pareilles? – s'écria-t-il, arrachant le papier des mains du secrétaire et le lançant à la tête de Savéliitch. – Vieil idiot! On les a pris, tu parles d'un malheur! Mais, espèce de vieux barbon, tu devrais encore prier le Bon Dieu dans les siècles pour moi et pour mes gars que toi et ton maître, je vous ai pas suspendus avec les autres rebelles... Une pelisse de lièvre! Je t'en foutrai, des pelisses de lièvre! Est-ce que tu sais pas que je peux te faire écorcher vif, pour qu'on fasse des pelisses avec ta peau?

– Fais comme tu veux, – répondit Savéliitch; – mais moi, je suis pas un homme libre, il faudra que je réponde pour le bien de mon maître. »

Pougatchov était visiblement dans un accès de magnanimité.

Il se détourna et partit, sans ajouter un mot. Chvabrine et les capitaines le suivirent. La bande sortit du fort en bon ordre. Le peuple s'en fut raccompagner Pougatchov. Je restai seul sur la place avec Savéliitch. Mon chaperon tenait son inventaire dans ses mains et l'examinait avec un air de regret profond.

En voyant ma bonne entente avec Pougatchov, il avait pensé la rendre utile; mais son sage projet ne fut pas couronné de succès. Je voulus le gronder pour son zèle intempestif et je ne pus m'empêcher de rire. « Tu peux rire, seigneur, – répondit Savéliitch; – tu peux rire, mais quand il faudra qu'on remonte notre ménage, tu vas voir si c'est drôle. »

Je courus à la maison du prêtre pour voir Maria Ivanovna. La femme du pope m'accueillit avec une triste nouvelle. Pendant la nuit, Maria Ivanovna avait été prise d'une forte fièvre. Elle était couchée sans connaissance et délirait. La femme du pope m'amena jusqu'à sa chambre. Je m'approchai doucement de son lit. La malade ne me reconnut pas. Je restai longtemps debout

devant elle, sans entendre ni le père Guérassime ni sa bonne épouse qui semblaient me consoler. De sombres pensées me torturaient. L'état de la pauvre orpheline sans défense abandonnée à la haine des insurgés, ma propre impuissance, tout cela me terrifiait. Chvabrine, c'était Chvabrine qui, plus que tout, déchirait mon imagination. Investi du pouvoir par l'usurpateur, l'exerçant dans le fort où devrait rester la malheureuse jeune fille, cet innocent objet de sa méchanceté, il pouvait entreprendre le pire. Que devais-je faire? Comment lui apporter de l'aide? Comment la libérer des mains du bandit? Il ne restait qu'un moyen : je décidai de partir sur l'heure à Orenbourg, afin de hâter la libération de Bélorgorskoïé, et, dans la mesure de mes forces, d'y participer. Je dis adieu au prêtre et à Akoulina Pamfilovna, lui confiant avec passion celle que je considérais déjà comme ma femme. Je pris la main de la pauvre jeune fille, je la baisai, l'arrosant de mes larmes. « Adieu, – me disait la femme du pope en me reconduisant; – adieu, Piotr Andréïtch. Peut-être bien qu'on se reverra en des temps meilleurs. Ne nous oubliez pas, écrivez-nous le plus souvent possible. La pauvre Maria Ivanovna, à part vous, elle n'a plus ni consolation ni protecteur. »

Ressorti sur la place, je m'arrêtai un instant; je regardai la potence et m'inclinai devant elle; puis, je sortis du fort et pris la route d'Orenbourg, accompagné par Savéliitch qui ne me quittait pas d'une semelle.

Je marchai, plongé dans mes réflexions, quand j'entendis dans mon dos le galop d'un cheval. Je me retournai. Que vois-je? – un cosaque accourait vers nous, entraînant par la bride un cheval bachkir et nous faisant de grands signes de loin. Je m'arrêtai et reconnus bientôt notre sous-officier. Arrivé à notre hauteur, il mit pied à terre et dit en me tendant la bride qu'il tenait dans la

main : « Votre Noblesse! Notre père vous fait don de ce cheval et d'une de ses pelisses (une peau de mouton était fixée à la selle). Et puis, – ajouta le cosaque en baissant la voix, – il vous fait don d'un demi-rouble... mais je l'ai perdu en route; pardonnez-moi je vous en prie. » Savéliitch le regarda de travers et murmura : « Tu l'as perdu en route... Et qu'est-ce que c'est qui fait ce bruit, sous ta chemise? T'as pas honte? » – « Ce qui fait du bruit sous ma chemise? – répliqua le sous-officier sans se troubler le moins du monde. – Dieu te pardonne, mon petit vieux, c'est pas un demi-rouble, c'est le bridon. » – « Ça va, – dis-je, pour mettre fin à la dispute. – Remercie de ma part celui qui t'a envoyé; pour le demi-rouble perdu, essaie de le retrouver au retour, et garde-le-toi comme pourboire. » – « Je vous remercie infiniment, Votre Noblesse, – répondit-il en tournant son cheval; – vous aurez toujours toutes mes prières. » A ces mots, il s'élança, une main sous la chemise, et, une minute plus tard, nous l'avions perdu de vue.

J'endossai la peau de mouton et montai à cheval, prenant Savéliitch en croupe. « Tu vois bien, seigneur, – dit le vieillard, – c'est pas pour rien que je lui ai fait ma requête, au brigand : il a eu honte, le filou, et quoique cette maigre rosse kirghize et cette peau de mouton, elles coûtent pas la moitié de ce qu'ils nous ont volé, les brigands, et ce que tu as daigné lui donner par toi-même; mais ça peut toujours servir, et chien cagneux rapporte au moins la plume. »

CHAPITRE DIXIÈME

LE SIÈGE DE LA VILLE

*Il prit plaines et monts, et fixant les remparts,
Tel l'aigle, des sommets, y jetait ses regards.
En une nuit, dit-il, que mes fracas l'enceignent,
Et que mon feu tonnant, et que ma foudre ils
[craignent.*

Khéraskov (26).

En approchant d'Orenbourg, nous découvrîmes une foule de forçats, tête rase, défigurés par les tenailles du bourreau. Ils travaillaient près des fortifications, sous la surveillance des invalides de la garnison. Certains dégageaient sur des charrettes les détritrus qui encombraient le fossé, d'autres creusaient la terre avec des pelles. Sur les remparts, des maçons transportaient des briques et réparaient le mur d'enceinte. Aux portes, les sentinelles nous arrêterent et nous demandèrent nos passeports. Dès que le sergent entendit que je venais du fort de Bélogorskoïé, il me mena directement à la maison du général.

Je le trouvai dans son jardin. Il examinait ses pommiers dénudés par le souffle de l'automne et, avec l'aide d'un vieux jardinier, les emmitouflait précautionneusement dans la paille tiède. Son visage exprimait le calme, la santé, la douceur. Il se réjouit de me voir et se mit à m'interroger sur les terribles aventures dont j'avais été témoin. Je lui racontai tout. Le vieillard m'écoutait avec attention, tout en continuant de couper les branches sèches. « Pauvre Mironov! – dit-il quand j'achevai mon triste récit. – C'est dommage : c'était un bon officier. Et madame Mironov, c'était une dame si bonne, et une reine pour

saler les champignons! Et que devient Macha, la fille du capitaine? » Je répondis qu'elle était restée dans le fort, chez la femme du pape. « Aïe, aïe, aïe! – remarqua le général. – C'est mauvais, très mauvais. Il est absolument impossible de se fier à la discipline de ces bandits. Que se passera-t-il avec cette pauvre jeune fille? » Je répondis que le fort de Bélogorskoïé n'était pas loin et que, sans doute, Son Excellence ne tarderait pas à y envoyer quelques troupes afin de libérer ses infortunés habitants. Le général secoua la tête d'un air incrédule. « Nous verrons, nous verrons, – dit-il. De cela, nous aurons encore le temps d'en parler. Je t'en prie, viens prendre une tasse de thé chez moi : j'aurai un conseil militaire aujourd'hui. Tu pourras nous donner des renseignements fiables sur ce vaurien de Pougatchov et sur son armée. Et pour l'instant, va te reposer. »

Je me rendis dans le logement qu'on m'avait réservé et que Savéliitch avait commencé de régenter. J'attendis avec impatience l'heure convenue. Le lecteur peut aisément concevoir que je ne manquai pas de me présenter à un conseil qui devait avoir une telle influence sur mon destin. A l'heure dite, je me trouvai déjà chez le général.

Je vis chez lui un des fonctionnaires de la ville, le directeur de la douane, si je me souviens bien, un petit vieillard gros et joufflu en caftan de brocart. Il se mit à m'interroger sur le destin d'Ivan Kouzmitch, qu'il appelait son compère, interrompant fréquemment mon récit par des questions supplémentaires et des remarques d'ordre général qui, si elles ne découvraient pas en lui un homme féru de stratégie, mettaient, à tout le moins, au jour sa sagacité et son intelligence naturelle. Entre-temps, les autres invités s'étaient réunis. Il n'y avait parmi eux, excepté le général, aucun militaire. Quand ils eurent tous

pris place et qu'on leur apporta une tasse de thé, le général décrivit la situation dans un exposé aussi clair qu'étendu : « Maintenant, messieurs, – poursuivit-il, – il nous appartient de décider comment nous agirons à l'encontre des mutins : *offensivement* ou *défensivement*? Chacune de ces deux méthodes présente ses avantages et ses inconvénients. L'action offensive fournit plus d'espérance d'une prompte destruction de l'ennemi; l'action défensive est plus sûre et moins dangereuse... Ainsi, procédons au décompte des voix selon l'ordre hiérarchique, c'est-à-dire en commençant par les grades inférieurs. Monsieur l'aspirant! – poursuivit-il en s'adressant à moi. – Veuillez nous exposer votre opinion. »

Je me levai et, après avoir dépeint en peu de mots Pougatchov et sa bande, j'affirmai que l'usurpateur n'avait aucun moyen de résister à une armée régulière.

Les fonctionnaires reçurent mon opinion avec une évidente hostilité. Ils y virent la frivolité et la témérité d'un jeune homme. Il s'éleva un murmure et j'entendis nettement le mot « blanc-bec » que je ne sais qui prononçait à mi-voix. Le général se tourna vers moi et dit avec un sourire : « M. l'aspirant! les premières opinions dans un conseil militaire abondent toujours dans le sens des mouvements offensifs, telle est la règle. A présent, poursuivons notre décompte. M. le conseiller de collège! dites-nous votre opinion! »

Le petit vieillard en caftan de brocart vida à la hâte sa troisième tasse de thé, copieusement agrémentée de rhum, et répondit au général :

– Je pense, Votre Excellence, qu'il ne faut agir ni offensivement ni défensivement.

– Comment donc, monsieur le conseiller de collège? – répliqua le général stupéfait. – La tactique ne prévoit point d'autres méthodes : le mouvement est soit défensif, soit offensif...

– Votre Excellence, procédez à un mouvement corruptif.

– Ehéhé! votre opinion est fort raisonnable. Le mouvement corruptif est prévu par la tactique, et nous mettrons à profit votre conseil. Pour la tête du vaurien, nous pourrions promettre... dans les soixante-dix roubles, ou même cent... pris dans les fonds secrets...

– Et à ce moment-là, – interrompit le directeur des douanes, – que je sois un mouton kirghize et pas un conseiller de collègue si ces voleurs ne nous livrent pas leur ataman, pieds et poings liés.

– Nous y réfléchirons et nous en reparlerons, – répondit le général. – Cependant, il nous appartient de toute façon de prendre aussi des mesures militaires. Messieurs, exposez votre opinion suivant l'ordre hiérarchique.

Toutes les opinions furent contraires à la mienne. Tous les fonctionnaires disaient qu'on ne pouvait ni compter sur la troupe ni être sûr du succès, qu'il fallait se montrer prudent, et ainsi de suite. Tous trouvaient plus raisonnable de rester sous la protection des canons, derrière une épaisse muraille de pierre, que de tenter la fortune des armes en rase campagne. A la fin, le général, ayant entendu toutes les opinions, secoua la cendre de sa pipe et prononça le discours suivant :

– Mes chers messieurs! il me faut vous déclarer que, de mon côté, je suis entièrement d'accord avec l'opinion de monsieur l'aspirant, puisque cette opinion est basée sur toutes les lois de la bonne tactique, qui toujours donne sa préférence aux mouvements offensifs sur les mouvements défensifs.

Ici, il s'arrêta et se mit à bourrer sa pipe. Mon amour-propre triomphait. Je toisai les fonctionnaires avec fierté pendant qu'ils murmuraient

entre eux avec un air de mécontentement et d'inquiétude.

— Pourtant, mes chers messieurs, — poursuivit-il en exhalant, en même temps qu'un profond soupir, une épaisse bouffée de fumée de tabac, — je n'ose prendre sur moi une responsabilité si grande, quand il en va de la sûreté des provinces que m'a confiées Sa Majesté l'Impératrice, ma très gracieuse souveraine. Par conséquent, je me range à l'avis de la majorité qui a décidé qu'il était plus raisonnable et moins dangereux d'attendre le siège à l'intérieur de nos murailles, et de repousser les assauts de nos ennemis par notre artillerie ou, dans la mesure du possible, par des sorties.

Les fonctionnaires me lancèrent à leur tour des regards moqueurs. Le conseil se sépara. Je ne pouvais pas ne pas regretter la faiblesse du digne guerrier qui, en dépit de sa propre conviction, avait décidé de suivre l'opinion d'hommes ignorants et sans expérience.

Quelques jours après ce célèbre conseil, nous apprîmes que Pougatchov, fidèle à sa promesse, était sous Orenbourg. Du haut du mur d'enceinte, je découvris l'armée des mutins. Il me sembla que leur nombre avait décuplé depuis l'assaut dont j'avais été témoin. Ils possédaient même de l'artillerie, dont Pougatchov s'était emparé dans les petits forts qu'il avait déjà soumis. Me souvenant de la décision du conseil, je me préparai à un long enfermement dans les murs d'Orenbourg et j'eus du mal à retenir des larmes de dépit.

Je ne décrirai pas le siège d'Orenbourg : il appartient à l'Histoire et non à une chronique de famille. Je dirai brièvement que ce siège, par suite de l'insouciance du commandement local, se révéla désastreux pour la population qui dut souffrir la famine et toutes sortes de calamités. Il est facile d'imaginer que la vie à Orenbourg était

des plus insupportables. Tous attendaient dans l'abattement que leur sort se décidât; tout le monde gémissait de la cherté de la vie qui, de fait, était effrayante. Les gens s'habituèrent aux boulets qui tombaient dans leurs cours; même les assauts de Pougatchov ne provoquaient plus la curiosité générale. Je me mourais d'ennui. Le temps passait. Je ne recevais pas de lettre de Bélogorskoïé. Toutes les routes étaient coupées. La séparation d'avec Maria Ivanovna me devenait intolérable. L'ignorance où j'étais de son destin me torturait. Mes seules distractions étaient les coups de main. Grâce à Pougatchov, je possédais un bon cheval, avec lequel je partageais ma maigre nourriture et sur lequel je faisais chaque jour des sorties pour échanger des coups de feu avec les cavaliers mutins. Ces échanges tournaient généralement à l'avantage des bandits, repus, ivres et bien montés. La maigre cavalerie de la ville ne pouvait en venir à bout. Quelquefois, c'était aussi notre famélique infanterie qui sortait en rase campagne; mais l'épaisseur de la neige gênait son succès devant des cavaliers qui s'égaillaient. L'artillerie tonnait en vain du haut des remparts, s'embourbant et restant figée dans la plaine en raison de l'épuisement des chevaux. Telle était la nature de nos actions militaires! Et voilà ce que les fonctionnaires d'Orenbourg appelaient de la prudence et de la sagesse!

Un jour que nous avions réussi à mettre en fuite et disperser une foule assez dense, je me jetai contre un cosaque qui était resté en arrière de ses compagnons; je voulais déjà lui assener un coup de sabre turc quand il ôta son chapeau et s'écria :

— Bonjour, Piotr Andréïtch! Comment ça va?

Je le regardai et reconnus notre sous-officier cosaque. Ma joie à le voir fut indescriptible.

– Bonjour, Maximytch, – lui dis-je. – Il y a longtemps que tu as quitté Bélogorskoïé?

– Il y a pas longtemps, mon bon Piotr Andréïtch; je suis revenu que d’hier. J’ai une petite lettre pour vous.

– Mais où elle est? – m’écriai-je en rougissant d’un seul coup.

– Je l’ai sur moi, – répondit Maximytch en se fourrant la main sous la chemise. – J’ai fait promesse à Palachka de trouver une occasion pour vous la donner. – Il me tendit alors une feuille pliée et piqua des deux vers les siens. Je la dépliai en tremblant et lus les lignes suivantes :

« Il a plu à Dieu de me priver d’un coup de mon père et de ma mère : je n’ai plus au monde ni famille ni protecteur. J’ai recours à vous, sachant que vous m’avez toujours voulu du bien, et que vous êtes toujours prêt à aider votre prochain. Je prie Dieu que cette lettre puisse vous parvenir! Maximytch a promis de vous la remettre. Palachka a aussi appris de Maximytch qu’il vous voyait souvent de loin pendant les sorties, que vous ne prenez aucun soin de vous-même et ne pensez pas à ceux qui prient pour vous les larmes dans les yeux. Je suis restée longtemps malade; et quand je fus guérie, Alexeï Ivanytch, qui commande chez nous à la place de mon pauvre défunt père, a obligé le père Guérassime à me livrer à lui, l’ayant menacé de Pougatchov. Je vis dans notre maison, gardée à vue. Alexeï Ivanytch m’oblige à l’épouser. Il dit qu’il m’a sauvé la vie parce qu’il a couvert le mensonge d’Akoulina Pamfilovna qui avait fait croire aux bandits que j’étais sa nièce. Mais moi, je préférerais mourir plutôt que de devenir l’épouse d’un homme comme Alexeï Ivanytch. Il me traite très cruellement et me menace, si je ne change pas d’idée et si je n’accepte pas, qu’il

m'emmènera au camp du bandit et qu'il en sera de moi comme de Lizavéta Kharlova (27). J'ai demandé à Alexeï Ivanytch de me laisser encore réfléchir un peu. Il m'a accordé trois jours : si au bout des trois jours je ne deviens pas sa femme, je n'aurai plus droit à aucune pitié. Mon bon Piotr Andréïtch! vous êtes mon seul protecteur; portez-moi secours, pauvre de moi! Suppliez le général et tous les commandants d'envoyer de l'aide le plus vite possible, et venez vous-même, si vous le pouvez. Je reste pour vous votre humble et pauvre orpheline.

Maria Mironova. »

A la lecture de cette lettre, je faillis devenir fou. Je me précipitai en ville, éperonnant sans pitié mon pauvre cheval. Dans ma course, j'essayai d'imaginer tous les moyens possibles pour libérer la pauvre jeune fille, et je ne pus rien trouver. Une fois en ville, j'allai droit chez le général et j'entrai chez lui en courant.

Le général faisait les cent pas dans sa chambre, fumant sa pipe d'écume. A ma vue, il s'arrêta. Sans doute mon aspect dut-il le surprendre : il s'informa avec sollicitude des raisons de ma venue précipitée.

– Votre Excellence, – lui dis-je, – je viens vous supplier comme mon propre père; pour l'amour du ciel, ne rejetez pas ma requête : il en va du bonheur de ma vie.

– Qu'est-ce donc, mon bon? – demanda le vieillard stupéfait. – Qu'est-ce que je peux faire pour toi? Parle.

– Votre Excellence, donnez-moi l'ordre de prendre une compagnie de soldats et une cinquantaine de cosaques et laissez-moi nettoyer le fort de Bélogorskoïé.

Le général me regardait avec attention, supposant, sans doute, que j'étais devenu fou (ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort).

– Comment ça? Nettoyer le fort de Bélogorskoïé? – dit-il enfin.

– Je vous garantis le succès, – répondis-je avec fougue. – Simplement, laissez-moi y aller.

– Non, jeune homme, – dit-il en secouant la tête. – A une si grande distance, il sera aisé pour l'ennemi de vous couper toute voie de communication avec votre base stratégique principale et d'obtenir sur vous une victoire complète. Une voie de communication coupée...

Je pris peur en le voyant entraîné dans ces considérations militaires et je me dépêchai de l'interrompre.

– La fille du capitaine Mironov, – lui dis-je, – m'envoie une lettre : elle demande de l'aide; Chvabrine l'oblige à l'épouser.

– Vraiment? Oh, ce Chvabrine est un bien grand *Schelm* (28); s'il tombe entre mes mains, je le ferai juger en 24 heures, et nous le fusillerons sur le parapet du rempart! Mais, en attendant, il faut tenir patience...

– Tenir patience! – m'écriai-je hors de moi. – Mais pendant ce temps, il va épouser Maria Ivanovna!

– Oh, – répliqua le général. – Le malheur n'est pas si grand; il vaut mieux qu'elle soit la femme de Chvabrine en attendant; et quand nous l'aurons fusillé, alors, avec l'aide de Dieu, nous lui trouverons des fiancés. Les gentilles veuves ne restent pas vieilles filles; c'est-à-dire, je voulais dire, qu'une petite veuve trouve plus facilement mari qu'une vieille fille.

– Je préférerais mourir, – dis-je dans un accès de rage, – plutôt que de la céder à Chvabrine!

– Tiens, tiens, tiens! – dit le vieillard. – Maintenant, je comprends tout : tu es amoureux de Maria Ivanovna, à ce que je vois. Oh, c'est une autre affaire! Mon pauvre petit! Mais quand même, je ne peux vraiment pas te donner une compagnie de soldats et une cinquantaine de

cosaques. Cette expédition serait irraisonnable; je ne peux pas en prendre la responsabilité.

Je baissai la tête. Le désespoir s'empara de moi. Soudain, une pensée jaillit dans mon esprit : en quoi elle consistait, le lecteur le verra au chapitre suivant, comme disent les anciens romanciers.

CHAPITRE ONZIÈME

LE BOURG INSURGÉ

*Or, quoique dangereux, Lion était repu :
« Pourquoi dans mon repaire, ami, te rendis-tu ? » –
Dit-il avec tendresse.*

A. Soumarokov (29).

Je laissai le général et regagnai mon logement en toute hâte. Savéliitch m'accueillit avec ses remontrances habituelles. « C'est bien la peine, seigneur, d'aller t'expliquer avec des ivrognes de bandits; c'est-y une affaire de seigneurs? C'est la malheure, tu peux périr pour rien. Et encore, si tu te battais contre le Turc ou le Suédois, mais là, ça me fait mal, même, de dire contre qui. »

J'interrompis son discours par une question : combien avais-je d'argent en tout? « Ça te suffira, – répondit-il l'air satisfait. – Les saligauds, ils ont eu beau fouiller, j'ai quand même eu le temps de cacher quelque chose ». A ces mots, il sortit de sa poche une longue bourse en laine, remplie de pièces d'argent.

– Bon, Savéliitch, – lui dis-je, – maintenant, donne-moi la moitié, et le reste, prends-le pour toi. Je vais au fort de Bélogorskoïé.

– Mon gentil Piotr Andréïtch! – dit le bon vieillard d'une voix tremblante. – Crains le bon Dieu, au moins! comment tu pourrais te mettre en route par les temps qui courent, quand les bandits laissent passer personne. Au moins, aie pitié de tes parents, si t'as pas pitié de toi-même. Où tu veux aller? Et pourquoi ça? Attends un

petit peu que les armées arrivent, elles vont les cueillir, les saligauds; à ce moment-là, tu pourras aller au quatre vents, même.

Mais ma décision était fermement prise.

– Il est trop tard pour réfléchir, – répondis-je au vieil homme. – Il faut que j'y aille, je ne peux pas ne pas y aller. Ne pleure pas, Savéliitch : Dieu est miséricordieux, on se reverra, j'espère. Et toi, vas-y sans honte, n'économise pas. Achète ce dont tu as besoin, même si c'est trois fois trop cher. Cet argent, je t'en fais cadeau. Si dans trois jours je ne suis pas rentré...

– Qu'est-ce que tu dis, seigneur? – m'interrompit Savéliitch. – Que je te laisse partir tout seul? Mais, même en rêve, le demande pas. Si déjà t'as décidé de partir, même je te suivrai à pied, je te laisserai pas. Que je reste sans toi derrière un mur de pierre! Mais je serais devenu fou, ou quoi? Fais comme tu veux, seigneur, je te quitterai pas d'une semelle.

Je savais qu'il n'y avait pas à discuter avec Savéliitch et je lui permis donc de commencer les préparatifs. Une demi-heure plus tard, j'enfourchai mon bon cheval, pendant que Savéliitch montait sur une rosse maigre et boiteuse qu'un bourgeois lui avait donnée gratis, n'ayant plus le moyen de la nourrir. Nous arrivâmes aux portes de la ville; les sentinelles nous laissèrent passer. Nous sortîmes d'Orenbourg.

Il commençait à faire nuit. Ma route passait près du bourg de Berda, le repaire de Pougatchov. La route directe était recouverte par la neige, mais on voyait sur l'étendue de la steppe des traces de chevaux, renouvelées jour après jour. J'avançais d'un bon trot. Savéliitch avait du mal à me suivre et, de loin, il me criait à tout instant : « Tout doux, seigneur, tout doux, pour l'amour du ciel! Ma maudite rosse a bien du mal à le suivre, ton démon à longues pattes. Où tu cours? Si c'était au festin encore, mais sur le

billot, sait-on jamais... Piotr Andréïtch!... Mon gentil Piotr Andréïtch!... Me fais pas mourir... Dieu Tout-Puissant, il va y rester, le petit de mes maîtres! »

Bientôt brillèrent les feux de Berda. Nous approchâmes des fossés, naturelles fortifications du bourg. Savéliitch ne me lâchait pas, sans interrompre ses plaintives prières. J'avais l'espoir de contourner le bourg sans encombre quand, dans les ténèbres, je vis droit devant moi cinq ou six paysans, armés de massues : c'était l'avant-poste du repaire de Pougatchov. On nous appela. Ignorant le mot de passe, je voulus continuer mon chemin sans rien dire, mais ils m'entourèrent et l'un d'eux saisit mon cheval par la bride. Je dégainai mon épée et frappai le paysan sur la tête; sa toque le sauva, mais il se mit à chanceler et il lâcha la bride. Les autres se troublèrent et prirent la fuite; je profitai de cet instant pour éperonner mon cheval et m'élancer.

L'obscurité de la nuit qui venait aurait pu me sauver de tout danger; mais je me retournai soudain et je vis que Savéliitch n'était plus avec moi. Le pauvre vieillard n'avait pu échapper aux bandits sur son cheval boiteux. Que pouvais-je faire? J'attendis quelques minutes et, m'étant assuré de ce qu'on l'avait retenu, je revins sur mes pas pour le délivrer.

De loin déjà, en arrivant au ravin, j'entendis du bruit, des cris et la voix de mon Savéliitch. Je forçai l'allure et me retrouvai bientôt au milieu des paysans de garde qui m'avaient arrêté quelques minutes auparavant. Savéliitch se trouvait parmi eux. Ils avaient précipité le pauvre vieux de sa rosse et se préparaient à le ligoter. Mon arrivée les réjouit. Ils se lancèrent sur moi à grands cris et, en un instant, me jetèrent à bas de mon cheval. L'un d'eux, leur chef, sans doute, nous déclara qu'il nous amènerait tout de suite chez Sa Majesté. « Et notre père, – ajouta-t-il, – il

est libre de décider : on vous pend maintenant, ou on attend la lumière du Bon Dieu ». Je ne protestai pas; Savéliitch suivit mon exemple et les sentinelles nous escortèrent en triomphe.

Nous passâmes le ravin pour pénétrer dans le bourg. Toutes les isbas étaient éclairées. Du bruit, des cris résonnaient partout. Je rencontrai une multitude de gens dans les rues, mais personne ne nous remarqua dans la nuit ni ne reconnut en moi un officier d'Orenbourg. On nous mena directement à une isba dressée au coin du carrefour. Au portail, il y avait quelques tonneaux de vin et deux canons. « Voilà le palais, – dit l'un des paysans; – on va vous annoncer ». Il entra dans l'isba. Je regardai Savéliitch; le vieillard se signait et disait mentalement ses prières. J'attendis pendant longtemps; enfin, le paysan revint et me dit : « Entre, notre père, il a ordonné de faire entrer l'officier. »

J'entrai dans l'isba, ou dans le palais, comme la nommaient les paysans. Elle était éclairée par deux chandelles de suif, et du papier doré décorait les murs; pour le reste, les bancs, la table, l'aiguère suspendue à une ficelle, la serviette sur son clou, la pelle à enfourner et la large plaque du four couverte de pots, – tout était comme dans une isba ordinaire. Pougatchov siégeait sous les icônes, en caftan rouge et bonnet haut, les mains sur les hanches, l'air important. Autour de lui se tenaient certains de ses premiers compagnons, avec un air d'hypocrite servilité. On voyait bien que l'arrivée d'un officier d'Orenbourg avait éveillé chez les mutins une forte curiosité et qu'ils s'étaient préparés à me recevoir solennellement. Pougatchov me reconnut au premier regard. Sa feinte gravité disparut d'un seul coup. « Ah, Votre Noblesse! – me dit-il avec vivacité. – Comment ça va? Pourquoi est-ce que le Bon Dieu t'amène? » Je répondis que j'allais régler une affaire personnelle, et que ses gens

m'avaient arrêté. « Et quelle affaire? » – me demanda-t-il. Je ne savais que répondre. Pougatchov, supposant que je ne voulais pas m'expliquer devant témoins, se tourna vers ses compagnons et leur donna l'ordre de sortir. Ils obéirent tous, sauf deux, qui restèrent sans bouger. « Devant eux, tu peux parler sans crainte, – me dit Pougatchov; – j'ai pas de secrets pour eux. » Je jetai un regard de biais sur les confidents de l'usurpateur. L'un d'eux, un petit vieillard frêle et voussu à barbichette blanche, ne présentait rien de remarquable, à part le ruban bleu passé en sautoir sur son gris manteau de paysan. Mais jamais je n'oublierai son camarade. Il était de haute taille, corpulent et large d'épaules, âgé, me sembla-t-il, d'environ quarante-cinq ans. Une épaisse barbe rousse, des yeux gris étincelants, un nez sans narines et des taches rougeâtres sur le front et les joues donnaient à son visage large et grêlé une expression indescriptible. Il portait une chemise rouge, un peignoir kirghize et de larges pantalons cosaques. Le premier (comme je l'appris plus tard) était le caporal déserteur Béloborodov; le second, Afanassy Sokolov, dit Flottauvent (30), un criminel déporté, trois fois évadé des mines de Sibérie. Malgré les sentiments qui accaparaient toute mon inquiétude, la société dans laquelle le hasard me fit pénétrer distrayait vivement mon imagination. Mais Pougatchov me fit retrouver mes esprits en me posant une question : « Dis-moi, pour quelle affaire es-tu sorti d'Orenbourg? »

Il me vint une idée étrange : il me sembla que la Providence, m'ayant une deuxième fois amené vers Pougatchov, me donnait l'occasion d'exécuter mon projet. Je décidai de m'en servir, et, sans avoir pris le temps de réfléchir à ce que je venais de décider, je répondis à Pougatchov :

– J'allai au fort de Bélogorskoïé, libérer une orpheline qu'on maltraite là-bas.

Les yeux de Pougatchov étincelèrent.

— Qui c'est qui ose maltraiter une orpheline parmi mes gens? — s'écria-t-il. — Qu'il soit plus malin que le diable, il échappera pas à ma justice. Parle : qui c'est, le coupable?

— C'est Chvabrine, le coupable. — répondis-je. — Il retient prisonnière la jeune fille que tu as vue malade chez la femme du pape, et il veut l'épouser de force.

— Je vais lui montrer à Chvabrine, — dit Pougatchov d'un air terrible. — Il va apprendre ce que ça coûte de pas m'obéir et de maltraiter les gens. La potence.

— Laisse-moi dire un mot, — dit Flottauvent d'une voix rauque; — Chvabrine, tu t'es dépêché de le nommer commandant du fort, et maintenant, tu te dépêches de le pendre. T'as déjà offensé les cosaques quand tu leur as mis un noble comme chef; c'est pas la peine de faire peur aux nobles en les pendant au premier ragot.

— Méritent pas la pitié, méritent pas les honneurs! — dit le petit vieillard au ruban bleu. — C'est pas un malheur de le pendre, Chvabrine, et ça ferait pas de mal non plus de le questionner comme il faut, ce monsieur l'officier. Si il te reconnaît pas comme souverain, pourquoi il vient chercher ta justice, et si il te reconnaît, pourquoi est-ce que jusqu'au jour d'aujourd'hui, il est resté à Orenbourg avec tes rebelles? Tu voudrais pas le conduire à la chancellerie, qu'on allume un petit feu : j'ai comme l'impression que Sa Grâce est un espion des commandants d'Orenbourg.

La logique du vieux bandit me parut assez convaincante. Un frisson me parcourut le corps en songeant entre les mains de qui je me trouvais. Pougatchov remarqua mon trouble.

— Hein, Votre Noblesse? — me dit-il avec un clin d'œil. — Il parle vrai, je crois bien, mon feld-maréchal. Qu'est-ce t'en penses?

La raillerie de Pougatchov me rendit courage. Je répondis calmement que je me trouvais en son pouvoir et qu'il était libre de faire de moi ce qu'il voulait.

– C'est bon, – dit Pougatchov. – Maintenant, dis-nous comment ça va dans votre ville.

– Dieu soit loué, – répondis-je, – tout va bien.

– Tout va bien? – répéta Pougatchov. – Mais les gens, ils crèvent de faim.

L'usurpateur disait vrai; mais moi, par devoir de fidélité à mon serment, je me mis à l'assurer qu'il s'agissait là de vaines rumeurs et qu'Orenbourg conservait assez de provisions de toutes sortes.

– Tu vois bien, – intervint le petit vieillard, – il te ment à la face. Tous les fugitifs sont d'accord pour dire que c'est la mort et la famine à Orenbourg, qu'ils bouffent de la charogne, et encore, comme un repas de fête; et Sa Grâce, elle t'assure qu'y a tout en abondance. Si tu veux pendre Chvabrine, suspends-le à la même potence, ce petit gars, pour pas faire de jaloux.

Le discours du maudit vieillard parut faire hésiter Pougatchov. Par bonheur, Flottauvent se prit à contredire son camarade.

– Laisse, Naoumytch, – lui dit-il. – D'après toi, faudrait que pendre et égorger. Qu'est-ce que t'es comme guerrier? A te regarder, on se demande où qu'elle tient, ton âme. T'as déjà un pied dans la tombe, t'appelles la mort sur les autres. T'as pas assez de sang sur ta conscience?

– Et toi, t'es le petit Jésus? – répliqua Béloborodov. – Elle te vient d'où, toi, la miséricorde?

– Pour sûr, – répliqua Flottauvent, – moi aussi, j'ai péché, et ce bras-là (ici, il serra son poing osseux, se retroussa la manche et découvrit son bras poilu) et ce bras-là il est coupable, il a versé le sang des chrétiens. Mais j'ai tué mon adversaire et pas mon hôte. Au carrefour des grands

chemins et en sombre forêt, et pas chez moi, couché derrière le poêle. Avec la hache et la massue, pas les ragots de bonne femme.

Le vieillard se retourna et murmura : « Narines de bagne... »

– Qu'est-ce t'as à chuchoter, vieux barbon? – s'écria Flottauvent. – Je t'en foutrai des narines de bagne; attends un peu, ton temps viendra; tu vas voir, Dieu aidant, tu vas la sentir, l'odeur des tenailles... Et d'ici là, ta gueule, que je t'arrache pas ta barbichette!

– Messieurs les iénéraux! – s'exclama Pougatchov d'un air grave. – Ça suffit, avec vos querelles. Si tous les chiens d'Orenbourg gigotent sous même gibet, c'est point malheur, mais c'est malheur si nos mâtins à nous entre eux se bouffent. Allez, faites la paix.

Flottauvent et Béloborodov restèrent muets, se fixant l'un l'autre d'un air menaçant. Je vis qu'il était nécessaire de changer une conversation susceptible de se terminer pour moi d'une façon fort peu favorable et, me tournant vers Pougatchov, je lui dis d'un ton joyeux :

– Au fait! j'allais oublier de te remercier pour le cheval et la pelisse. Sans toi, je ne serais jamais arrivé, je serais mort de froid en route.

Mon subterfuge réussit. Pougatchov se dérida.

– Qui paie sa dette s'honore, – dit-il en clignant des yeux et me jetant un regard entendu. – Maintenant, raconte-moi qu'est-ce que t'en as à faire de cette jeune fille qui se fait maltraiter par Chvabrine? Ça serait-y pas le béguin de ton cœur de guerrier? Hein?

– C'est ma fiancée, – répondis-je à Pougatchov, voyant que le temps revenait au beau fixe et qu'il n'y avait plus de raison de cacher la vérité.

– Ta fiancée! – s'écria Pougatchov. – Mais pourquoi tu l'as pas dit avant? Mais on va te marier, et quel festin on va y faire! – Puis, en s'adressant à Béloborodov : – Dis donc, feld-

maréchal! Sa Noblesse et moi, on est de vieux amis; allez, à table pour le souper; la nuit porte conseil. Demain on va voir ce qu'on peut pour toi.

J'aurais été heureux de refuser l'honneur d'une pareille invitation, mais il n'y avait rien à faire. Deux charmantes cosaques, les filles du propriétaire de l'isba, recouvrirent la table d'une nappe blanche, apportèrent du pain, de la soupe de poisson ainsi que plusieurs bouteilles de vin et de bière et, pour la seconde fois, je partageai la table de Pougatchov et de ses effrayants compagnons.

L'orgie dont je fus le témoin involontaire se prolongea tard dans la nuit. Enfin, l'ivresse commença d'avoir raison des convives. Pougatchov se mit à somnoler sur son siège; ses compagnons se levèrent et me firent signe de le laisser. Je sortis avec eux. Sur ordre de Flottauvent, une sentinelle me mena jusqu'à l'isba de la chancellerie où je retrouvai Savéliitch et où l'on m'enferma avec lui. Mon chaperon était tellement stupéfait de tout ce qui se passait qu'il ne me fit aucune question. Il se coucha dans le noir, gémit et soupira pendant longtemps; enfin, il se mit à ronfler et je m'abandonnai à des réflexions qui, de toute la nuit, ne me laissèrent pas une minute de sommeil.

A l'aube, on vint m'appeler de la part de Pougatchov. Je me rendis chez lui. A la porte se tenait une voiture attelée de trois chevaux tatars. Les gens s'amassaient dans la rue. A l'entrée, je tombai sur Pougatchov : il était vêtu pour la route, en manteau de fourrure et en toque kirghize. Ses interlocuteurs de la veille l'entouraient, se donnant un air de servilité qui contredisait fortement ce dont j'avais été témoin. Pougatchov me salua gaiement et me fit asseoir avec lui dans sa voiture.

Nous nous installâmes. « Au fort de Bélogors-

koïé! » – dit Pougatchov au Tatar large d'épaules qui conduisait debout son équipage. Mon cœur battait la chamade. Les chevaux s'ébranlèrent, la clochette se mit à tinter, la voiture s'élança...

« Arrêtez, arrêtez! » – cria une voix qui ne m'était que trop connue, – et je découvris Savéliitch qui courait à notre rencontre. Pougatchov donna l'ordre d'arrêter. « Mon bon Piotr Andréitch! – criait mon chaperon. – M'abandonne pas dans ma vieillesse au milieu de ces salig... » – « Ah, vieux barbon! – lui dit Pougatchov. – Comme on se retrouve. Allez, mets-toi sur le siège du cocher. »

« Merci, Votre Majesté, merci, mon père! – répétait Savéliitch en s'asseyant. – Dieu te donne cent ans de vie que tu m'as recueilli, pauvre vieillard, et m'as donné consolation. Toute ma vie, je vais prier pour toi, et jamais plus je t'en parlerai, de la pelisse de lièvre. »

Cette pelisse de lièvre pouvait finir par fâcher Pougatchov pour de bon. Par bonheur, l'usurpateur n'entendit pas, ou méprisa peut-être, cette allusion déplacée. Les chevaux se lancèrent au galop; les gens dans la rue s'arrêtaient et s'inclinaient jusqu'à la ceinture (31). Pougatchov hochait la tête des deux côtés. Une minute plus tard, nous sortions du bourg et galopions sur une plaine sans obstacle.

Il est aisé d'imaginer ce que je ressentais en cet instant. D'ici quelques heures, je devais voir celle que je croyais déjà avoir perdue. Je me représentais le moment de nos retrouvailles... Je pensais aussi à cet homme entre les mains duquel se trouvait mon destin et qui, par un étrange concours de circonstances, était mystérieusement lié à moi. Je me souvenais de l'imprévisible cruauté, des sanguinaires habitudes de celui qui voulait être le libérateur de ma bien-aimée! Pougatchov ignorait qu'elle était la fille du capitaine Mironov; dans un accès de haine, Chvabrine pouvait

tout lui découvrir; Pougatchov avait bien d'autres moyens de connaître la vérité... Qu'en serait-il alors de Maria Ivanovna? Des frissons me parcouraient le corps, les cheveux se dressaient sur ma tête...

Soudain, Pougatchov interrompit mes réflexions en me demandant :

– Alors, à quoi tu penses, Votre Noblesse?

– Comment ne pas penser? – lui répondis-je. – Je suis officier et je suis noble; hier encore, je me battais contre toi, et je suis en train de voyager avec toi dans une même voiture, et le bonheur de toute ma vie est entre tes mains.

– Et alors? – demanda Pougatchov. – Ça te fait peur?

Je répondis qu'il m'avait déjà gracié une fois, et que j'espérais non seulement sa grâce, mais aussi son aide.

– Et t'as raison, sans blague, t'as raison! – dit l'usurpateur. – T'as vu que mes gars, ils te regardaient de travers? Et aujourd'hui encore, le vieux, il insistait que t'es un espion, et qu'il fallait te mettre à la torture et puis te pendre; mais moi, j'ai pas été d'accord, – ajouta-t-il en baissant la voix, pour que ni Savéliitch ni le Tatar ne pussent entendre, – parce que je me souviens du verre de vin et de la pelisse de lièvre. Tu vois que je suis pas aussi sanguinaire que vos pareils ils veulent bien le dire.

Je me souvins de la prise de Bélogorskoïé; mais je ne jugeai pas utile de le contredire et je restai donc muet.

– Qu'est-ce qu'on dit de moi à Orenbourg? – demanda Pougatchov après un court silence.

– On dit que tu donnes bien du fil à retordre; y a pas à dire, t'as fait parler de toi.

Le visage de l'usurpateur exprima une vanité satisfaite.

– Ouais! – dit-il d'un ton joyeux. – Je suis pas mal pour faire la guerre. Chez vous, à Orenbourg,

ils ont entendu parler de la bataille de Youzéeva? (32) Quarante iénéraux de tués, quatre armées de faites prisonnières. Qu'est-ce t'en penses, le roi de Prusse, il pourrait se mesurer avec moi?

La vantardise du bandit me parut plaisante.

– Et toi, qu'est-ce que tu en penses? – lui dis-je.

– Tu aurais raison de Frédéric?

– De Fédor Fédorovitch? Bah, pourquoi pas? Tu vois bien, vos iénéraux, je les bats, et eux, ils l'ont battu. Jusqu'à ce jour, les armes m'ont souri. Avec le temps, si ça va bien, je vais marcher sur Moscou.

– Tu veux marcher sur Moscou?

L'usurpateur réfléchit un petit peu et dit à mi-voix :

– Dieu seul le sait. Elle est pas large, ma route, j'ai peu de liberté (33). Mes gars, ils font les malins. C'est des filous. Faut que j'aie l'œil. Au premier revers, ils vont sauver leur cou avec ma tête.

– Voilà! – dis-je à Pougatchov. – Est-ce que tu ne ferais pas mieux de les laisser par toi-même, quand il est encore temps, et recourir à la mansuétude de notre souveraine?

Pougatchov eut un sourire amer.

– Non, – répondit-il; – c'est trop tard, pour mes remords. Y aura point de pitié pour moi. Je vais poursuivre comme j'ai commencé. Qui sait? Peut-être que ça peut réussir? Grichka Otrépiev, il a bien régné sur Moscou.

– Mais est-ce que tu sais comment il a fini? On l'a défenestré, massacré et brûlé, on a bourré un canon avec sa cendre, et puis on a tiré!

– Ecoute, – dit Pougatchov avec je ne sais quelle sauvage inspiration. – Je vais te raconter un conte qu'une vieille Kalmouke me racontait quand j'étais enfant. Une fois l'aigle demanda au corbeau : dis-moi, l'oiseau-corbeau, pourquoi tu vis trois cents ans sur la terre, et moi, je peux

vivre en tout que trente et trois ans? – C'est à cause, – lui répondit le corbeau –, que toi tu bois du sang frais, et moi, je mange de la charogne. L'aigle réfléchit : et si j'essayais de manger la même chose? D'accord. Alors, ils s'envolent, l'aigle et le corbeau. Voilà qu'ils voient un cheval crevé; ils descendent, ils s'assoient. Le corbeau se met à becqueter, et il becquette. L'aigle, il donne un coup de bec, il donne un autre coup de bec, il lève son aile et il dit au corbeau : non, frère corbeau, plutôt que de manger de la charogne pour trois cents ans, mieux vaut une fois boire le sang tout frais, et à Dieu vat! – alors, mon conte kalmouk?

– Il a de l'idée, – lui répondis-je. – Mais pour moi, vivre de vol et de meurtre, c'est becqueter de la charogne.

Pougatchov me considéra avec surprise et ne répondit rien. Nous nous tûmes tous les deux, plongé chacun dans nos propres pensées. Le Tatar entonna une monotone chanson. Savé-liitch, somnolant, se balançait sur son siège. La voiture volait sur le lisse chemin d'hiver... Soudain, je vis un village sur la rive abrupte du Yaïk, avec une palissade et un clocher – et, un quart d'heure plus tard, nous entrions dans le fort de Bélogorskoïé.

CHAPITRE DOUZIÈME

L'ORPHELINE

*Comme ainsi, le pommier, le nôtre,
Est de cime privé, de branches,
Comme ainsi, la princesse, la nôtre,
Est de père privée, de mère.
Point de mère, elle n'a, qui la pare –
Point de père qui la bénisse.*

Chanson de mariage.

Le traîneau s'arrêta devant le perron de la maison du commandant. Les gens reconnurent la clochette de Pougatchov et se précipitèrent en foule derrière nous. Chvabrine accueillit l'usurpateur sur le perron. Il était vêtu en cosaque et s'était laissé pousser la barbe. Le traître aida Pougatchov à sortir du traîneau, démontrant par de viles expressions sa joie et son zèle. En me voyant, il se troubla; mais il se reprit bientôt, me tendit la main et dit : « Toi aussi, tu es des nôtres? C'est pas trop tôt! » — Je me détournai de lui et ne répondis rien.

Mon cœur se serra quand nous nous retrouvâmes dans cette pièce depuis longtemps familière où le diplôme du défunt commandant restait toujours accroché au mur comme la mélancolique épitaphe du temps passé. Pougatchov s'assit sur le divan où Ivan Kouzmitch aimait à somnoler, bercé par les bougonnements de son épouse. Chvabrine lui servit de la vodka lui-même. Pougatchov en but un verre, et lui dit, en me désignant : « A Sa Noblesse aussi, fais-lui honneur ». Chvabrine s'approcha de moi avec son plateau, mais je me détournai de lui pour la seconde fois. Il paraissait complètement perdu. Avec son flair habituel, il se doutait, bien sûr, que

Pougatchov était mécontent de lui. Il le craignait, et moi, il me regardait d'un air incrédule. Pougatchov s'informa de l'état du fort, des bruits qui couraient sur les troupes ennemies, et ainsi de suite, et d'un seul coup, il lui demanda : « Dis donc, mon vieux, qu'est-ce que c'est que cette jeune fille que t'enfermes sous bonne garde ? Montre-la-moi un peu ».

Chvabrine pâlit comme un mort. « Majesté, – dit-il d'une voix tremblante... – Majesté, elle n'est pas enfermée sous bonne garde... elle est malade... elle repose dans sa chambre. »

« Mène-moi la voir », – dit l'usurpateur en se levant. Il n'y avait plus moyen de se dérober. Chvabrine emmena Pougatchov dans la chambre de Maria Ivanovna. Je les suivis.

Chvabrine s'arrêta dans l'escalier. « Majesté! – dit-il. – Vous pouvez demander de moi tout ce que vous désirez; mais interdisez à un étranger d'entrer dans la chambre de mon épouse ».

Je me mis à trembler. « Quoi, t'es marié? » – dis-je à Chvabrine, tout prêt à l'étriper.

– Tout doux! – m'interrompit Pougatchov. – Ça, ça me regarde. Et toi, – poursuivit-il en se tournant vers Chvabrine, – fais pas le malin et te fais pas prier : qu'elle soit ta femme ou non, moi, je mène chez elle qui je veux. Suis-moi, Votre Noblesse. »

A la porte de la chambre, Chvabrine s'arrêta de nouveau et dit d'une voix entrecoupée : « Majesté, je vous préviens, elle est en pleine fièvre, et voilà trois jours qu'elle délire sans répit.

– Ouvre! » dit Pougatchov.

Chvabrine se mit à fouiller dans ses poches et dit qu'il avait oublié la clé. Pougatchov donna un coup de pied dans la porte; la serrure céda; la porte s'ouvrit, nous entrâmes.

Je regardai et je restai figé. A même le sol, en robe de paysanne déchirée, était assise Maria Ivanovna, pâle, maigre, échevelée. A côté d'elle se

trouvait une cruche d'eau recouverte d'un quignon de pain. A ma vue, elle sursauta et se mit à crier. Ce qu'il en devint de moi, alors, je ne m'en souviens plus.

Pougatchov regarda Chvabrine et dit, dans une amère raillerie : « Il est beau, ton hôpital! » – Puis, s'approchant de Maria Ivanovna : « Dis-moi, ma belle, pourquoi ton mari il te punit? c'est quoi, ta faute?

– Mon mari! – répéta-t-elle. – Ce n'est pas mon mari! Jamais je ne serai sa femme! Je préfère mourir, et je mourrai, si personne ne me libère. »

Pougatchov lança sur Chvabrine un regard menaçant : « Et tu as osé me tromper! – lui dit-il. – Est-ce que tu sais, vaurien, ce que tu mérites? »

Chvabrine tomba à genoux... A cet instant, le mépris étouffa en moi tous les sentiments de haine et de colère. Avec dégoût, je considérai un noble qui se traînait aux pieds d'un cosaque déserteur. Pougatchov se radoucît. « Je te fais grâce pour cette fois, – dit-il à Chvabrine; – mais sache qu'à la première faute, on se souviendra aussi de celle-là ». Puis il se tourna vers Maria Ivanovna et lui dit avec tendresse : « Tu peux sortir, la belle, je t'offre la liberté; le souverain, c'est moi. »

Maria Ivanovna lui lança un regard rapide et devina qu'elle se trouvait en face de l'assassin de ses parents. Elle se couvrit le visage de ses deux mains et tomba inanimée. Je me précipitai vers elle; mais, à cet instant, ma vieille connaissance, Palachka, se faufila dans la chambre avec courage et se mit à soigner sa maîtresse. Pougatchov sortit et nous nous retrouvâmes tous les trois au salon.

– Alors, Votre Noblesse? – dit Pougatchov en riant. – On l'a libérée, la belle! Qu'est-ce t'en penses, faut envoyer chercher le pape, pour qu'il

marie sa nièce? Je crois que je serai son père pour le mariage (34), et Chvabrine son garçon d'honneur; on boit des bonnes choses, on mange à portes closes!

Ce que je redoutai finit par arriver. Chvabrine, entendant cette proposition de Pougatchov, éclata. « Majesté! – s'écria-t-il hors de lui. – Je suis coupable, je vous ai menti; mais Griniov vous trompe aussi. Cette jeune fille n'est pas la nièce du pape, elle est la fille d'Ivan Mironov, qui a été exécuté à la prise du fort. »

Pougatchov fixe sur moi ses yeux de feu.

– Et ça, c'est quoi, encore? – me demanda-t-il, stupéfait.

– Chvabrine t'a dit la vérité, – répondit-je fermement.

– Tu me l'avais pas dit, ça, – remarqua Pougatchov dont le visage s'assombrit.

– Réfléchis toi-même, – lui répondis-je, – est-ce que je pouvais déclarer devant tes gens que la fille de Mironov était en vie? Mais ils l'auraient massacrée. Rien n'aurait pu la sauver!

– Et ça aussi, c'est vrai, – dit Pougatchov en riant. – Mes ivrognes l'auraient pas épargnée, la pauvre jeune fille. Elle a bien fait, la femme du pape, quand elle les a trompés.

– Ecoute, – continuai-je en voyant ses bonnes dispositions. – Comment t'appeler, je ne sais pas, et je ne veux pas le savoir... Mais Dieu m'est témoin, je serai heureux de te payer de ma vie ce que tu as fait pour moi. Seulement, n'exige pas ce qui serait contre mon honneur et ma foi de chrétien. Tu es mon bienfaiteur. Termine comme tu as commencé : laisse-moi partir, avec la pauvre orpheline, là où Dieu nous guidera. Et nous, où que tu sois, et quoi qu'il t'arrive, nous allons prier tous les jours pour le salut de ton âme de pécheur...

Il me sembla que l'âme austère de Pougatchov était touchée.

– Qu'il en soit comme tu veux! – dit-il. – Châtier c'est châtier, gracier c'est gracier : telle est ma coutume. Prends-toi ta belle; emmène-la où tu veux, et que Dieu vous donne amour et raison.

Ici, il se tourna vers Chvabrine et lui ordonna de me remettre un laissez-passer pour tous les postes et tous les forts en son pouvoir. Chvabrine, complètement anéanti, restait comme pétrifié. Pougatchov voulut inspecter le fort. Chvabrine l'accompagna, et moi, je restai, sous prétexte de faire les préparatifs pour le départ.

Je courus dans la chambre. Les portes étaient fermées. Je frappai. « Qui est là? » – demanda Palachka. Je me nommai. La petite voix de Maria Ivanovna retentit de derrière la porte. « Attendez, Piotr Andréitch. Je suis en train de me changer. Allez chez Akoulina Pamfilovna, j'y serai dans une minute. »

Je m'exécutai et me rendis donc chez le père Guérassime. Sa femme et lui s'élancèrent à ma rencontre. Savéliitch les avait déjà prévenus. « Bonjour, Piotr Andréitch, – disait la femme du pope. – Il nous a permis de nous revoir, le Bon Dieu. Comment ça va? Et nous, hein, chaque jour on parlait de vous. Et Maria Ivanovna, hein, qu'est-ce qu'elle a souffert, en votre absence, ma pauvre petite!... Et dites-moi, mon bon, comment est-ce que vous êtes ami avec Pougatchov? Comment est-ce qu'il vous a pas trucidé? Enfin, c'est déjà ça qu'il a fait de bien, ce bandit. » – « Ça va, la vieille, – l'interrompit le père Guérassime. – Tu sais, alors, tais-toi. A langue leste, point de grâce. Mon bon Piotr Andréitch! entrez, je vous en prie. Ça fait bien longtemps qu'on ne s'est vus. »

Akoulina Pamfilovna se mit à préparer un repas à la fortune du pot, sans se taire une seconde. Elle me raconta par quels moyens Chvabrine les avait obligés à lui livrer Maria Ivanovna; comment Maria Ivanovna pleurait et

ne voulait pas les quitter; comment Maria Ivanovna avait toujours gardé contact avec elle à travers Palachka (une fille dégourdie, qui menait par le bout du nez même Maximytch); comment elle lui avait conseillé de m'écrire une lettre, et ainsi de suite. A mon tour, je lui racontai brièvement mon histoire. Le pope et son épouse se signaient en entendant que Pougatchov était au courant de leur tromperie. « Dieu est avec nous! – disait Akoulina Pamfilovna. – Que Dieu détourne l'orage. Et Alexeï Ivanytch, hein? y a pas à dire : il est bien, celui-là! » Au même instant, la porte s'ouvrit et Maria Ivanovna entra, un pâle sourire sur le visage. Elle avait abandonné son habit de paysanne, retrouvant une robe simple et charmante.

Je saisis sa main, et pendant longtemps, je ne pus prononcer une parole. Nous nous taisions tous deux, dans la plénitude de notre cœur. Nos hôtes sentirent qu'ils étaient de trop et nous laissèrent. Nous restâmes seuls. Tout était oublié. Nous parlions et ne pouvions nous rassasier de parler. Maria Ivanovna me raconta tout ce qui lui était arrivé depuis la prise du fort, elle me décrivit toute l'horreur de sa situation, les épreuves auxquelles l'avait soumise le monstrueux Chvabrine. Nous nous souvînmes aussi de l'heureux temps passé... Nous pleurions tous les deux... Enfin, je me mis à lui expliquer mes propositions. Rester dans un fort soumis à Pougatchov et dirigé par Chvabrine, cela lui était impossible. A Orenbourg, on ne pouvait même y songer, vu les malheurs du siège qu'il supportait. Il ne lui restait au monde personne qui lui fût proche. Je lui proposai d'aller dans le village de mes parents. Elle commença par hésiter : les mauvaises dispositions de mon père l'effrayaient. Je la rassurai. Je savais que mon père considérerait comme un bonheur, et qu'il se ferait un devoir, d'accueillir la fille d'un valeureux soldat

mort pour sa patrie. « Douce Maria Ivanovna, – lui dis-je enfin. – Je te considère comme ma femme. Des circonstances merveilleuses nous ont unis pour toujours : rien au monde ne peut nous séparer ». Maria Ivanovna m'écouta simplement, sans feinte pudeur, sans objections affectées. Elle sentait que son destin était lié au mien. Mais elle répéta qu'elle ne pourrait être ma femme qu'avec l'accord de mes parents. Je ne la contredis pas. Nous nous embrassâmes avec fougue, avec sincérité – et c'est ainsi que tout fut décidé entre nous.

Une heure plus tard, le sous-officier m'apportait le laissez-passer signé par les gribouillages de Pougatchov et m'appelait de sa part. Je le trouvai prêt à reprendre la route. Je ne peux expliquer ce que je sentais en faisant mes adieux à cet homme effrayant, ce monstre, ce bandit pour tout le monde sauf pour moi-même. Pourquoi ne pas dire le vrai ? A cet instant, une vive compassion me poussait vers lui. Je désirais de toute mon âme l'arracher à ce milieu de bandits qu'il commandait, et lui sauver la vie, tant qu'il n'était pas trop tard. Chvabrine et la foule amassée près de nous m'empêchèrent d'exprimer tout ce dont mon cœur débordait.

Nous nous quittâmes en amis. Pougatchov, remarquant dans la foule Akoulina Pamfilovna, la menaça avec son doigt et lui lança un coup d'œil entendu ; puis, il s'installa dans son traîneau, donna l'ordre d'aller à Berda et, lorsque ses chevaux s'ébranlèrent, il sortit une dernière fois la tête de son traîneau et me cria : « Adieu, Votre Noblesse ! Peut-être qu'on se reverra encore!... » – Et, de fait, nous nous revîmes, mais dans quelles circonstances!...

Pougatchov partit. Longtemps, je fixai la steppe blanche sur laquelle glissait son équipage. La foule se dispersa. Chvabrine disparut. Je rentra chez le prêtre. Tout était prêt pour notre

départ; je ne voulais plus attendre. Nos biens furent rangés dans le vieux tombereau du commandant. Les cochers attelèrent les chevaux en un instant. Maria Ivanovna alla faire ses adieux aux mânes de ses parents, enterrés derrière l'église. Je voulus l'accompagner, mais elle me demanda de la laisser seule. Elle revint quelques minutes plus tard, les yeux rougis de larmes silencieuses. Le tombereau fut avancé. Le père Guérassime et sa femme sortirent sur le perron. Nous nous installâmes dans le tombereau à trois : Maria Ivanovna, Palachka et moi-même. Savéliitch grimpa sur le siège du cocher. « Adieu, Maria Ivanovna, ma jolie, adieu, Piotr Andréitch, mon faucon de lumière! – disait la bonne Akoulina Pamfilovna. – Bonne route, et que Dieu vous donne le bonheur à tous les deux! » Nous partîmes. A une fenêtre de la maison du commandant, je vis Chvabrine, debout. Son visage exprimait une lugubre haine. Je ne voulus pas triompher d'un ennemi anéanti et je détournai les yeux. Enfin, nous passâmes sous les portes et nous laissâmes à tout jamais le fort de Bélogorskoïé.

CHAPITRE TREIZIÈME

L'ARRESTATION

*Or, ne vous fâchez point, mais le devoir m'oblige :
Il faut qu'à la prison, Monsieur, je vous dirige.
— Faites donc, je suis prêt. Pourtant, j'ose espérer
Qu'à m'expliquer avant vous m'autoriserez.*

Kniajnine (35).

Réuni par un hasard si providentiel avec la jeune fille bien-aimée pour laquelle, encore le matin, je m'inquiétais si douloureusement, je ne parvenais pas à me persuader moi-même que ce qui m'était arrivé n'était pas un rêve vain. Maria Ivanovna, d'un air mélancolique, tournait ses yeux tantôt sur moi tantôt sur la route, paraissant ne pas avoir eu le temps de revenir à elle et de retrouver tous ses esprits. Nous nous taisions. Nos cœurs étaient par trop épuisés. Deux heures se passèrent sans que nous nous en rendissions compte, et nous nous retrouvâmes au fort voisin, lui aussi aux mains de Pougatchov. Là, nous changeâmes nos chevaux. A la vitesse avec laquelle on les attela, à la prévenance empressée du Cosaque barbu que Pougatchov avait nommé commandant, je vis, grâce aux bavardages du cocher qui nous avait conduits, qu'on me prenait pour un favori de Sa Majesté.

Nous continuâmes notre route. Il commençait à faire nuit. Nous approchâmes d'une petite ville où, d'après le commandant barbu (36), se trouvait un fort détachement qui cherchait à rejoindre l'usurpateur. Des sentinelles nous arrêterent. A la question « Qui va là? », le cocher répondit d'une voix retentissante : « Le compère à Sa

Majesté, et sa jolie commère ». Soudain, une foule de hussards nous entoura avec des jurons terribles : « Sors de là, compère du diable! – me dit un maréchal des logis moustachu. – On va t'en faire, une fête, avec ta jolie commère! »

Je sortis du traîneau et j'exigeai qu'on me menât vers le chef. En voyant un officier, les soldats cessèrent leurs cris. Le maréchal des logis me mena chez le major. Savéliitch ne me quittait pas d'une semelle, répétant dans sa barbe : « Le compère à Sa Majesté, ben, dis donc!... On sort du feu, on tombe à l'eau... Seigneur Tout-Puissant, comment est-ce que ça va se terminer? » Le traîneau nous suivit au pas.

Cinq minutes plus tard, nous arrivions à une petite maison, vivement éclairée. Le maréchal des logis nous laissa sous bonne garde et partit m'annoncer. Il revint tout de suite et me déclara que Sa Haute Noblesse n'avait pas le temps de me recevoir, qu'il avait donné l'ordre de me mener en prison, et la jolie commère, de l'amener chez lui.

– Qu'est-ce que ça veut dire? – m'écriai-je en furie. – Il est devenu fou, ou quoi?

– Je ne puis savoir, Votre Noblesse, – répondit le maréchal des logis. – Seulement Sa Haute Noblesse m'a donné l'ordre de mener Votre Noblesse en prison, et de conduire Madame Votre Noblesse chez Sa Haute Noblesse, Votre Noblesse.

Je me précipitai sur le perron. Les sentinelles ne songèrent pas à me retenir, et je m'engouffrai tout droit dans une pièce où cinq-six officiers de hussards jouaient à la banque. Le major taillait. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je le regardai et reconnus Ivan Ivanovitch Zourine, qui m'avait naguère plumé dans l'auberge de Simbirsk!

– Est-ce possible? – m'écriai-je. – Ivan Ivanytch! C'est toi?

– Bah, ça alors, Piotr Andréïtch! Par quels destins? D'où viens-tu? Salut, mon vieux. Tu veux pas ponter avec nous?

– Merci bien. Fais-moi plutôt donner un logement.

– Quel logement? Tu peux rester chez moi.

– Je ne peux pas : je ne suis pas seul.

– Eh bien, amène aussi ton camarade.

– Je ne suis pas avec un camarade; je suis... avec une dame.

– Avec une dame! Où est-ce que tu l'as dénichée? Ehé, mon vieux! (A ces mots, Zourine siffla d'une façon si expressive que tous ses compagnons éclatèrent de rire, et je me troublai complètement.)

– Bon, – continua Zourine. D'accord. On va te trouver un logement. Mais c'est dommage... On aurait fait la fête, comme dans le temps... Hé, petit! Pourquoi est-ce qu'ils amènent pas la jolie commère à Pougatchov? Elle fait sa tête de mule, ou quoi? Dis-lui qu'elle ait pas peur, le maître est drôlement bien, il lui fera pas de mal, et puis cogne-la un bon coup.

– Mais qu'est-ce que tu racontes? – dis-je à Zourine. – Quelle commère à Pougatchov? C'est la fille du défunt capitaine Mironov. Je l'ai tirée de captivité, et maintenant, je l'accompagne au village de mon père, où je vais la laisser.

– Comment? C'est toi qu'on vient de m'annoncer? Mais, attends, qu'est-ce que ça veut dire?

– Je vais tout te raconter. Mais, pour l'instant, va rassurer la pauvre jeune fille, tes hussards l'ont tout effrayée.

Zourine prit aussitôt ses dispositions. Il sortit lui-même s'excuser devant Maria Ivanovna du quiproquo involontaire et donna l'ordre au maréchal des logis de lui assigner le meilleur logement de la ville. Moi, je restai passer la nuit chez lui.

Nous dînâmes, et, quand nous fûmes seuls,

je lui racontai mes aventures. Zourine m'écoutait avec une grande attention. Quand j'eus terminé, il hocha la tête et dit : « Tout ça, c'est bien, mon vieux; la seule chose qui va pas, c'est ça : quel diable te pousse à te marier? Moi, comme officier et homme d'honneur, j'ai pas envie de te tromper : tu peux m'en croire, le mariage, c'est de la bêtise. Hein, mais qu'est-ce que t'en as à faire, de perdre ton temps avec une femme et de faire la nounou de petits loupis? Allez, arrête. Crois-moi, laisse-la, ta fille du capitaine. La route de Simbirsk, je l'ai nettoyée, elle est sans danger. Dès demain, envoie-la chez tes parents toute seule; et toi, reste dans mon régiment. C'est pas la peine que tu rentres à Orenbourg, tu vas encore te faire prendre par les mutins, et ça m'étonnerait que, cette fois-ci, tu puisses t'en débarrasser. Comme ça, ta bêtise d'amour va te passer toute seule, et tout sera comme il faut. »

Quoique je ne fusse pas entièrement de son avis, je sentis bien que le devoir de l'honneur exigeait ma présence dans l'armée impériale. Je décidai de suivre le conseil de Zourine : envoyer Maria Ivanovna au village, et rester dans son régiment.

Savéliitch vint pour me déshabiller; je lui déclarai qu'il devait être prêt dès l'aube à partir avec Maria Ivanovna. Il voulut s'entêter : « Comment ça, seigneur? Comment je pourrais t'abandonner? Qui c'est qui va rester avec toi? Qu'est-ce qu'ils vont dire, tes parents? »

Connaissant l'entêtement de mon chaperon, je décidai de le convaincre par la tendresse et la sincérité. « Mon bon ami, Arkhip Savéliitch! – lui dis-je. – Ne refuse pas, sois mon bienfaiteur; de serviteur, je n'en aurai plus besoin, mais je ne serai pas tranquille si Maria Ivanovna voyage sans toi. En la servant, tu me serviras aussi, parce que j'ai fermement décidé, dès que les circons-

tances le permettront, de me marier avec elle. »

Ici, Savéliitch leva les bras au ciel, d'un air d'indescriptible stupéfaction. « Te marier! – répéta-t-il. – L'enfant veut se marier? Mais ton père, qu'est-ce qu'il va dire, et ta mère, qu'est-ce qu'elle va penser? »

– Ils seront d'accord, à coup sûr, ils seront d'accord, – répondis-je, – quand ils connaîtront Maria Ivanovna. Et puis, je compte sur toi, aussi. Mon père et ma mère te font confiance : tu vas nous soutenir, n'est-ce pas? »

Le vieillard fut touché. « Oh, mon bon Piotr Andréitch! – répondit-il. – Bien que ça soit un peu tôt pour prendre femme, mais Maria Ivanovna est une si bonne demoiselle, que ça serait péché de perdre une occasion comme ça. Qu'il en soit comme tu veux! Je vais la raccompagner, cet ange du Bon Dieu, et, comme un esclave, je vais leur dire, à tes parents, qu'une fiancée comme ça, elle a même pas besoin de dot ».

Je remerciai Savéliitch et partis me coucher dans la même chambre que Zourine. Dans mon trouble et mon exaltation, je me mis à discuter. Zourine commença par me répondre volontiers, puis ses paroles se firent de plus en plus rares et décousues; à la fin, au lieu de répondre à je ne sais quelle question, il se mit à ronfler en sifflant. Je me tus et suivis bientôt son exemple.

Le lendemain matin, je me rendis chez Maria Ivanovna. Je lui fis part de mes propositions; elle reconnut leur justesse et les accepta aussitôt. Le régiment de Zourine devait quitter la ville le jour même. Il n'y avait pas à tarder. Je fis aussitôt mes adieux à Maria Ivanovna, non sans l'avoir confiée à Savéliitch et lui avoir remis une lettre pour mes parents. Maria Ivanovna éclata en sanglots. « Adieu, Piotr Andréitch! – dit-elle d'une voix douce. – Dieu seul peut savoir si nous nous reverrons; mais jamais je ne vous oublierai; jus-

qu'à la tombe, tu seras le seul à rester dans mon cœur. » Je ne pouvais rien répondre. Des étrangers nous entouraient. Je ne voulais pas devant eux m'abandonner aux sentiments qui m'agitaient. Enfin, elle partit. Triste et silencieux, je rentrai chez Zourine. Il voulut m'égayer; je cherchais à m'oublier; nous passâmes une journée joyeuse et bruyante et, au soir, nous partîmes en campagne.

C'était la fin février. L'hiver, qui avait rendu difficiles les opérations militaires, se passait, et nos généraux se préparaient à une action commune. Pougatchov restait toujours devant Orenbourg. Entre-temps, autour de lui, nos détachements se réunissaient et approchaient de tous côtés du repaire des assassins. A la vue de nos troupes, les villages révoltés se rendaient à discrétion: les bandes de brigands fuyaient partout devant nous et tout annonçait une fin prompte et heureuse.

Bientôt, devant le fort de Tatischeva, le prince Golitsyne écrasa Pougatchov, dispersa ses hordes, libéra Orenbourg et parut avoir porté à la révolte un coup ultime et décisif. A ce moment, Zourine avait été envoyé contre une bande de Bachkirs mutins qui se dispersèrent avant que nous pussions les voir. Le printemps nous bloqua dans un village tatar. Les rivières débordèrent, les routes se firent infranchissables. Dans notre inaction, nous nous consolions en pensant que cette guerre ennuyeuse et mesquine contre des bandits et des sauvages s'achèverait bientôt.

Mais Pougatchov ne fut pas pris. Il apparut dans les manufactures de Sibérie, y réunit de nouvelles bandes et recommença ses forfaits. Le bruit de ses succès se répandit à nouveau. Nous apprîmes la destruction des forts de Sibérie. Bientôt la nouvelle de la prise de Kazan et de sa marche sur Moscou inquiéta le commandement des armées qui somnolaient dans l'insouciance

en espérant l'épuisement du méprisable mutin. Zourine reçut l'ordre de traverser la Volga.

Je ne décrirai pas notre campagne ni l'achèvement de la guerre. Je dirai en peu de mots que les malheurs touchaient à leur comble. Nous traversions des villages pillés par les mutins, et, malgré nous, nous arrachions aux pauvres habitants ce qu'ils avaient eu le temps de sauver. Tout gouvernement avait cessé : les propriétaires se cachaient dans les bois. Les bandes de brigands commettaient partout leurs méfaits; les chefs de chaque détachement graciaient et punissaient à leur guise; l'état de cette immense contrée où sévissait l'incendie emplissait de frayeur... Dieu nous garde d'être témoins de la révolte russe, absurde et impitoyable (37)!

Pougatchov fuyait, poursuivi par Ivan Ivanovitch Mikhelson. Bientôt, nous apprîmes sa destruction totale. Zourine reçut la nouvelle de la capture de l'usurpateur en même temps que l'ordre de s'arrêter. Enfin, j'allais pouvoir retrouver mes parents. L'idée de les étreindre, de revoir Maria Ivanovna, dont je n'avais aucune nouvelle, m'emplissait de béatitude. Je sautais comme un enfant. Zourine riait et disait, en haussant les épaules : « Non, tu t'en sortiras pas, tu vas te marier! pour rien, tu vas te perdre! »

Et cependant, un sentiment étrange empoisonnait ma joie : l'idée du scélérat, souillé du sang de tant de victimes innocentes, et de l'exécution qui l'attendait, m'inquiétait malgré moi : « Emélia, Emélia (38)! – pensais-je avec tristesse; – pourquoi ne t'es-tu pas jeté sur une baïonnette, n'es-tu pas mort sous la mitraille? C'était le mieux que tu pouvais trouver ». Qu'auriez-vous voulu faire? Je ne pouvais penser à lui sans penser à la grâce qu'il m'avait accordée dans l'une des plus effroyables minutes de sa vie et à la libération de ma fiancée d'entre les mains du scélérat Chvabrine.

Zourine m'accorda un congé. Dans quelques jours, je devais me retrouver dans ma famille, revoir Maria Ivanovna... Soudain, un orage inattendu me frappa.

Le jour fixé pour mon départ, à la minute même où je me préparai à prendre la route, Zourine entra chez moi, tenant un papier dans ses mains, avec un air d'extrême souci. Quelque chose me piqua au cœur. Je pris peur, ne sachant moi-même pourquoi. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demandai-je avec inquiétude. « Un petit désagrément, » répondit-il en me tendant le papier. – Lis ce que je viens de recevoir ». Je me mis à le lire c'était un ordre secret à tous les chefs de détachement pour m'arrêter, où que je me trouvasse, et m'envoyer immédiatement sous bonne garde, à Kazan, à la Commission d'Enquête instituée pour l'affaire de Pougatchov.

C'est tout juste si le papier ne me tomba pas des mains. « Il n'y a rien à faire ! – dit Zourine. – Mon devoir est d'obéir à cet ordre. Sans doute, le bruit de tes voyages d'amis avec Pougatchov est arrivé jusqu'au gouvernement, d'une façon ou d'une autre. J'espère que cette affaire n'aura aucune conséquence et que tu sauras te justifier devant la Commission. Allez, du courage, et vas-y. » Ma conscience était pure; je ne craignais pas un jugement; mais l'idée de retarder l'instant des douces retrouvailles, pour quelques mois peut-être, m'était effrayante. La charrette était prête. Zourine me dit adieu en ami. On me fit monter. Deux hussards, sabre au clair, s'installèrent autour de moi, et je partis par la grand-route.

CHAPITRE QUATORZIÈME

LES JUGES

*Rumeur de la foule,
Rumeur de la houle.*

Proverbe.

J'étais sûr que la faute de tout cela était mon absence sans permission d'Orenbourg. Je pouvais me justifier facilement : les coups de main étaient, à cette époque, non seulement autorisés, mais encouragés par tous les moyens. Je pouvais être accusé d'un excès de témérité, non de désobéissance. Mais mes relations amicales avec Pougatchov pouvaient être prouvées par un grand nombre de témoins, et devaient sembler, à tout le moins, fort suspectes. Pendant tout le chemin, je réfléchis aux questions qui m'attendaient, je pesai mes réponses et décidai de faire part à mes juges de la pure vérité, comptant que ce moyen de me justifier était le plus simple en même temps que le plus sûr.

J'arrivai dans une Kazan déserte et incendiée. Les rues étaient bordées, à la place des maisons, d'amas de ruines calcinées; des murs se dressaient, noircis de fumée, privés de toits et de fenêtres. Telles étaient les traces laissées par Pougatchov! On me conduisit à la forteresse, restée intacte au milieu de la cité brûlée. Les hussards me confièrent à l'officier de garde. Celui-ci fit appeler le forgeron. On me mit les chaînes aux pieds, on les souda complètement. Puis on m'emmena à la prison où l'on m'enferma

tout seul dans une sorte d'étroite et sombre tanière, avec des murs nus et une petite fenêtre fermée par un grillage de fer.

Un tel début n'augurait rien de bon. Pourtant, je ne perdis ni courage ni espoir. J'eus recours à la consolation de tous les affligés et, ayant pour la première fois connu la douceur d'une prière s'exhalant d'un cœur pur mais déchiré, je m'endormis tranquillement, sans me soucier de ce qu'il en serait de moi.

Le lendemain, le geôlier me réveilla en me déclarant que la Commission me demandait. Deux soldats m'emmenèrent à travers une cour dans la maison du commandant, s'arrêtèrent dans le vestibule et me laissèrent entrer tout seul dans les chambres intérieures.

J'entrai dans une salle assez grande. A une table couverte de papiers, deux hommes étaient assis : un général âgé, à l'aspect sévère et froid, et un jeune capitaine de la garde, d'environ vingt-huit ans, au visage très agréable, à l'allure souple et dégagée. A une table à part, près de la fenêtre, se trouvait un secrétaire, la plume derrière l'oreille, penché sur le papier, prêt à noter ma déposition. L'interrogatoire commença. On me demanda mon nom et mon rang. Le général voulut savoir si je n'étais pas le fils d'Andréï Pétrovitch Griniov. A ma réponse, il répliqua d'un air menaçant : « Dommage qu'un homme si honorable ait un si indigne fils ! » Je répondis tranquillement que, quelles que fussent les accusations qui pesaient contre moi, j'espérais les dissiper par une sincère explication de la vérité. Mon assurance lui déplut. « T'es un futé, mon vieux, – me dit-il en fronçant les sourcils ; – mais on en a vu des plus coriaces ! »

Alors, le jeune homme me demanda : à quelle occasion et à quel moment étais-je entré au service de Pougatchov et pour quelles missions m'utilisait-il ?

Je répondis avec colère que, comme noble et comme officier, je n'étais jamais entré au service de Pougatchov et que je ne pouvais accepter de lui aucune mission.

— Comment se fait-il, — répliqua mon interrogateur, — qu'un noble et un officier ait pu être le seul à être gracié par Pougatchov, alors que tous ses camarades étaient sauvagement assassinés? Comment se fait-il que ce même noble et officier festoie en bon ami avec les mutins, recevant du premier de ces scélérats des cadeaux, une peau de mouton, un cheval et un demi-rouble d'argent? D'où est née une si étrange amitié, et sur quoi repose-t-elle, si ce n'est sur la trahison, ou du moins sur une méprisable et criminelle lâcheté?

Je fus profondément offensé par les paroles de l'officier de la garde et je commençai à me justifier avec fougue. Je racontai comment j'avais fait connaissance de Pougatchov dans la steppe, pendant la tempête de neige; comment, à la prise de Bélogorskoïé, il m'avait reconnu et épargné. Je dis qu'il était vrai que je n'avais pas refusé la pelisse et le cheval offerts par l'usurpateur; mais que j'avais défendu le fort de Bélogorskoïé contre le scélérat jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, j'en appelai à mon général qui pouvait témoigner de mon zèle pendant le désastreux siège d'Orenbourg.

Le sévère vieillard prit une lettre ouverte sur la table et se mit à la lire à haute voix :

« A la question de Votre Excellence au sujet de l'aspirant Griniov apparemment mêlé aux présents troubles et qui serait entré avec le scélérat dans des relations interdites par le service et contraires au devoir du serment, j'ai l'honneur de déclarer : ledit aspirant Griniov s'est trouvé en service à Orenbourg depuis le début du mois d'octobre de l'an passé, 1773, jusqu'au 24 février de la présente année, date à laquelle il a quitté la

ville et ne s'est plus présenté depuis sous mes ordres. Or, nous avons appris de transfuges qu'il s'était trouvé dans le bourg de Pougatchov et s'était rendu avec lui au fort de Bélogorskoïé, où il servait auparavant; pour ce qui concerne sa conduite, je puis... » Ici, il interrompit sa lecture, et me dit d'un ton menaçant : « Qu'est-ce que tu diras maintenant pour ta défense? »

Je voulus continuer comme j'avais commencé et expliquer mes liens avec Maria Ivanovna aussi sincèrement que tout le reste. Mais soudain, je sentis un dégoût insurmontable. Il me vint à l'esprit que si je la nommais, la Commission exigerait d'elle un témoignage; et l'idée de la mêler aux viles calomnies de scélérats pour l'obliger elle-même à une confrontation avec eux – cette terrible perspective me saisit si fort que je me troublai et finis par m'embrouiller.

Mes juges, qui commençaient, semblait-il, à écouter mes réponses avec une certaine bienveillance, trouvèrent dans mon trouble une confirmation de leurs soupçons. Le capitaine de la garde exigea qu'on me confrontât au dénonciateur principal. Le général donna l'ordre d'appeler *le scélérat d'hier*. Je me tournai vivement vers la porte, attendant l'apparition de mon accusateur. Quelques minutes plus tard, des chaînes résonnèrent, les portes s'ouvrirent, et je vis... Chvabrine. Je fus stupéfait de sa transformation. Il était terriblement pâle et maigre. Ses cheveux, naguère noirs comme du jais, avaient blanchi totalement; sa longue barbe était hirsute. Il répéta ses accusations d'une voix faible mais ferme. D'après ses dires, Pougatchov m'avait envoyé à Orenbourg comme espion; j'effectuais tous les jours des sorties afin de transmettre des nouvelles écrites sur tout ce qui se passait dans la ville; qu'enfin, j'avais, aux yeux de tous, passé à l'usurpateur, voyageant avec lui de fort en fort, m'efforçant de perdre par tous les moyens mes

compagnons de mutinerie, afin d'occuper leurs places et de profiter des récompenses que l'usurpateur distribuait. Je l'écoutai en silence et fus content d'une chose : le nom de Maria Ivanovna ne fut pas prononcé par le détestable scélérat, peut-être parce que son amour-propre souffrait de penser à celle qui l'avait refusé avec mépris; peut-être parce qu'en son cœur se cachait une étincelle du sentiment qui m'obligeait, moi aussi, à me taire, — d'une façon ou d'une autre, le nom de la fille du commandant de Bélogorskoïé ne fut pas prononcé en présence de la Commission. Je me renforçai encore plus dans mon intention : quand les juges demandèrent comment je pouvais rejeter les allégations de Chvabrine, je répondis que je m'en tenais à ma première explication, et que je ne pouvais me trouver d'autre moyen de me justifier. Le général donna l'ordre de nous faire sortir. Nous sortîmes ensemble. Je jetai sur Chvabrine un regard tranquille, mais je ne lui dis pas un mot. Il me fit un sourire haineux, et, relevant ses chaînes, il me devança et accéléra son allure. On me ramena en prison et l'on ne me fit plus subir aucun interrogatoire depuis lors.

Je ne fus pas témoin de ce qui me reste encore à apprendre au lecteur; mais, comme j'en ai souvent entendu le récit, les moindres détails s'en sont gravés dans ma mémoire, et il me semble que j'y fus présent sans qu'on pût m'y découvrir.

Mes parents accueillirent Maria Ivanovna avec cette sincère cordialité qui distinguait les gens du siècle passé. Ils voyaient une bénédiction du ciel dans l'occasion qui leur était offerte de donner refuge et amour à une pauvre orpheline. Bientôt, ils s'attachèrent à elle sincèrement, parce qu'on ne pouvait la connaître sans l'aimer. Mon père ne trouvait plus que mon amour était une vaine folie; et le seul souhait de ma mère

était que son Pétroucha épousât la fille du capitaine.

La nouvelle de mon arrestation frappa toute ma famille. Maria Ivanovna avait raconté si simplement à mes parents mon étrange amitié avec Pougatchov, que non seulement celle-ci ne les inquiétait pas, mais elle les faisait souvent rire de bon cœur. Mon père ne voulait pas croire que je pusse être mêlé à l'infâme révolte dont le but était le renversement de Sa Majesté et l'extermination de tout l'état de la noblesse. Il pressa sévèrement Savéliitch de questions. Mon chapeyron ne lui cacha point que son maître s'était trouvé invité par Pougatchov, et que le scélérat l'aimait bien quand même; mais il jura qu'il n'avait jamais entendu parler de quelque trahison que ce fût. Mes vieillards s'apaisèrent et se mirent avec impatience à attendre des nouvelles heureuses. Maria Ivanovna était bien inquiète, mais elle se taisait, car elle avait, au plus haut point, reçu les dons d'humilité et de prudence.

Il se passa quelques semaines... Soudain, mon père reçut de Pétersbourg une lettre de notre parent, le prince B. Le prince écrivait à mon sujet. Après une entrée en matière habituelle, il lui déclarait que les soupçons concernant ma participation aux complots des mutins, ne s'étaient, hélas, révélés que trop justes, qu'un châtiment exemplaire aurait dû me frapper, mais que la souveraine, par respect pour les mérites et l'âge avancé de mon père, avait décidé de gracier son fils criminel et, lui épargnant une exécution infamante, n'avait ordonné que de l'envoyer dans une contrée éloignée de Sibérie pour y rester déporté à vie.

Il s'en fallut de peu que mon père ne mourût sous ce coup brutal. Il perdit sa fermeté accoutumée, et sa douleur (muette, d'habitude) s'épancha en plaintes amères. « Comment! – répétait-il, sans plus se contrôler, – mon fils a pris part aux

complots de Pougatchov! Juste ciel, à quoi en suis-je arrivé! La souveraine lui épargne le châtimement! Mais est-ce que cela me soulage? Ce n'est pas le châtimement qui doit effrayer : mon aïeul est mort sur l'échafaud, en défendant ce qu'il jugeait le devoir sacré de sa conscience; mon père a souffert en même temps que Volynski et Khrouchtchov (39). Mais qu'un noble trahisse son serment, s'unisse avec des bandits, des assassins, des paysans en fuite!... Honte et déshonneur sur notre nom!... » Ma mère, effrayée par son désespoir, n'osait pleurer devant lui et s'efforçait de lui redonner courage en disant que les rumeurs sont peu fiables et l'opinion des gens fort changeante. Mon père était inconsolable.

Maria Ivanovna se torturait le plus. Sûre que je pouvais me justifier dès que je l'aurais voulu, elle devinait la vérité et se sentait coupable de mon malheur. Elle cachait ses larmes et ses tourments aux yeux de tous mais ne faisait que penser aux moyens qui pourraient me sauver.

Un soir, mon père était assis sur le divan, à feuilleter page après page le Calendrier de la Cour; mais ses pensées erraient au loin, et la lecture ne produisait pas sur lui son effet accoutumé. Il sifflotait une marche du temps passé. Ma mère, sans mot dire, tricotait un gilet de laine, et des larmes gouttaient de temps en temps sur son ouvrage. Soudain, Maria Ivanovna, qui brodait auprès d'eux, leur déclara qu'il lui était indispensable de partir pour Pétersbourg, et leur demanda de lui donner les moyens de faire le voyage. Ma mère en eut beaucoup de chagrin. « Pourquoi dois-tu aller à Pétersbourg? – dit-elle. – Est-ce que toi aussi, Maria Ivanovna, tu veux nous abandonner? » Maria Ivanovna répondit que son destin dépendait de ce voyage, qu'elle irait chercher aide et protection auprès de personnes influentes, comme la fille d'un homme qui avait donné sa vie par fidélité.

Mon père baissa la tête : chaque parole qui lui rappelait le soi-disant crime de son fils lui pesait et lui semblait un mordant reproche. « Vas-y, ma bonne! – lui dit-il en soupirant. – Ton bonheur, nous ne voulons pas le gêner. Que Dieu te trouve comme fiancé un homme bon et pas un traître déshonoré ». Il se leva et quitta la pièce.

Maria Ivanovna, restée seule avec ma mère, lui expliqua en partie ses projets. Ma mère l'étreignit en pleurant et pria Dieu pour le succès de son entreprise. Ils équipèrent Maria Ivanovna et, quelques jours plus tard, elle prit la route avec la fidèle Palachka et le fidèle Savéliitch qui, séparé de moi par la force des choses, se consolait au moins en pensant qu'il servait celle qui m'était promise.

Maria Ivanovna arriva sans encombre à Sofia et, ayant appris au relais de poste que la Cour se trouvait à Tsarskoié-Sélo (40), elle décida de s'y arrêter. On la logea dans un coin derrière un paravent. La femme du maître de poste lui parla aussitôt, lui apprit qu'elle était la nièce du chauffeur de la Cour et la mit au courant de tous les secrets du palais. Elle raconta à quelle heure la souveraine avait coutume de se lever, de prendre son café, de faire sa promenade; quels courtisans se trouvaient avec elle en ce moment, ce qu'elle avait daigné dire hier à sa table, qui elle avait reçu le soir, – bref, la conversation d'Anna Vlassievna valait bien des pages de chroniques d'histoire, et elle aurait été précieuse pour la postérité. Maria Ivanovna l'écoutait avec attention. Elles allèrent au parc. Anna Vlassievna lui racontait l'histoire de chaque allée, de chaque passerelle, et, après une bonne promenade, elles rentrèrent au relais très contentes l'une de l'autre.

Le lendemain matin, à la première heure, Maria Ivanovna se réveilla, s'habilla et, sans bruit, s'en fut au parc. La matinée était merveilleuse, le soleil illuminait la cime des tilleuls

jaunissants sous le souffle fraîchi de l'automne. Le large lac brillait, immobile. Les cygnes, s'éveillant, sortaient gravement des buissons qui ombrageaient le rivage. Maria Ivanovna se dirigea vers la belle prairie où l'on venait de dresser le monument en l'honneur des récentes victoires du comte Piotr Alexandrovitch Roumiantsev (41). Soudain, un petit chien blanc de race anglaise se mit à aboyer et se précipita sur elle. Maria Ivanovna prit peur et s'arrêta. Au même instant, elle entendit une agréable voix de femme : « N'ayez pas peur, elle ne vous mordra pas ». Et Maria Ivanovna vit une dame assise sur le banc qui faisait face au monument. Maria Ivanovna s'assit à l'autre extrémité du banc. La dame l'examinait avec attention; Maria Ivanovna, quant à elle, n'eut le temps de lui lancer que quelques regards de biais, mais elle la détailla tout entière, des pieds à la tête. Elle portait une robe blanche du matin, un bonnet de nuit et une liseuse. Elle paraissait âgée d'une quarantaine d'années. Son visage, plein et rose, exprimait le calme et la gravité tandis que ses yeux bleus et son léger sourire étaient remplis d'un charme indicible (42). La dame interrompit le silence la première.

- Vous n'êtes pas d'ici, sans doute? - dit-elle.
- Non, Madame. Je ne suis arrivée de province que d'hier.
- Vous êtes venue avec votre famille?
- Non, Madame. Je suis venue toute seule.
- Toute seule! Mais vous êtes encore si jeune.
- Je n'ai ni père ni mère, Madame.
- Vous êtes ici pour affaire, bien sûr?
- Oui, Madame. Je suis venue présenter une requête à Sa Majesté.
- Vous êtes orpheline : sans doute, vous plaignez-vous d'une injustice ou d'une offense?
- Non, Madame. Je suis venue demander une grâce et non une justice.

– Permettez-moi de vous demander, qui êtes-vous?

– Je suis la fille du capitaine Mironov.

– Du capitaine Mironov? Celui-là même qui commandait un des forts d'Orenbourg?

– Oui, Madame.

La dame semblait touchée.

– Excusez-moi, – dit-elle d'une voix encore plus douce, – si je me mêle de vos affaires, mais je fréquente la Cour; expliquez-moi en quoi consiste votre requête, et, peut-être, parviendrai-je à vous aider.

Maria Ivanovna se leva et la remercia respectueusement. Tout dans cette dame inconnue attirait le cœur et inspirait confiance. Maria Ivanovna sortit de sa poche un papier plié et le remit à sa protectrice inconnue, qui se mit à le lire en silence.

Elle lut d'abord d'un air attentif et bienveillant; mais soudain, son visage se transforma, et Maria Ivanovna, qui suivait des yeux le moindre de ses mouvements, s'effraya de l'expression sévère de ce visage, si calme et agréable une minute auparavant.

– Vous intercédez pour Griniov? – dit la dame d'un air glacial. – L'impératrice ne peut pas le pardonner. Il a passé à l'usurpateur non par ignorance ou par frivolité mais comme un vaurien immoral et dangereux.

– Ah, c'est pas vrai! – s'écria Maria Ivanovna.

– Comment, ce n'est pas vrai? – répliqua la dame, rouge de colère.

– C'est pas vrai, je vous jure, c'est pas vrai! Je sais tout, je vous raconterai tout. C'est pour moi seule qu'il a souffert tout ce qui lui est arrivé. Et s'il ne s'est pas justifié devant ses juges, c'est qu'il ne voulait que j'y sois mêlée. – Ici, avec passion, elle raconta tout ce dont mon lecteur est déjà au courant.

La dame l'écouta attentivement. « Où êtes-vous

descendue? » – lui demanda-t-elle à la fin; entendant que c'était chez Anna Vlassievna, elle dit en souriant : « Ah, je connais. Adieu, ne parlez à personne de notre rencontre. J'espère que vous n'aurez pas longtemps à attendre une réponse à votre lettre. »

A ces mots, elle se leva et s'enfonça sous l'allée couverte, pendant que Maria Ivanovna rentrait chez Anna Vlassievna, emplie d'une joyeuse espérance.

La maîtresse de maison la gronda pour cette promenade matinale en plein automne, mauvaise, disait-elle, pour la santé d'une jeune fille. Elle apporta le samovar, remplit les tasses et se remettait juste à ses interminables récits sur le palais, quand soudain, un carrosse de la Cour s'arrêta devant le perron et un valet impérial entra en déclarant que Sa Majesté daignait prier chez elle la demoiselle Mironov.

Anna Vlassievna en fut stupéfaite et se mit à s'agiter. « Ah, Seigneur mon Dieu! – s'écria-t-elle. – Sa Majesté vous demande à la Cour. Mais comment est-ce qu'elle a pu vous connaître? Mais, ma bonne, comment est-ce que vous allez vous présenter devant la souveraine? Je parie que vous savez même pas comment on marche, à la Cour... Il faudrait pas que je vous accompagne? Peut-être que quand même, je pourrai vous mettre en garde, un peu... Et comment vous irez, en robe de voyage? Il faudrait pas envoyer chercher la robe jaune à paniers chez la sage-femme? ». Le valet impérial déclara que Sa Majesté daignait souhaiter que Maria Ivanovna se présentât seule, et dans le costume où on l'aurait trouvée. Il n'y avait rien à faire : Maria Ivanovna s'installa dans le carrosse et s'en fut au palais, accompagnée par les conseils et les bénédictions d'Anna Vlassievna.

Maria Ivanovna sentait bien que notre destin allait se jouer; son cœur battait et défaillait.

Quelques minutes plus tard, le carrosse s'arrêta devant le palais. Maria Ivanovna gravit l'escalier en tremblant. Les portes s'ouvraient toutes grandes devant elle. Elle traversa une longue enfilade de pièces vides et éblouissantes; le valet impérial lui montrait le chemin. Enfin, il arriva devant des portes fermées, déclara qu'il allait l'annoncer, et la laissa toute seule.

La pensée de se trouver face à face avec l'impératrice l'effrayait tellement qu'elle avait du mal à tenir sur ses jambes. Une minute plus tard, les portes s'ouvrirent et elle pénétra dans le cabinet de toilette de la souveraine.

L'impératrice était à sa coiffeuse. Quelques courtisans l'entouraient, qui, respectueusement, laissèrent passer Maria Ivanovna. La souveraine se tourna vers elle avec tendresse, et Maria Ivanovna reconnut la dame avec laquelle elle s'était expliquée si sincèrement il y avait quelques minutes de cela. La souveraine la fit approcher et lui dit en souriant : « Je suis heureuse d'avoir pu tenir ma promesse et de répondre à votre requête. Votre affaire est terminée. Je suis sûre de l'innocence de votre fiancé. Voici la lettre que vous voudrez bien remettre vous-même à votre futur beau-père. »

Maria Ivanovna prit la lettre d'une main tremblante, éclata en sanglots et tomba aux pieds de l'impératrice, qui la releva et lui donna un baiser. La souveraine se mit à discuter avec elle. « Je sais que vous n'êtes pas riche, – dit-elle; – mais j'ai une dette envers la fille du capitaine Mironov. Ne vous inquiétez pas de l'avenir. Je vous établirai moi-même ».

Après tant de prévenances pour la pauvre orpheline, la souveraine lui permit de prendre congé. Maria Ivanovna partit dans le même carrosse de la Cour. Anna Vlassievna, qui attendait son retour avec impatience, l'assailit de questions auxquelles Maria Ivanovna répondit

comme elle put. Anna Vlassievna, quoiqu'elle fût mécontente de son manque de mémoire, voulut bien l'attribuer à sa timidité provinciale et lui pardonna magnanimement. Le jour même, sans avoir eu la curiosité de regarder Pétersbourg, Maria Ivanovna reprit le chemin du village...

Ici s'arrêtent les carnets de Piotr Andréévitch Griniov. On sait, d'après les récits de sa famille, qu'il fut libéré à la fin de l'année 1774, sur ordre personnel de l'impératrice; qu'il assista à l'exécution de Pougatchov qui le reconnut dans la foule et lui fit un signe de tête, avant que celle-ci, quelques instants plus tard, morte et sanguinolente, ne fût exhibée devant le peuple. Bientôt après, Piotr Andréévitch épousa Maria Ivanovna. Leur descendance continue de prospérer dans le gouvernement de Simbirsk. — A une trentaine de verstes de ***, se trouve un village partagé entre dix propriétaires. Dans l'une des ailes de la demeure seigneuriale, on peut voir la lettre manuscrite de Catherine II, encadrée et mise sous verre. Elle est adressée au père de Piotr Andréévitch et contient la réhabilitation de son fils, ainsi que des compliments pour l'esprit et le cœur de la fille du capitaine Mironov. Le manuscrit de Piotr Andréévitch Griniov nous fut remis par un de ses petits-fils qui avait appris que nous étions occupé par un travail se rapportant à l'époque décrite par son grand-père (43). Nous nous sommes décidés, avec l'autorisation de sa famille, à l'éditer séparément, après avoir trouvé pour chaque chapitre un exergue approprié et nous être permis de changer quelques noms propres.

Le 19 octobre 1836.

L'éditeur.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Les noms propres continuent de poser des problèmes au public français. Rappelons que chaque Russe porte trois noms : le prénom, le patronyme et le nom de famille.

Le héros de *La fille du capitaine* s'appelle *Piotr Andréévitch Griniov*. Ce nom, tel quel, ne se retrouvera que très rarement, seulement dans les documents officiels ou les conversations solennelles. A la fin du livre, « l'éditeur » l'emploie pour signifier le respect qu'il éprouve pour un homme qu'il ne connaît pas à titre personnel. Quand son père lui signifie son refus pour le mariage, il lui écrit une lettre furieuse dans laquelle le nom complet prend toute sa solennité.

Le prénom avec le patronyme, sans le nom de famille, telle est la forme courante pour parler de (ou à) quelqu'un qu'on connaît personnellement. Pour ce faire, on emploie non la forme complète (trop officielle) mais un diminutif du patronyme. *Piotr Andréévitch* devient *Piotr Andréïtch*, *Alexéï Ivanovitch Chvabrine* sera toujours, quelque mal qu'on pense de lui, *Alexéï Ivanytch*.

Le prénom employé seul, dans sa forme officielle, est rarissime. Dans le roman, comme dans l'usage courant, il n'apparaît que lorsque le père

écrit à son fils ou qu'il lui fait ses recommandations capitales avant son départ pour Simbirsk. La forme *Piotr*, par elle-même, signifie que l'instant est décisif. On n'emploie généralement les prénoms qu'avec les multiples diminutifs que possède la langue russe, chacun ayant, bien sûr, sa nuance affective. — Ses parents montrent leur amour pour leur enfant en l'appelant *Pétroucha*. Maria Ivanovna, quant à elle, est *Macha* (diminutif familial de Maria) pour ses parents, et dans la chanson de Griniov.

Une fois seulement nous trouvons une forme familière et populaire du prénom de Pougatchov : Griniov, pensant qu'il aurait mieux fait de se faire tuer plutôt que de s'être laissé prendre, l'appelle non pas *Emélian*, mais *Emélia*. Cette forme s'emploie généralement dans les proverbes et les chansons pour désigner un paysan naïf, dont l'esprit serait « resté en enfance », ou qui raconte n'importe quoi. Par ce seul nom, c'est comme si Pougatchov devenait un peu moins responsable de ses exactions. — Sa révolte est presque enfantine.

Enfin, on trouve, pour désigner un homme du peuple d'une façon familière, l'emploi du patronyme raccourci seul : Timoféïtch, Naoumytch, pour les partisans de Pougatchov, ou Savéliïtch, le fidèle serviteur, que personne ne songerait à appeler par son nom complet, Arkhip Savéliévitch.

La fille du Capitaine tient sa force stylistique de la juxtaposition brutale d'un style « littéraire », aux phrases, au demeurant, très simples, et presque toujours linéaires, et de la langue populaire.

Le style littéraire, celui de Griniov lui-même, semble pouvoir être rendu sans trop de pertes par l'emploi de notre passé simple et de certaines tournures vieillies, comme l'inversion de l'adjectif et du substantif.

Pour la langue populaire, le problème est bien plus complexe. Nous avons décidé de baser les passages en cause sur l'intonation parlée française, au détriment des règles littéraires de la grammaire et de la syntaxe. Pour traduire les chansons, nous avons essayé de retrouver leur rythme original, ou du moins, un certain rythme, basé non sur le nombre de syllabes, comme dans la métrique française traditionnelle, mais sur des accents de groupes de mots. Quant aux multiples proverbes, décisifs pour le sens profond de l'œuvre, nous les avons traduits par des proverbes français les rares fois où cela s'est avéré possible, quand le sens et les images des deux langues se retrouvaient. Dans la grande majorité des cas, nous avons dû les « inventer », c'est-à-dire les recréer, en leur donnant la forme métrique, ou les rimes, qu'ils possèdent en russe.

Enfin, toutes les éditions soviétiques, et l'édition de la Pléiade, présentent à la suite du texte définitif de Pouchkine, un chapitre supplémentaire, appartenant à une rédaction antérieure (le nom des héros n'y est pas encore fixé) qui décrit une révolte des paysans d'Andréï Pétrovitch, révolte que dirige Chvabrine, et dans laquelle Piotr Griniov fait preuve d'héroïsme pour sauver sa famille et sa bien-aimée. Les éditeurs soviétiques pensent que Pouchkine ne l'a pas inclus dans le texte définitif pour des raisons de censure. Nous ne l'avons pas traduit pour deux raisons : un texte en annexe, obligatoire dans une édition comme la Pléiade, ne se justifiait pas dans une édition de poche. Surtout, il nous a semblé que Pouchkine n'a pas retenu ce chapitre (même s'il l'a conservé dans une chemise spéciale) parce qu'il ne correspondait plus à l'idée générale de la version définitive : c'est en effet le

seul cas où le héros fait preuve d'initiative et voit ses entreprises couronnées d'un succès ne devant rien à la Providence. Ce fait était en contradiction profonde avec un roman dont le refrain est « Il n'y avait rien à faire » et qui, derrière un récit d'aventures, démonte les mécanismes hasardeux mais implacables du destin.

NOTES

1. *Iakov Kniajnine* (1742?-1791). Auteur de comédies et de tragédies classiques qui eurent un grand succès de son vivant. Il fut toujours persécuté par Catherine II, et mourut sans doute sous la torture pour ses opinions favorables à la Révolution française.
2. *Burkhardt-Christophe von Münnich* (1683-1767). Général russe d'origine danoise. Il commanda la campagne contre les Turcs de 1735-1737. Un des derniers partisans du tsar Pierre III, renversé par son épouse Catherine II, il démissionna plutôt que de servir sous les ordres de celle qu'il considérait comme une usurpatrice.
3. Un des premiers régiments de la Garde Impériale.
4. *Outchitel*, transcription du mot qui signifie « maître d'école, précepteur ». Tous les nobles se sentaient obligés de « louer » un Français. On remarquera que Pétroucha ne sait rien, mais qu'il comprend parfaitement Chvabrine quand celui-ci, au Chapitre III, se présente à lui directement en français.
5. Le texte russe dit « je vivais en *nedorosl* », reprenant un vieux terme administratif russe qui désigne tout enfant noble encore dépendant de ses parents (c'est-à-dire âgé de moins de quinze ans). Mais ce

mot fait immédiatement référence à une célèbre comédie du dramaturge, poète et philosophe Denis Fonvizine (1745-1792), le *Nedorosl*, qu'on traduit, à juste titre, par *Le benêt*. C'est une satire de l'ignorance et de la bêtise de la noblesse de province. Toute une couche stylistique du roman de Pouchkine reprend des formules de cette comédie.

6. Recueil annuel des décorations accordées par Catherine II. Si la lecture en est si terrible pour Andréï Pétrovitch, c'est qu'il est d'accord avec son commandant, le général von Münnich. – Notons que le problème de l'usurpation est une des lignes directrices du roman.
7. Boisson d'origine populaire, très peu alcoolisée. Les nobles considéraient comme indigne de boire du kvas.
8. Alexandrin tiré d'un poème de Denis Fonvizine.
9. Ce vers de sept syllabes, employé tel quel, montre que Pouchkine se réfère ici à une autre tempête, directement métaphorique celle-là, qu'il avait décrite dans un poème capital de 1830, *Les démons* (titre emprunté par Dostoïevski pour son célèbre roman) :
« Ni lumière, ni demeure,
En aveugles nous errons!
C'est le Diable qui nous leurre
Et nous fait tourner en rond ».
(traduction de Marina Tsvétaïeva).
10. Dans *Les démons*, on peut lire :
« – Mais c'est quoi, là, dans la plaine?
– Va savoir... Un tronc? Un loup? »
(traduction d'André Markowicz).
11. Dans la cérémonie traditionnelle du mariage, la mariée était amenée jusqu'à l'autel non par son père, mais par un homme n'appartenant généralement pas à sa famille. On l'appelait le *père pour le mariage*, ou le *père remplaçant*. Cette notion est décisive pour notre roman.

12. Après l'écrasement de la révolte de Pougatchov, Catherine interdit qu'on y fasse même allusion, et fit rebaptiser le fleuve Yaïk en *Oural*. Pouchkine reste fidèle à l'ancien nom.
13. Elle régna de 1730 à 1740.
14. Cette chanson est visiblement de Pouchkine lui-même.
15. Otchakov fut pris en 1739, par le général von Münnich, dans sa campagne contre les Turcs. Küstrin fut assiégé en 1758, sans succès, pendant la Guerre de sept ans, contre les Prussiens. Ces deux images montrent les états de service du vieux capitaine.
« Le choix de la fiancée » est une image traditionnelle, mais « L'enterrement du chat » (par les souris) est inspiré, à la mort du tsar, par la réprobation dans le peuple pour les réformes de Pierre le Grand.
16. Vers tirés d'une comédie de Kniajnine. Pouchkine joue, bien sûr, sur leur maladresse.
17. Alexandre Soumarokov (1703-1777), un des représentants les plus importants du classicisme russe.
18. Vassili Trédiakovski (1703-1769), réformateur de la poésie russe sur le plan théorique, il était lui-même un fort mauvais poète. — La chanson de Griniov ressemble vraiment à un de ses poèmes.
19. Cet ordre n'est daté que du 27 septembre 1801, début du règne d'Alexandre I^{er}.
20. Le texte russe dit : « Il est là, le Pougatch », diminutif populaire de Pougatchov. Mais le mot lui-même signifie « l'effraie » et il rappelle, par la sonorité, le verbe « pougat' », *effrayer*. Devant ce cas, presque unique, où les connotations correspondent en russe et en français, nous avons cru pouvoir proposer notre traduction.

21. Signes traditionnels de bienvenue.
22. Dostoïevski, dans son *Journal* et son *Discours sur Pouchkine*, écrit que ce passage montre à lui seul comment le poète aimait et comprenait le peuple russe.
23. Chanson préférée, sans doute de Pougatchov, mais aussi de Pouchkine, qui y voyait un des fondements de la conscience russe. – Il la traduisit lui-même, mot à mot, en français.
24. Allusion au faux Dimitri (1610-1612), usurpateur qui avait renversé le tsar Boris Godounov. Pouchkine écrivit sur ce sujet sa tragédie *Boris Godounov* (1824-1825).
25. Mikhaïl Khéraskov (1733-1807). Il s'illustra dans tous les genres du classicisme, et exerça une influence très importante, quoiqu'il ne fût pas lui-même – ce quatrain suffit à le montrer – un grand poète.
26. Exergue tiré de la *Rossiade*, poème épique, peu lisible aujourd'hui, à la gloire de la prise de Kazan par Ivan le Terrible. – Le parallèle implicite avec Pougatchov est d'autant plus évident que celui-ci, à son tour, allait s'emparer de Kazan.
27. Epouse du commandant de Nijniozornoié, Pougatchov la prit comme favorite. Ses compagnons, par jalousie, l'assassinèrent, avec son frère, âgé de neuf ans. Pouchkine raconte cet épisode dans son *Histoire de Pougatchov*.
28. « Vaurien », en allemand. – Le général ne connaît pas de jurons russes.
29. Exergue composé par Pouchkine lui-même, et parodiant les fables de Soumarokov.
30. Traduction du surnom de Sokolov, *Khlopoucha*, du verbe « khlopat », « battre de l'air ».

31. Signe traditionnel d'hommage à un souverain.
32. Victoire de Pougatchov contre les troupes impériales, le 8 novembre 1773.
33. Dans son *Histoire de Pougatchov*, Pouchkine citait déjà ces paroles.
34. Cf. note 11.
35. Exergue composé par Pouchkine, parodiant le style des comédies de Kniajnine.
36. Seuls les gens du peuple portaient la barbe. Griniov se moque un peu d'un paysan qui occupe une fonction ne pouvant appartenir qu'à un noble.
37. Cette phrase, décisive sans doute, rappelle les réactions de Pouchkine aux révoltes paysannes pendant le choléra de l'été 1831.
38. Cf. avertissement du traducteur.
39. Exécutés en 1740, pour avoir voulu renverser l'impératrice Anna Ioannovna. Le grand-père d'Andréï Pétrovitch a peut-être été exécuté par Pierre le Grand, dont il n'acceptait pas les réformes.
40. Tsarskoié-Sélo, résidence d'été des tsars. *Sofia* est un des quartiers de la ville.
41. Roumiantsev (1725-1793) venait de remporter de brillantes victoires contre les Turcs en 1774.
42. Ce portrait provient tout entier d'une gravure officielle de Outkine, célèbre à l'époque.
43. Allusion à *L'Histoire de Pougatchov*.

ÉGALEMENT CHEZ PRESSES POCKET

BERNARD ALLIOT

L'adieu à Kouriline

GEORGES ARNAUD

Le salaire de la peur

PHILIPPE DE BALEINE

Les éléphants roses de
Bangkok

Le petit train de la brousse

Le nouveau voyage sur le
petit train de la brousse

Voyage espiègle et romanes-
que sur le petit train du
Congo

MICHEL BAR-ZOHAR

L'espionne du diable

RENÉ BARJAVEL

Les chemins de
Katmandou

Les dames à la licorne

Le grand secret

La nuit des temps

Une rose au paradis

MICHEL BATAILLE

L'arbre de Noël

ISI BELLER

Le feu sacré

GENEVIÈVE BON

La poupée du loup

La saison des bals

ROGER BORNICHE

Borniche story

La cible

La filière

Kidnapping

PIERRE BOULLE

La baleine des Malouines

Contes de l'absurde

L'épreuve des hommes
blancs

Un métier de seigneur

La planète des singes

Le pont de la rivière Kwai

Le sacrilège malais

OLIVIER BOURGOIS

La chambre d'Icare

FRANÇOIS CÉRÉSA

La Vénus aux fleurs

JAMES F. COOPER

Le dernier des Mohicans

CHARLÉLIE COUTURE

Les dragons en sucre

HENRI CROUZAT

Azizah de Niamkoko

MARIE-THÉRÈSE CUNY

La petite fille de Dar El

Beida

JEAN FRANÇOIS DENIAU

La Désirade

L'empire nocturne

Un héros très discret

LILAS DESQUIRON

Les chemins de Loco-Miroir

LOUP DURAND

Daddy

Le jaguar

DAN FRANCK/

JEAN VAUTRIN

La dame de Berlin

Le temps des cerises

PETER FREEBORN

Un homme sous influence

MICHEL DE GRÈCE

Le dernier sultan (mars 93)

L'envers du soleil

La femme sacrée

Le palais des larmes

LUANSHYA GREER

Bonne Espérance

CAROLINE GUTTMAN

Le secret de Robert

Le Diable

JOSÉPHINE HART

Dangereuse (avril 93)

BILL HAYES

Midnight Express

ALICE HOFFMAN

La ville qui avait peur
d'une enfant

STEPHANE HOFFMANN

Château Bougon

THOMAS HOVING

L'affaire Vélasquez

JILL IRELAND

La brisure

SUSAN ISAACS

Une lueur dans la nuit

CHRISTIAN JACQ

Champollion l'Égyptien

Maître Hiram et le roi

Salomon

Pour l'amour de Philae

La Reine Soleil

JOHN JAKES

Nord et Sud (5 tomes)

California Saga (2 tomes)

ROSELYNE LAELE

Marie du Fretma

ALEXANDRA LAPIERRE

L'absent

MARIE LEBEY

Un ange en exil

ANDRÉ LEGAL

L'or des sables (février 93)

CHRISTIAN LEHMAN

La tribu

MARTY LEIMBACH

Le choix d'aimer

SERGE LENTZ

La stratégie du bouffon

IRA LEVIN
Sliver (mai 93)

MICHEL LÉVINE
La Comtesse de Monte-
Cristo

JACQUES MAZEAU
De l'autre côté de la rivière

**RAYMONDE MÉNUGE-
WACRENIER**
Zabelle

ROBERT MERLE
Fortune de France
En nos vertes années
Paris, ma bonne ville
Le Prince que voilà
La violente amour
La pique du jour
Le jour ne se lève pas pour
nous
L'idole

JAMES A. MICHENER
Alaska (2 tomes)
Caraïbes (2 tomes)

HUBERT MONTEILHET
Néropolis

ELVIRE MURAIL
Bingo !

ANNIE MURAT
Le servan

**BESS NIELSEN/
MARCO KOSKAS**
L'étrangère

BRUNO OUACHEE
L'asticot

MICHEL PEISSEL
La Tibétaine

COLETTE PIAT
Adieu Moïse

BERNARD PIERRE
Ils ont conquis l'Himalaya
(avril 93)
Le roman du Danube
Le roman du Mississipi
Le roman du Nil

BERNARD POUCHÈLE
L'étoile et le vagabond

MARIO PUZO
Le parrain

YANN QUEFFÉLEC
La femme sous l'horizon
Le maître des chimères
Prends garde au loup
(juin 93)

**FRANÇOISE RENAUDOT/
MARCELLE ROUTIER**
L'enfant né à la fin d'un
monde

MARIE ROUANET
Nous les filles

**FRANCIS RYCK/
MARINA EDO**
Les genoux cagneux

FANNY SEGUIN
L'arme à gauche

CLAUDE SEIGNOLLE

Le diable en sabots

La malvenue

Marie la Louve

La nuit des Halles (avril 93)

MITCHELL SMITH

La cité des pierres (juillet 93)

WILBUR SMITH

Au péril de la mer

Le léopard chasse la nuit

L'œil du tigre

L'oiseau de soleil

ANDRÉ SOUSSAN

Octobre II

CATHY CASH SPELLMAN

L'irlandaise

BRAM STOCKER

Dracula

JEAN-MICHEL THIBAUX

L'or du diable

DENIS TILLINAC

L'hôtel Kaolack

Maisons de famille

Un léger malentendu

CAROLINE TINÉ

L'immeuble

HENRI TROYAT

La clef de voûte

Faux jour

La fosse commune

Grandeur nature

Le jugement de Dieu

Le mort saisit le vif

Les semailles et les moissons

(5 tomes)

La tête sur les épaules

LÉON URIS

Exodus

ANNE VALLAEYS

Coup de bambou (mai 93)

VALÉRIE VALÈRE

Laisse pleurer la pluie sur
tes yeux

MIKA WALTARI

Les amants de Byzance
(mars 93)

Jean le Pérégrin (mars 93)

JACQUES ZELDE

Gribiche

**OUVRAGES
DE LA COLLECTION
« LIRE ET VOIR LES CLASSIQUES »**

HONORÉ DE BALZAC

Les Chouans
Le Colonel Chabert
Eugénie Grandet
La Femme de trente ans
Histoire des treize
Illusions perdues
Le Lys dans la vallée
La Peau de chagrin
Le Père Goriot
Splendeurs et misères des
courtisanes
Une Ténébreuse Affaire

CHARLES BAUDELAIRE

Les Fleurs du mal

BEAUMARCHAIS

Le Barbier de Séville/Le Mariage de
Figaro/La Mère coupable

CHARLOTTE BRONTË

Jane Eyre

PIERRE CORNEILLE

Le Cid
Horace

ALPHONSE DAUDET

Contes du lundi
Les Lettres de mon moulin
Le Petit Chose

DENIS DIDEROT

Jacques le Fataliste

GUSTAVE FLAUBERT

L'Éducation sentimentale
Madame Bovary

THÉOPHILE GAUTIER

Le Capitaine Fracasse
Le Roman de la momie

MAURICE GENEVOIX

Le Roman de Renard

HOMÈRE

Odyssée

VICTOR HUGO

Les Contemplations
Les Misérables (trois tomes)
Notre-Dame de Paris
Quatrevingt-treize

CHODERLOS DE LACLOS

Les Liaisons dangereuses

MADAME DE LA FAYETTE

La Princesse de Clèves

JEAN DE LA FONTAINE

Fables

LAUTRÉAMONT

Les Chants de Maldoror/Poésies

EUGÈNE LE ROY

Jacquou Le Croquant

JACK LONDON

Croc-Blanc

MACHIAVEL

Le Prince

GUY DE MAUPASSANT

Bel-Ami
Boule de Suif et autres récits de
guerre
Contes de la bécasse et autres
contes de chasseurs
Fort comme la mort (juin 93)
Le Horla
La Maison Tellier et autres histoires
de femmes galantes
Pierre et Jean
Le Rosier de Madame Husson et
autres contes roses (juin 93)
Une Vie

PROSPER MÉRIMÉE

Carmen et autres histoires
d'Espagne
Colomba, Mateo Falcone : Nou-
velles corses

MOLIÈRE

L'Avare
Le Bourgeois gentilhomme
Dom Juan
Le Malade imaginaire
Le Tartuffe

CHARLES DE MONTESQUIEU

Lettres persanes

ALFRED DE MUSSET

Lorenzaccio

GÉRARD DE NERVAL

Les Filles du feu

NODIER/GAUTIER/MÉRIMÉE

Récits fantastiques

EDGAR ALLAN POE

Histoires extraordinaires
Nouvelles histoires extraordinaires

ABBÉ PRÉVOST

Manon Lescaut

MARCEL PROUST

Un amour de Swann

FRANÇOIS RABELAIS

Gargantua

JEAN RACINE

Andromaque
Britannicus
Iphigénie
Phèdre

RAYMOND RADIGUET

Le Diable au corps

JULES RENARD

Poil de Carotte

ARTHUR RIMBAUD

Œuvres

EDMOND ROSTAND

Cyrano de Bergerac

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Rêveries d'un promeneur solitaire

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Paul et Virginie

GEORGE SAND

La Mare au diable
La Petite Fadette

STENDHAL

Armance
La Chartreuse de Parme
Le Rouge et le noir

STEVENSON

L'Île au trésor

JULES VALLÈS

L'Enfant

JULES VERNE

Le Château des Carpathes
Michel Strogoff
Le Tour du monde en quatre-vingts
jours
Vingt mille lieues sous les mers
Voyage au centre de la terre

VOLTAIRE

Candide et autres contes
Zadig et autres récits orientaux

OSCAR WILDE

Le Portrait de Dorian Gray

ÉMILE ZOLA

L'Assommoir
La Bête humaine
Au Bonheur des dames
La Curée
La Fortune des Rougon
Germinal
La Joie de vivre
Nana
L'Œuvre
Pot-Bouille
Thérèse Raquin
Le Rêve
Le Ventre de Paris

*Achevé d'imprimer en avril 1993
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

PRESSES POCKET - 12, avenue d'Italie - 75627 Paris Cedex 13
Tél. : 44-16-05-00

— N° d'imp. 1239. —
Dépôt légal : septembre 1986.

Imprimé en France

Tout commence en 1772, au cœur de la Russie tsariste, dans un vieux fort perdu au milieu de la steppe. Pour tromper son ennui, Griniov se bat en duel et écrit des vers pour la fille du capitaine.

Une vie tranquille qui va soudain être bouleversée par l'arrivée de Pougatchev, à la tête d'une armée de hors-la-loi et de paysans en révolte.

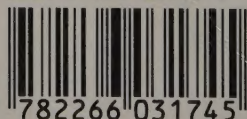
Entre le petit officier et le rebelle cosaque naît une étrange amitié. Mais résistera-t-elle à cet univers absurde où les bourreaux s'apitoient sur leurs victimes et rient au milieu des pires horreurs?

Tour à tour drôle et tragique, cette fresque historique de Pouchkine nous offre un portrait fascinant de Pougatchev, ce Cosaque qui se prenait pour Pierre III et réussit à soulever les paysans de l'Oural contre la Grande Catherine.

Ce grand classique de la littérature russe, dernière œuvre de Pouchkine (1789-1837), influence durablement le roman russe jusqu'à "Guerre et paix" de Tolstoï.

50552.9

ISBN 2-266-03174-0



9 782266 031745

